

**FINITUDE**

Livre 3

**« DES PÉTALES POUR UN ENFER »**

**VAN MALAERTH Pierre**

***AVENTURE***

***SCIENCE-FICTION***

*Quand une planète n'est plus « rentable » et que la pénurie des « Mervelines » (\*) crée une crise aiguë dans les transports, l'État des Mondes Humains ne rechigne pas devant une opération « chirurgicale », aussi dramatique soit-elle.*

*Et tant pis pour les milliers d'humains qui, au péril de leur vie, collectent la Gale dans les marais de Nelly.*

*Tant pis, aussi, pour tous les autres.*

*Rude apprentissage de la vie pour Marc David, Docteur de l'Institut Scientifique des Mondes, pris au piège.*

*Mais il connaîtra, et l'Amour, et la Règle, et les... « Mignons » du Marais de Nelly.*

(\*) Mervelines : Extraterrestres, indigènes de la planète « La Merveilleuse », assistant psychiquement les pilotes humains dans les cabines de pilotage

## Chapitre 1

2 Novembre 2674...

Trois mois auparavant, le vaisseau Expansion avait quitté la station orbitale de Reychelles pour s'éloigner de la Grande Faille et gagner Nelly ; trois mois de vol libre en espace profond avaient été nécessaires pour amener ce vaisseau-mère aux abords de la planète.

La colonisation de ce petit monde des Confins avait débuté dans les années 2623, dès sa découverte : une planète nantie d'une atmosphère respirable et d'un stade avancé d'évolution animale ne pouvait apparaître que pour une aubaine. Bientôt un demi-siècle... Nelly avait été aussitôt intégrée dans l'État des Mondes Humains et en était devenue la vingt-deuxième composante - stations et satellites habités compris-. Elle était la sixième planète à être connue pour viable. Mais elle était au-delà des Mondes et la dernière venue : un produit du dernier ressac de la politique d'Expansion menée depuis six siècles. Une politique menée avec moins d'allant, depuis, semblait-il...

Les trois mois de voyage avaient été éprouvants. L'Expansion portant dans ses flancs du matériel et près de trois cents émigrants, l'encombrement des espaces disponibles avait interdit de bénéficier des facultés qui permettaient de voyager dans de bonnes conditions. Il n'y avait pas de premières classes pour ce vol et même la salle de musculation avait été réservée au fret utilitaire et, de ce fait, obturée. Marc David n'y avait attaché que peu d'importance ; mais la mise en orbite au-dessus de Nelly lui signalait qu'il allait, enfin, pouvoir se dégourdir les jambes et, enfin, poursuivre ce pourquoi il était là. Prévenu par un avis personnel, il ne laissa pas passer son tour et prit place dans la première navette qui allait se détacher du vaisseau-mère et plonger dans l'atmosphère surchargée d'humidité de ce monde primitif.

Singulièrement, Marc David, à trente-deux ans, sans être un sportif ni un intrépide, détestait l'idée de finir sa vie comme Préposé à l'Hygiène sur une station. Et, encore moins, sur un monde minier tel que Pythus, où l'on portait un masque toute sa vie durant. Il se sentait revivre : Nelly - d'après les catalogues - échappait à cette dernière catégorie.

Mais, troublé et quelque peu contrarié de ce qu'il guettait par-delà le hublot, on pouvait présumer un enjolivement délibéré : si tant est qu'elle en eût un, cette planète ne se présentait pas à son avantage ! Au travers des livres et des documentations, derrière les phrases, une réalité, parfois, changeait de visage et, à la minute, ce que David entrevoyait, c'était un ciel chargé de nuages blancs où se mêlaient, en de vastes dépressions, des nuées sombres et sinistres venues du Pôle Nord. Un premier abord ne coïncidant guère avec le mot tropicale, le qualificatif auquel on associait cette planète ! Mais ce n'était là, après tout, que première impression et conclusion prématurée ; un quart d'heure encore et il serait édifié.

La navette traversa les lavis et se posa sur le sol bétonné de l'Astroport. Les équipements hydrauliques entreprirent de coucher l'engin et l'autorisation de se

libérer de ses sangles s'éclaira sur les cloisons. Quelques instants plus tard il prenait place dans l'ascenseur et toucha la piste avec une première vingtaine de passagers aussi maladroits que lui. Le long des bâtiments centraux, trois gros ferries sur coussins d'air stationnaient, grisâtres, sous le crachin noir. Plus près, une plate forme à hélicos...

Bizarrerie ou probable erreur de l'agence de voyage, ils n'étaient que deux à rejoindre la ville par la voie des airs. Grelottants, ils se hâtèrent et grimpèrent dans un des deux appareils, tandis que la file des migrants, à l'opposé, s'étirait dans un désordre loqueteux.

Véritable antiquité, l'appareil décolla bruyamment comme pour aider l'esprit à fuir un insistant malaise. Une échappatoire inopérante : l'esprit engourdi, le corps encore totalement transis et les cuisses endolories par les quelques minutes de marche à pied sur la piste, ils débarquaient tous les deux sur une placette, se courbant, comme sous le poids d'une malédiction. L'autre homme s'éloigna rapidement.

Ils ne s'étaient pas échangé trois paroles, et, apparemment, l'appareil s'était posé dans un faubourg de Nelly-Ville. Quelques centaines de mètres carrés luisants parmi les bâtisses basses... Il faisait un froid de canard, humide et pénétrant, accréditant la certitude que le frisson qui faisait tressaillir David ne cesserait jamais.

Donnant le change à ce semblant d'abandon et à de désagréables pressentiments, un autochtone, chaudement emmitouflé, s'approcha de Marc David et l'aborda immédiatement.

L'homme ignorait les convenances. La soixantaine et, comme un vague air de famille de ceux qui gagnent leur vie autrement que de la valeur de leur bras... Un seul souci semblait l'avoir amené là. Il s'empara d'un bras de David et, tout en le tenant et en le pétrissant, entraîna ce dernier vers un distributeur de boissons chaudes, un appareil de couleur incertaine fixé sous un appentis à peine protégé des intempéries par un rustique toit de tôles brunes.

Un effet de cette brouillasse sombre et un peu grasse qui venait de partout et de nulle part, de ce ciel absent, de ces nuages trop bas pour être encore des nuages, une obscurité venue trop tôt, l'impression d'avoir été déposé dans quelque sombre et sinistre recoin du passé, s'installait...

L'Inconnu cessa enfin de lui malaxer le bras et bafouilla quelques confuses politesses. Puis il se décida :

- Docteur Marc David, de l'Institut ?
- Lui-même.
- Je me présente : Docteur Stevenson, de l'Université de Chante-Cœur. Maître d'Études en Chimie des Écosystèmes. Nelly est ma seconde Patrie, je suis ici depuis plus de vingt ans.
- Très honoré, Maître.
- Laissons, laissons... (Il avait repris le bras de David et le poussait à s'asseoir sur un banc proche.). Vous avez soutenu une Thèse sur la maladie dite des « Salissures », n'est-ce pas ? Je suppose que votre venue, ici, chez nous, révèle votre intention d'approfondir cette spécialisation ?
- C'est évident ! (L'implicite aveu que la venue de ce Docteur Stevenson était des plus intéressées l'agaçait déjà !).
- Songeriez-vous vraiment à... à une procédure de guérison ? À établir un protocole ?

- Il serait difficile de ne pas m'en faire un devoir ! Je viens parfaire mes connaissances sur cette terrible maladie, cela implique de parvenir à la soigner. Mais j'arrive sur Nelly et...
- Nelly recèle bien d'autres sinistres secrets ! L'eau, la température, la vase, tout en l'état originel, c'est un chaudron fantastique. La maladie des Salissures est une parmi cent !
- Je n'ignore pas ce fait. Mais le cycle de cette maladie est des plus complexes et l'obtention de son traitement exige de ne pas se disperser. Toucher à tout c'est ne rien résoudre, n'est-ce pas ? D'autant que ces pathologies nécessitent un matériel coûteux. Maître, nous pourrions convenir d'un rendez-vous un autre jour car j'ai mes os glacés ! J'ignore où cet hélico m'a déposé et je ne désirerais que...
- Et si nous vous fournissions du matériel, cela repousserait-il les limites que vous étiez fixées ? Il y en a tant de ces maladies ! Si nous savons en soigner cinq sur cent, je respecterais la proportion de notre efficacité sur Nelly. D'autant que les scientifiques souhaitant rester une saison entière dans les marais, pour en étudier ne serait-ce qu'une, ne sont pas légions. Guère gratifiant et très pénible, nous en convenons. Nelly a donné aux humains cette drogue pour les voyages stellaires mais, depuis, les crédits pour le reste sont devenus chiches. Ils se réduisent encore tous les ans. Nous soupçonnons l'Institut -à terme - de poursuivre le but de les supprimer. Il se pourrait que Nelly ait perdu de son intérêt, faudrait-il le supposer...?
- Docteur Stevenson, vous ouvrez des horizons que j'avais délibérément écartés de mes projets. Mais j'arrive à l'instant et je souhaiterais...
- Évidemment, nous ne vous demanderions pas de clore les dossiers de ces multiples infections, seulement de compléter nos notes et établir des relevés. Les consigner, bien sûr. Ramener des échantillons...
- C'est, tout à la fois, intéressant et frustrant. Bien sûr, par ailleurs je pourrais me rendre utile.
- Frustrant ?
- Emmagasinier des données et ne pas conclure par des traitements...
- Il faudrait faire des choix, c'est délicat, vous verrez. Toutes ces maladies relèvent d'un même écosystème : les marais. Il y a certainement des concordances et des similitudes... Une prophylaxie efficace pour une ne pourrait que prévenir des autres groupes d'infections. En tous cas, difficile d'imaginer l'inverse. Mais ce sont les données qui nous manquent. Par la suite, nous pourrions reconstituer en laboratoire. Par la suite...
- Ce que je ne comprends pas, Maître, pour quelle raison un docteur devrait-il être impérativement désigné pour ce travail ne requérant aucune compétence particulière ?
- Absolument certain ! Nous ne pouvons confier ce travail à n'importe qui. Il faut une personne crédible. Et qui mieux que vous, Docteur ? Nous sommes prêts à sacrifier une part importante de nos crédits dans cette démarche. Ce n'est pas tous les jours qu'un scientifique déclare son intention de se rendre dans les marais. Pour nous, et je ne vous le cache pas, c'est une chance rare.
- Vous me prenez au dépourvu, Maître. Je n'espérais pas un accueil aussi... entreprenant.
- C'est vrai, c'est vrai ! Mais dès que j'ai su qu'un homme de votre qualité viendrait chez nous, sur Nelly, je ne pouvais que me précipiter pour le recevoir. Avez-vous retenu une chambre ? Entrevu les grandes lignes de votre programme ? Mais... je vous perturbe. Un hôtel ?

- L'hôtel « Du chemin du Bourg ».
- C'est à la sortie sud de la ville, un faubourg qui date d'une trentaine d'années, sur le chemin des marais. Mais quelle voie, ici, ne mènerait pas aux marais, dites-le-moi ! C'est un hôtel correct. J'ai tout mon temps et je peux vous y mener. J'ai mon glisso. Si ça vous profite...
- Ça ! Ce voyage a été pénible. Et cette gravité qui coupe les jambes.
- Êtes-vous attendu ?  
(David ne se faisait aucune illusion : il ne se débarrasserait pas facilement de ce Stevenson, surtout si celui-ci n'en avait pas fini avec lui.)
- Dans deux jours : un certain docteur Avaredjan. Responsable à la Santé sur Nelly, si j'ai bien compris.
- Exact. Haut responsable... « Le » responsable. Tout passe par lui. Dès votre embarquement confirmé, nous lui avons adressé une note. Et ces foules qui nous arrivent ! Venez, le temps passe, nous ne pouvons rester éternellement sous cet abri...
- Il semblerait qu'il y ait une grande immigration, en effet.
- La drogue exerce toujours un grand pouvoir de séduction. Quelques fortunes se sont construites ici, et cela s'est su. Beaucoup de gens sont en quête pour se sortir de leurs conditions de vie souvent peu enviables.
- Il y aurait donc tant de travail, ici ?
- Les marais, cher collègue ! Un monde vierge ! Plus que vierge : originel. Mais... vous ne vous êtes pas aventuré sur Nelly sans vous être documenté, je suppose ?
- Tout reste livresque. Par exemple, cette planète n'est qu'une sphère sans couleur définie, plutôt grisâtre, alors qu'elle était décrite comme « verte ». La couleur kaki aurait été plus appropriée.
- Vu de là-haut, tout se mélange. L'eau, la forêt, les nuages, les cendres de ces volcans... Il faut lier connaissance avec un monde nouveau. Je vous ferai visiter Nelly-Ville et nous nous concerterons sur l'accès aux marais. Malheureusement, aujourd'hui, mon temps est limité.
- Vous me parliez de matériel ? (Si David n'avait entendu qu'un seul propos digne d'intérêt, c'était bien cet unique point !).
- Oui. Nous pouvons vous assurer une logistique minimale. Dans les marais, ce ne sera pas négligeable, savez-vous. Mais, je parle et je parle... Voilà mon glisso, c'est celui-ci...

David, tout en contournant le véhicule désigné, tenta de relever le col étroit de son habit. Puis son regard se porta machinalement sur la pelisse de cuir brun et souple du Maître : une cape munie d'une encolure, cachant jusqu'aux oreilles, parfaitement adaptée à cette bruine qui se posait sur le triste décor et sur les êtres. Bien qu'ils fussent en plein après-midi, des nuages sombres s'appesantissaient sur la ville et faisaient croire à la nuit tombante. Il faisait un froid humide et glacial. Maître Stevenson était paré contre les intempéries, lui !

Quelques lueurs aux alentours soulignaient l'alignement fantomatique et luisant des carrosseries, une ambiance exécrable distillant toutes les mélancolies. Surmontant la désagréable sensation qui s'accrochait à lui, David prit place dans le véhicule dont le terne aspect trahissait l'impact permanent d'un air saturé d'humidité.

La turbine lancée, l'engin accusa une petite secousse en se soulevant. Puis, accélérée, l'hélice les poussa sur la chaussée dans un grand éclaboussement foncé,

comme semblant surgir du sol, qui força des passants imprudents à s'écarter précipitamment. Stevenson, enfin silencieux, tout aux pensées qui agitaient les tics de son visage, ne sembla pas avoir pris garde des protestations.

Le moteur, encore emballé à plusieurs reprises, poussa l'engin dans la circulation clairsemée, s'y engagea...

En route, ils doublèrent d'énormes transports, semblables à ceux aperçus à l'astroport, tous bourrés de monde et tous aussi crasseux. Tous se dirigeaient en direction de la ville, mais se garaient avant de l'atteindre, en bordure de la route, le long d'immenses campements de plein air. Ayant tout l'air de bidonvilles de fortune, au demeurant.

Puis il y eut les premières maisons de plain-pied. Puis des entrepôts. Puis, en quelques centaines de mètres, subitement, ce fut la ville avec des maisons à un, puis deux, puis trois étages...

Une ville de province morne, délavée, surannée, qui aurait été édifiée uniquement pour signaler qu'à huit ou neuf cents kilomètres, au sud, les marais commençaient. Le seul point de départ du seul axe qui ait été aménagé en cinquante années. Nelly-Ville se voulait capitale, elle n'était que le point de départ de la « Gale » vers les Mondes Humains, une ville de transit, qui ne valait que par son astroport. Quelques cinq à six mille habitants, ou guère plus, l'animaient.

Stevenson s'était modéré ; un quart d'heure plus tard, l'air ragaillard, il stoppa son glisso devant une bâtisse à deux étages :

L'hôtel « Du Chemin du Bourg ».

Le coup d'œil était triste. La large avenue, à l'éclairage parcimonieux, se continuait en droite ligne. Bordée de maisons sans fantaisie, passée une trentaine de mètres, elle se perdait dans une pénombre crapoteuse. Les boutiques étaient rares. Peu de monde. Dans son quartier Sud, Nelly-Ville n'était pas plus avenante que par son abord Nord ! Tout ça n'avait pas été précisé dans les livres. Marc David composa avec les effets de ce choc : force était. Ses bagages suivraient, cette agglomération n'était qu'un passage obligé...

Il reprenait son sac, sautait du glisso l'esprit libéré, que ce Stevenson l'entreprenait à nouveau. Mais, cette fois, le ton était familier, confidentiel...

- Nelly-Ville possède des charmes cachés, vous verrez... Le Centre... Elle fait des manières. Sa discrétion vous forcera à la découvrir. Vous vous plairez ici, j'en suis convaincu. Mais... Je vous laisse vous installer. Pensez-vous que je puisse revenir demain ?
- Ce sera avec beaucoup d'intérêt : demain à midi, Maître Stevenson. Cela vous convient-il ?
- Laissons ces titres, pas de ça entre nous, nous sommes tous de l'Institut. À demain midi, donc. Bonne soirée docteur David !

(Ouf ! Stevenson tournait déjà le dos, subitement pressé de s'esquiver.). Sans doute, le visage tourmenté du Maître disait que l'homme venait de s'apercevoir qu'il n'avait pas bu d'alcool depuis presque une heure. (Moins de stigmates aurait certifié encore le même diagnostic !).

Enfin libéré de ses entreprises, David entra dans l'hôtel.

Là encore on s'était ligué pour égarer ses pensées : le petit hall avait tout d'une crypte mortuaire, où l'on aurait fait brûler quelque substance étrangère !

Il y régnait une odeur douceâtre et une froideur mouillée. Pas de bois de chauffage sur Nelly, pas plus que d'installations à plasma. Tout juste, pour pallier à ce climat, quelques puits de pétrole à six cents kilomètres au sud. Des petites exploitations pompaient et raffinaient une énergie hors de prix ; la direction de l'hôtel traquait donc les économies sans se soucier des arrivants. Frigorifié, David désespéra une longue heure avant de se réchauffer.

Étrange constat, Nelly était résumée comme étant une sphère de « chaleur moite ». Les dépliants y allaient fort, ils avaient oublié Nelly-Ville !

Cependant, à son origine, c'était vrai que la ville n'avait pas eu le choix pour s'implanter : pour divers impératifs, nulle part ailleurs possible qu'en ce lieu. Un seul continent, comme une bande irrégulière partant du Pôle Nord et venant mourir au ras de la Frange équatoriale. Nelly-Ville était à mi-distance de ces extrêmes et, de ce fait, portait le préjudice de s'être vue attribué le qualificatif de climat « tempéré ». Pour la situation de ce continent, elle était fort simple : un seul socle rocheux avait émergé des océans, un socle qui n'avait (au plus fort) pas plus de cinq cents kilomètres de largeur. La roche mère partait du niveau de l'océan, à l'Ouest, et montait de plus en plus abruptement vers l'Est, jusqu'à escalader une chaîne de montagnes, hautes de quatre mille mètres. Cette chaîne - arête du continent - remontait vers le nord, jusqu'à avoisiner le Pôle. Côté Est de cette chaîne, à ses pieds : une bande étroite, de quelques kilomètres à peine, bordait l'Océan de l'Est. (Le même - en fait - que celui d'Ouest.). On ne disait pas l' « Océan », mais : les « Eaux Libres ». Sans doute pour les distinguer de celles emprisonnées dans la Ceinture équatoriale.

Ensuite, il y avait le Pôle Nord : un continent mi-rocheux, mi-aquatique, en perpétuelle éruption volcanique. Des dizaines de milliers de cratères de toutes dimensions toujours en activité, l'animaient. Un continent bouillonnant, impraticable, crachant sans cesse des millions de tonnes de fumées, expulsant en permanence scories et gaz délétères à tous les vents.

Le tableau était similaire pour l'hémisphère sud, hormis le fait qu'il était dépourvu de tout continent. Des archipels le parsemaient, chacun constitué d'îles innombrables, dont beaucoup étaient des volcans endormis. Plus au sud encore, et jusqu'au Pôle Sud, l'activité volcanique reprenait, à peine moindre que celle du Pôle Nord.

Restait la Ceinture équatoriale. Elle ceinturait toute la planète Nelly. Une ceinture de boue, large de cinq mille kilomètres et plus. Une boue instable, incapable de supporter la moindre construction : une zone de marais, ouverte sur les Eaux Libres du Nord et du sud par une succession de larges canaux naturels que les flux planétaires et irrésistibles des eaux maintenaient dégagés. Nul n'aurait su vivre en ce lieu bien longtemps.

Nelly-Ville avait été bâtie sur le seul continent, à huit cents kilomètres au nord de la Frange. Un second impératif : les vents dominants, venant du nord-nord-ouest, étaient glaciaux et faisaient de ce lieu, sans aucun doute, l'endroit le moins malsain et le plus praticable de toute la planète.

Mais cet air, survenant du nord, traversant en oblique les Eaux Libres de l'Ouest, vous gelait jusqu'aux os ! Habillé d'une tunique de tissu léger, David avait négligé ces quelques journées de transit. En rapport avec le but qu'il s'était fixé, sa curiosité professionnelle s'était portée essentiellement sur la zone équatoriale, là où les



matériaux que les volcans avaient expulsés les mois précédents venaient se coller sur l'élément liquide, des lieux où les nuées chargées des vapeurs des glaces et de l'évaporation de l'Équateur s'échouaient dans un climat de canicule permanente, des lieux où les nuages dérivant en altitude se mêlaient, s'abattaient, se répandaient dans un dédale de chenaux, d'îles, d'îlots, dans un chaos caniculaire putride permanent. Rien qui puisse évoquer le froid présent !

Oui, il avait négligé cette étape inévitable et ne s'était réellement informé que de cette région des marais... Avec quelques raisons, puisqu'il devait y séjourner plusieurs mois ! Cependant, cela se révélait une bévue, la Ceinture avait monopolisé toute son attention et escamoté ce séjour obligé de Nelly-Ville. Aux arrivants, Nelly proposait un lieu particulièrement déprimant !

Une omission plus qu'une erreur, mais un oubli bien compréhensible, car il ne s'était captivé que pour la zone concernant son étude. Et puis : la répartition des climats sur cette singulière planète ne se retrouvait sur aucune autre, il lui faudrait s'en souvenir. Un avertissement pour le cours à venir de sa carrière : ne rien négliger. À se passionner pour un projet, subjectivement, on évinçait le subsidiaire.

Les caractéristiques de la Ceinture, seules, avaient retenu son attention. Pour cette zone, l'échelle du Temps était restée celle du milliard d'années. Une végétation dantesque avait pris possession de ces accumulations de cendres sur toute la zone des Tropiques. Un lieu que les premiers visiteurs avaient baptisé : la Ceinture. Sur ses Franges, au contact des Eaux Libres, le Végétal et les vases livraient un combat permanent aux courants venus du large qui menaient l'assaut. Toute la Ceinture, toute cette incertaine gadoue, était colonisée victorieusement par l'invasion continue des spores, des semences, des bouturages les plus étranges, sous une température moyenne de 40°C. Quant aux animaux, qui survivaient dans cet enfer, la brochure de l'Institut était remarquable par sa sécheresse : « la liste des espèces répertoriées n'était pas exhaustive ». Et bien qu'il n'y eût pas d'insectes sur Nelly, la diversification de la Vie, pour toutes ces boues, toutes ces eaux marines, salées, douces ou saumâtres, courantes ou stagnantes, n'avait pas manqué d'imagination !

S'il n'y avait eu les Eaux Libres, Nelly aurait fait irrésistiblement penser à une énorme « tache ». Dans l'instant, pour ce qu'il en était de l'impression laissée, Nelly-Ville reconnaissait cette réalité malsaine à sa manière : des maisons aux façades brunâtres ou verdâtres, des arbres malingres que l'on avait transplantés, refusant de pousser hors de leur marais natal, et des gens renfrognés se hâtant -sans doute- vers quelque travail salvateur et soporifique.

Une réaction compréhensive de la part de ces habitants. En fait, la ville ne s'animait que la nuit. Pendant ces heures, on faisait une ample consommation de ces bougies dont la graisse était extraite d'un amphibien pêché sur les côtes de l'ouest. Une combustion qui provoquait une odeur indéfinissable et un peu écœurante.

C'est cette odeur que David repéra quand il s'installa pour manger et qu'on lui eût posé le lumignon sur la table. La salle n'était pas chauffée. Des éclairages chétifs et tremblotants, le froid sur les épaules, et (peut-être aussi) le contrecoup du voyage de Chante-Cœur à Nelly, firent prendre pleinement conscience à David que sa vie franchissait, en ces instants, une invisible limite. Une petite dizaine de clients esseulés et aucune femme : Nelly était une planète de pionniers. Elle n'avait été découverte que depuis une cinquantaine d'années et perséverait dans son refus des intrus. N'admettait

même pas encore la soumission. Apparut à David le gouffre entre sa vie d'étudiant sur Chante-Cœur et ce monde nouveau. Une crispation de nostalgie l'enserra. Sur le moment, espoirs et projets parurent se dissoudre. Tant pour chasser la froidure humide que ses pressentiments, il se força à réagir et serra les poings. C'était infantile mais, à la minute, il aurait été bien près de s'enfuir !

Demeurait la liste des défis à relever. Il fallait mettre ces réactions sur le compte du froid ambiant et ne pas perdre de vue son projet ! Personne ne s'occupant de lui, il s'y essaya en attendant qu'on le serve.

Ce qu'on lui apporta dans son assiette n'était ni habituel ni mauvais. La cuisine locale puisait dans tout ce qui vivait et poussait entre ciel et vases. Objectivement : ce qu'il mangeait s'avalait sans problèmes...

Même s'il était incapable de mettre un nom dessus, il lui faudrait s'y habituer : il envisageait un séjour de huit « mois » - temps de Vieille Terre-, c'est-à-dire une année de Nelly. On disait, ici : une Saison. Le temps, amplement, d'en adopter la nourriture ! Et ce n'était pas sur ce chapitre qu'il s'était le plus documenté. Son dîné ingurgité, il monta à l'étage et se glissa dans des draps rêches et humides ; demain il serait bien temps de reconnaître Nelly et sa ville.

Il sombra comme une masse, dormit d'un seul trait, et flemmarda, l'esprit et le corps réconfortés, toute la matinée du lendemain, dans des draps séchés à sa chaleur au cours de la nuit. Les sensations de la veille s'étaient estompées. Profitant de ce répit, il ne se prépara qu'au dernier moment. Puis il descendit dans le salon jouxtant la salle à manger. Stevenson ne tarderait plus ; il l'attendit.

Il n'avait rien décidé, se demandant ce qui devait être retenu dans ce bavardage effréné et prometteur du Maître. Mais il était prêt à se laisser convaincre : une aide financière, pour peu qu'elle fût substantielle, n'était pas à dédaigner. Le travail, qu'elle impliquait, lui laisserait du temps pour ses propres recherches, pourquoi refuser ? L'important était de rester ferme sur son programme et ne pas se laisser distraire des impératifs imposés par les répercussions des saisons sur les marais ; là-dessus, il ne transigerait pas.

Stevenson fut ponctuel. Il affectait une mine joviale mais il était gêné et son ton sonnait faux. David crut deviner qu'il avait outrepassé un mandat et qu'il reviendrait sur ses propositions de la veille. Il n'en fut rien ; ses contrariétés étaient autres... Il confirma, et précisa même, ce qu'il apportait « dans la corbeille » : des moyens de communication en cas d'ennuis, la possibilité d'être recherché et ramené par hélico, du matériel mieux adapté aux marais, et aussi une aide financière avant et après la saison. En échange, David s'engageait à collationner un maximum de données sur toute une série de pathologies dont il avait connaissance de par sa formation. Des maladies que David, ne souhaitant pas se disperser, avait pourtant délibérément laissées de côté.

L'engagement était tacite. Mais David situait son avenir professionnel dans une perspective où le Docteur Stevenson - Maître de l'Institut - aurait, éventuellement, son mot à dire. Un mot favorable... ou pas. Et l'Institut, parfois, faisait cas de ces appréciations pour attribuer ses satisfecit. Le surcroît de travail serait apparemment plus que compensé, et le refuser était inconséquent. David accepta. Il n'osa s'enquérir des soucis de son interlocuteur qu'en fin de repas. Maître Stevenson n'attendait que cette invite...

- Nos crédits diminuent comme si ces pathologies étaient résolues ! Seule compte la Gale de l'exana. Cette drogue. Et je sais que les recherches pour un succédané de synthèse progressent. À terme, les autres crédits disparaîtront. Et alors, je vous le demande - Docteur David - de quoi vivra Nelly ! Et pourtant, Elle a tant à nous apprendre. On trouve dans les marais tout ce qui peut s'inventer en chimie naturelle. Tout ! Les virus, les bacilles, tout... Et tout ce qui a été importé par les humains sur cette planète a, soit muté, soit disparu ; à l'évidence, il y a de fantastiques possibilités de médicaments nouveaux. Les Autorités ont des oeillères ! Des irresponsables. Seuls comptent les intérêts mercantiles à court terme. Enfin, tant que cette drogue artificielle ne sera pas parfaite, oublions ça. Combien vous donnez-vous de temps ?
- Sur ce fuseau... Nous sommes en fin d'été : si je ne tarde pas, je dispose d'une quinzaine de jours avant les chaleurs... Ça fera quatre bons mois. N'est-ce pas ? Après : ce seront les pluies. Le renouvellement des masses d'eau... La modification des biotopes... Donc : encore quatre mois. Soit une Saison complète : huit mois en tout.
- Bigre ! Une Saison ! C'est vrai que vous paraissez en forme...
- Je n'ai que trente-deux ans.
- Laissez-moi deviner... Études générales... Diplômé à dix-huit.
- Seize.
- Bravo ! Félicitations ! Médecine : disons quatre années. La Spécialisation : encore quatre années. Ensuite ?
- Biologie : quatre années. Plus deux d'épidémiologie. Et ma Thèse sur les Salissures.
- Des années bien remplies, dites donc ! Une brillante carrière qui s'annonce ! Les Salissures... c'est pour ça ?
- Une consécration ? Non !
- Alors ? Un défi ?
- Il y a de ça.
- Je vous souhaite de trouver, David ! Les Salissures, c'est une sale maladie. Elle fait des ravages. Même si ce n'est pas la seule, ici ! Mais c'est vrai qu'elle porte une dimension psychologique dramatique : cette atteinte à l'intégrité physique... Difficile de comprendre l'humain. Moi, j'envisagerais le suicide. Enfin... Je vous souhaite de réussir. C'est que les scientifiques de valeur ont perdu le goût de livrer bataille sur le terrain, et les Salissures seront vaincues dans les marais et nulle part ailleurs ! Trop complexe, trop de facteurs... Je vous envie d'être jeune et enthousiaste, ça me ramène à des années en arrière. Le Marais a eu raison de mon obstination. C'est très dur, là-bas, le savez-vous ?
- Je me suis livré à un énorme travail de documentation.
- Bravo, c'était primordial ! Cela vous aidera beaucoup pour la reconnaissance du terrain. Cependant, ne vous attendez pas à la facilité.
- J'imagine...
- Certainement, certainement... Je vous conseille, aussi, de prendre quelques journées de détente, ici, à Nelly-Ville. Ça vous fera le plus grand bien avant d'affronter le Marais. Sortez ! Distrayez-vous ! Et je suis désolé de ne pouvoir vous accompagner. Voici ma carte, prévenez-moi de la date de votre départ, que nous puissions établir une permanence d'écoute... Une permanence qui, je l'espère, sera superflue. Mais : sait-on jamais ? Nous vous sortirons du Marais quand vous le voudrez. Bien... Il est treize

heures et je suis attendu. Une réunion avec des collègues... Nous faisons le point régulièrement. Vous pourriez y venir !

- J'ai besoin de sentir ce monde. Et ces démarches...
- J'ai compris ! Avez-vous une femme ? Ou une petite amie ?
- Non. Guère le loisir... Et puis... avec ces décalages du temps dans les Failles...
- Vous avez pensé à tout ! Se laisser distraire, c'est vrai, les études s'en ressentent. Il faut songer à son avenir ! J'ai connu ça. Bien... Je compte sur vous. Pour le matériel, prévenez-nous quelques heures à l'avance. Votre compte sera approvisionné demain. Pour peu... pour peu que vous me laissiez votre numéro de carte de crédit !

Progressivement, Stevenson s'égayait. David mit ça sur le compte que le Maître ingurgitait force verres d'un breuvage que ses propres lèvres avaient refusé. (Sous peine de se racornir dans la seconde !). Stevenson, lui, avalait avec une désinvolture qui ne se démentait pas. David en conclut que le bonhomme jetait dans ce brasier d'obscurs ressentiments ou les pugnaces spectres d'illusions défuntes.

... Ce en quoi il ne se trompait que de fort peu : Stevenson n'avait que cinquante ans, mais il avait renoncé depuis longtemps à s'amuser de son propre jeu. À jeun, une fois encore, Stevenson s'était senti mal à l'aise, car encourager un jeune docteur fraîchement débarqué à s'enfoncer dans le Marais, pour poursuivre des études que pas un seul scientifique de Nelly n'aurait acceptées de suivre ailleurs que dans son laboratoire (même avec la certitude de l'inutilité d'une telle démarche !), lui laissait un amer dégoût de lui-même. Il eût aimé avoir le courage de pouvoir hurler à l'arrivant : « Allez-vous-en, David, les brochures vous ont menti ! » Mais, défait, il n'en avait pas l'énergie, et poussait hypocritement l'arrivant vers un enfer qui, quelques courtes minutes, les avait tous terrorisés une fois dans leur vie. Stevenson faisait de moins en moins bon ménage avec sa lâcheté qui, telle une épouse, lui aurait jeté ses défauts à la figure à longueur de journée. Un prétexte invoqué, il prit congé, peu désireux que ce conflit intérieur ne transparaisse...

Cet entretien terminé, Marc David resta songeur. Puis il se décida pour une promenade dans le centre-ville.

Une lourde pluie chutait sur les trottoirs, sur la chaussée, sur les toits, emplissant les caniveaux d'une coulée sombre et continue. La terre battue de la voie tournait au borbier, faisant redouter un passage de glisso qui aurait expulsé une bourrasque boueuse sur sa tunique. Les eaux venues du Pôle, chauffées, bouillies par les volcans, se mêlant aux pesantes nuées issues des marais, dévalaient des gouttières et des murs, semblant s'être donné rendez-vous dans chaque minute présente qui passait : une bouillasse noircie des suies des éruptions. Sinistre !

David dut s'acheter des bottes, un ciré et des vêtements chauds. Tout ce dont certaines boutiques étaient amplement pourvues. Puis il comprit pourquoi la ville ne se réveillait que le soir : l'eau noirâtre qui l'enveloppait donnait la nausée. L'obscurité neutralisait la réalité et on l'oubliait. Le soir venu, solitaire, sa hantise devint de retrouver un peu de chaleur. Il regagna sa chambre et se promit de quitter ce lieu dès les formalités accomplies. Il passa sa seconde nuit emmitouflé dans ses couvertures. La documentation et les cours étaient loin.

Le lendemain, il se rendit à la Cité Administrative avec un rendez-vous en poche. La pluie avait cessé. Un vent gelé soufflait sur la ville et la givrait. Pourquoi avait-il

donc fallu construire cette ville sous cette latitude ! Bien qu'il en connût les raisons, ça le soulagea de pester contre ce climat. Les eaux croupissantes de la Ceinture, et la multitude de germes pathogènes qu'elles abritaient, imposaient ce barrage de température : l'emplacement de Nelly-Ville était une conséquence directe de cet état de fait. Mais le vivre était funeste !

En fin de journée, à seize heures précises, il poussa la porte du bureau du fonctionnaire Avaredjan, docteur comme lui, qui était le responsable chargé des questions sanitaires sur Nelly. L'accueil fut réservé. L'homme ne se livrait pas facilement. David lui exposa les raisons de sa présence et crut prudent de taire ses entretiens avec Stevenson, soucieux de ménager les susceptibilités de ce personnage qui ne cherchait pas à dissimuler son pouvoir discrétionnaire (bien qu'il fit mine d'une bonhomie - frôlant la familiarité - dans les minutes qui suivirent).

Avaredjan avait la haute main sur Nelly pour tout ce qui touchait à la Santé, Stevenson avait suffisamment insisté là-dessus. Quand David eut terminé d'exposer les motifs de sa visite, le Secrétaire garda une attitude à la limite du détachement, comme si les épidémies qui ravageaient la population des marais le laissaient totalement blasé. David s'en choqua mais contint ses réactions. C'était vrai, par ailleurs, que les pathologies provoquées par les marais avaient de quoi décourager.

Mais la question, visiblement, ne traumatisait pas le responsable désigné par le Gouvernement des Mondes Humains ; d'un hochement du menton, il avait désigné un siège à David et consentit des commentaires désabusés...

- J'ai été nommé sur Nelly il y a dix-sept ans et, depuis, les soins n'ont guère progressé. Nous ne le cachons pas ! À personne ! Avez-vous remarqué ces immigrants ? Des milliers ! Ils reçoivent des vaccins, s'ils veulent parcourir les marais, mais nous n'entretenons pas leurs illusions. Nous leur précisons que ces vaccins préventifs ne les protégeront que de huit virus. Pas un de plus ! Qu'il y en a des dizaines d'autres contre lesquels nous sommes totalement impuissants. Croyez-vous que ça les arrêtent ? Non ! Ils ne pensent qu'à la gale de l'exana. La drogue de Nelly. Cette drogue qui, soi-disant, enrichit. Et allez leur faire comprendre qu'ils vont y risquer leur peau !
- Ils rêvent de fortune et sont prêts à sacrifier beaucoup...
- Tout ! Sacrifier tout !
- Peut-être n'ont-ils pas le choix...
- Entre la vie et la mort il y a un choix, non ?
- À priori...
- Vous-même... Et ne comptez pas sur moi pour minimiser les risques ! Surtout pas moi ! Vous jouez gros. Notez, c'est tout à votre honneur. Mais... aucun encouragement : la vie et le marais sont deux concepts radicalement différents. Cependant, si c'est votre choix... Il y a peut-être vingt à vingt-cinq mille personnes là-bas... Vous, votre but est louable ! Mais... eux ? Accumuler des nels sur un compte ? Savent-ils s'ils pourront revenir des marais ? Non ! Et nous leur disons ça aussi. On ne leur cache rien ! « On ne revient pas des marais indemne », c'est un constat. Et il faudra satisfaire à un examen probatoire avant d'en revenir. Satisfaire... Sinon ils seront coincés pour le reste de leurs jours à Bourg des Marais ! Il nous est rigoureusement impossible de nous permettre la moindre imprudence. Ce n'est pas à vous que je vais le cacher ! Les infections bénignes, soit, leur carte de séjour leur sera rendue. Nelly-Ville les accueillera. Pour le cas inverse... Vous me parlez de ces Salissures, Docteur David,

mais vous savez qu'il y a une bonne vingtaine de maladies, toutes autant...  
définitives !

- Si l'on veut soigner... Espérer soigner... Je n'ai pas d'autres choix que celui de me limiter.

\*\*\*

## Chapitre 2

Le ton du Responsable avait semblé évoluer, sa mine, progressivement, s'était faite soucieuse, proie d'un immense dilemme intérieur. Une quasi torture. Mais une torture qui, sans explication, s'était faite de moins en moins douloureuse. Un Responsable de la Santé qui ouvrait un « parapluie », car sinon dans quel but cette apparente tentative pour le dissuader ?

- ... Vous êtes jeune et enthousiaste... Et c'est vrai que celui qui obtiendra la guérison des Salissures, si cela doit se faire un jour, décrochera la gloire. Ce sera la reconnaissance et l'admiration de tous ceux qui habitent ce monde !
- La reconnaissance de ceux qui subissent.
- L'enjeu est à la mesure du défi, mais essayez de reconsidérer votre projet. Notez, je ne contrecarrerai pas votre décision ! Sachez, néanmoins, qu'il n'est pas dans mes moyens de vous porter assistance en permanence ; ça fait partie du choix. Ces gens ou bien vous, pourquoi aider plus les uns que les autres ? Grave problème. Et, en tout état de cause, nous sommes débordés. Une marée humaine ! À croire, docteur David, que tous les Mondes Humains nous expédient leur trop plein de misère !
- Je n'ai rien lu qui prétende que la vie soit idyllique, où que ce soit...
- Et moi je n'ai rien lu qui prétende que Nelly puisse nourrir tout ce monde !
- Les marais sont immenses. Et il y a tout ce tapage dans les Mondes...
- Tellement immenses, qu'ils semblent n'être qu'une gigantesque gueule, avalant à satiété ces dizaines de milliers de pauvres gens. J'en vois qui viennent avec des enfants !
- Vous pourriez interdire...
- Et me faire attaquer, me faire accuser pour ségrégation ? La règle est libérale et chacun tente sa chance. Aucune loi ne permet d'endiguer. Et encore moins d'exercer des discriminations ! Quant à nous y opposer : nous sommes impuissants. Si vous persévérez dans votre projet, vous en rencontrerez. Un véritable malheur !
- Les marais ne sont pas avares de nourriture.
- Ça ! Avares de rien ! C'est la démesure. C'est vrai, il y a plus à manger que l'on pourrait en avaler... (Il parut réfléchir intensément. Mais il s'arracha à des pensées critiques, et, sans transition...).
- ... Profitez de vos journées ! Ce ne sera pas dans les marais que vous trouverez restaurants, spectacles et distractions. Et si ça pouvait vous faire réfléchir... Êtes-vous accompagné, Docteur David ?
- Non.
- Alors je me ferai un devoir et une joie de vous faire faire, comme on dit, le tour du propriétaire. Que diriez-vous de ce soir, à vingt heures ? Enfin... aux heures de Nelly ! Il va falloir vous y faire à ces heures, les Mondes sont tatillons et mieux vaut prendre

rapidement l'habitude pour rédiger les rapports ; la moindre inattention et c'est la cascade de rectifications !

- C'est une invitation imprévue. Je loge à l'hôtel Du Chemin du Bourg et...
- Je passe vous prendre dans la soirée ! D'accord ? Ça me changera les idées également.
- C'est entendu, Docteur Avaredjan : vingt heures.
- Ah, non, de grâce, pas de « Docteur » entre nous ! Oublions ces titres pompeux ! J'y pense... vous laisserez vos papiers à ma secrétaire. À ce soir !

Se levant, en allant lui ouvrir la porte toute grande, David comprit qu'Avaredjan se débarrassait de lui calmement mais fermement. Ils s'échangeaient encore un salut de pure forme que le battant pivotait déjà. Un peu interloqué, David déposa ses papiers à une secrétaire méfiante et partit à pied...

Et le regretta bientôt amèrement : le vent ne s'était toujours pas calmé et se doublait, maintenant, d'une pluie fine et cinglante. Un grésil agaçant. L'hiver de Nelly ne craignant pas les excès, des icebergs devaient dériver dans les Eaux Libres de l'Ouest, à quelques centaines de kilomètres de là...

Il grimpa dans un véhicule de transport en commun, aux trois quarts vide et, un peu moins frigorifié, en redescendit aux abords de son hôtel.

Il flâna dans le salon, laissant errer ses pensées sur les aspects de cette ville, sur les marais plus au sud, sur cette pluie, sur les salissures et... sur ce responsable de la Santé glissant comme une anguille ; mais cette idée de se distraire n'était pas plus sottise qu'une autre. Tout bien pesé, sortir un soir ou deux, et chasser ces premières impressions... Un dérivatif salutaire que chacun poursuivait ? Oui, s'il en croyait Stevenson et Avaredjan. Sans doute, il y avait dans ce ciel sale une puissante justification psychologique.

Désœuvré, il passa à table, où il prit tout son temps. Il grignota machinalement ce qui devait être des fragments de poissons séchés, puis changea de salle et lut quelques pages d'une gazette locale, avec la conviction qu'il perdait son temps à attendre que cette pluie veuille bien cesser de tomber.

À peine de retour des bureaux de la Santé Civile de Nelly, en fin d'après-midi, cette pluie s'était remise à battre. Quelques minutes plus tard, sur les fenêtres, les gouttes éparses étaient redevenues martèlement. Depuis, fasciné, incapable de s'intéresser aux lectures offertes, David la regardait fouetter les vitres et la chaussée, à l'extérieur : un bruit de fond lancinant, systématique, inexorable, énervant, inépuisable, qui accompagna sa solitude et contraria ses rêveries deux heures durant. Les revues, abandonnées sur un guéridon, étaient de peu d'intérêt ; le regard hésitant entre l'horloge et les gouttes qui s'écrasaient sur les vitres, l'attente s'éternisa...

Avaredjan se montra une demi-heure en retard. Il marmonna une vague excuse et le pressa de s'habiller pour l'accompagner. Un Avaredjan qui regrettait très certainement son invitation de l'après-midi ! David sortit sur ses talons en dissimulant sa contrariété : réflexion faite, les préparatifs de son départ pour Bourg des Marais l'auraient autrement captivé, plutôt que de suivre cet homme qui s'était visiblement forcé à des amabilités. Mais lui dire - maintenant - que cette attente l'avait fait changer d'avis...

Le responsable de la Santé possédait un véhicule privé ; un quart d'heure plus tard ils avaient gagné le centre-ville. L'engin garé en un tour de main précis, l'un suivant



l'autre, ils s'engouffrèrent sous un porche bouclé par un sas enfumé et passèrent dans une salle éclairée par une quantité de loupottes à flamme jaune.

À comparer avec la température du dehors il faisait une chaleur étouffante. Devant son temps d'arrêt et son étonnement, Avaredjan consentit une explication : « Chauffage par alcool... distillation des joncs... très efficace et très onéreux. Il y a un vestiaire. Bon entraînement pour le Marais, cette chaleur ! »

L'homme se détendait et s'affichait dans son élément. Il en avait déjà beaucoup dit, et son intérêt s'était tourné pour ce milieu qui, preste revirement, lui était visiblement familier.

Un garçon, le visage épanoui et respectueux, s'empressa.

Une complicité existait : une table sur le côté de la salle leur fut allouée de suite. Ils s'installèrent au premier rang, au ras d'une petite scène. De cette place, Avaredjan pouvait observer toute la salle. Et toute la salle pouvait le voir. On leur apporta d'autorité un flacon de cette liqueur que David avait déjà expérimentée, la veille, avec Stevenson.

Il n'eut pas à réserver son verre : monsieur son accompagnateur ne se préoccupait plus de lui. David, sans grande curiosité, les papilles poursuivies par le parfum âcre de la liqueur, observa ce que pouvait être un lieu de distraction loin des modes des Mondes Centraux.

La salle était bondée. Les gens parlaient et riaient fort. L'alcool aidant, l'ambiance s'échauffait. Tous s'apostrophaient de façon cavalière, les rares femmes y comprises. De visu, le Responsable à la Santé goûtait goulûment l'atmosphère. Adressant un geste à l'un, un signe appuyé à l'autre, un clin d'œil complice à un troisième, il exposait, avec un air faussement familier, ce qu'il considérait comme un notoire privilège : une paie sûre et consistante, en sus d'une fonction de prestige nantie d'une autorité incontestée.

David avait profité de son sillage en évitant de laisser transparaître une gêne qui naissait de ne pas connaître ce genre de lieu. Une chanteuse fut annoncée ; elle s'avança sur la scène, jusqu'à un micro, à trois mètres de leur table.

Avaredjan se pencha et, en chuchotant, initia David :

- Une Nouvelle... Le patron m'en a parlé. Une voix très prenante. Mais, selon lui, le répertoire doit être revu en plus joyeux. Ce soir, nous en avons la primeur.

La jeune femme portait une austère tunique sombre, serrée au cou, descendant jusqu'au sol... Un paravent, amené et posé discrètement, masqua une grande partie de l'éclairage, transformant la chanteuse en une silhouette mystérieuse et sensuelle. Le visage, uniquement, resta dans la lumière. Une musique, lente et « fataliste », débuta...

Une voix peu banale, rauque et pourtant souple, fit taire instantanément la salle. David se sentit emporté, complice d'un murmure dont chaque syllabe faisait comme un ongle griffant les causes du malheur des êtres. La chanson parlait d'eaux sombres, de peurs, de délivrance...

Il aurait été incapable de détourner son regard du visage éclairé de la jeune femme ! Elle n'avait pas vingt ans, et, pourtant, elle avait vécu ce qu'elle chantait. Oui, incontestablement. Et, même : infiniment plus. Tout un Monde dans une vie brève...

Il aurait juré que cette femme lui confiait, et à lui seul, ses déchirures les plus intimes.

Avait-il croisé son regard ? Un tonnerre d'applaudissements le ramena à la réalité. Maintenant face à la salle, elle saluait timidement.

Elle s'éloigna à reculons. Ce regard l'avait-il fixé si intensément, avant de disparaître ? Le visage restait gravé...

L'assistance manifestait encore sa satisfaction, qu'Avaredjan, d'une bourrade, lui martyrisa l'épaule.

- Avez-vous entendu ! Cette femme va faire un malheur ici ! Et, si je ne m'abuse, elle en fait déjà un sur vous ! Remettez-vous, que diable ! Si vous le voulez, je fais un signe au patron et elle sera à notre table. C'est « oui » ?

(David acquiesça machinalement. Le charme n'était pas rompu et durait... durait...).

... Je vois ce que c'est, je vous dérangerai ! Ne vous inquiétez pas de moi, je dois rencontrer quelques personnes. Le patron ne peut rien me refuser. (Avaredjan, échauffé par l'alcool, lui adressa un clin d'œil tout en levant négligemment un bras).

Un garçon de salle accourut, se pencha... Disparut...

... J'ai quelques obligations et je vous abandonne cette table ! Cette chanteuse est nouvelle ; demain elle devra chanter plus longtemps, profitez-en !

(Il était presque levé, quand le patron, cette fois, arriva.).

... Voici le docteur David, il est seul à Nelly-Ville ; un peu de compagnie lui fera du bien ! Arrangez-nous ça !

Le patron fixa David d'un air entendu et, un fin sourire plissant ses lèvres minces, mima le Père tolérant à sa Fille une escapade :

- Docteur David, c'est une demoiselle ! Ces cheveux courts la vieillissent, mais elle est très jeune. Elle s'est présentée cet après-midi. À partir de demain, je la monopolise. Ce soir, je vous la confie !
- Je... je suis de passage. Et le Docteur Avaredjan...

(Mais le Secrétaire à la Santé s'était déjà éclipsé !)... Et le bonhomme attendait un assentiment... À tout hasard, sottement, David le rassura d'un vague mouvement de la tête.

Le patron fit un geste apaisant de la main et repartit. Un couple de duettistes accaparait la scène. La rumeur de la salle avait repris, les multiples conversations, remarques, appels, couvrant les harmonies de la nouvelle attraction.

David avait toutes les difficultés des mondes pour maintenir ses idées dans un tout cohérent et lucide. Néanmoins, resté à la table, il se faisait gagner par une chaleur qui, après cette étrange chanson, montait en lui et le grisait. Le peu d'alcool qu'il avait bu ? Certes non. Alors, cette Inconnue qui avait fait surgir de son être, à son insu, des réactions qu'il ne se connaissait pas...?

Une vague d'applaudissements... Le bruit assourdi des rires et des voix... Une présence... Le froissement d'une étoffe bouleversant le fragile équilibre de ce qui avait fait toutes ces années... Une main ferme, posée sur le rebord de la table... s'immisçant... comme pour prévenir...

La jeune femme se coulait à sa table.

\*

Elle avait conservé sa robe de scène. Ses cheveux courts, presque ras, tranchaient sur la mode du lieu. Son regard profond se plongea dans celui de David qui, ému, se présenta gauchement :

- Docteur David... Marc David. Je suis.. Je vous ai entendue... C'était... C'était très beau !
- Beau ? Qu'entendez-vous par « beau », Docteur ?
- Avec tout ce bruit... Difficile...

(Les yeux de l'Inconnue ne quittaient pas les siens ! Il se sentait comme un gosse pris en défaut, sommé de s'expliquer pour un mensonge éhonté proféré.)

... Si ! Je ne saurais dire pourquoi exactement. C'était... C'était comme des images qui auraient pris vie, qui se seraient faufilees en moi... Comme un mirage bien réel se mettant à l'abri. Et puis, vous avez une voix extraordinaire. Mais vous êtes si jeune, une telle chanson...

- Dix-huit ans. À peine. J'ai accepté de vous consacrer de mon temps. Ne vous méprenez pas : ce n'est pas un sacrifice. Et vous me consacrerez du vôtre. Ne me regardez pas avec tant d'insistance. S'il vous plaît...
- Excusez-moi, c'était malgré moi. On ne s'entend pas, ici.
- C'est vrai. Il faudrait un endroit plus calme.
- Je n'en connais pas, je ne suis là que depuis deux jours.
- Je sais.
- Ah...
- Votre venue était annoncée, docteur David.
- L'Astroport et puis l'hôtel... Et puis cette salle, que je découvre ce soir. Mais... Que dites-vous ? Vous me connaissez ? Vraiment ?
- Oui. Allons à votre hôtel. Ne vous méprenez pas, c'est que je préfère le silence.
- Une chanteuse préférant le silence...
- Les notes et les paroles viennent de trop loin, elles font trop de vacarme.
- Ah...? Pour l'hôtel, je n'osais vous le proposer. Il faudra vous couvrir, il fait froid...

(Elle eut un petit sourire compatissant). Je connais Nelly-Ville, n'ayez crainte ! Je vous suis, Docteur David !

Du vestiaire il récupéra son vêtement et fit appeler un glisso. La jeune femme le rejoignait déjà. Une telle rapidité... Comme si elle avait attendu cette fuite, comme si elle l'avait prévue.

Elle se faufile. Sortit avant lui. Et fut la première montée dans l'engin qui se présenta. La turbine accélérât sa rotation que David doutait encore de la réalité. La brutalité du départ le plaqua dans son siège. Sa voisine avait rabattu une capuche et son visage avait disparu dans la pénombre. La Mort l'emmenait-elle, comme dans cette vieille légende ?

Non. Une jubilation voisine de l'ivresse... Inexplicable.

Durant le trajet, ils n'échangèrent pas un mot. Quand ils entrèrent dans le salon de l'hôtel, David poussa un « ouf » silencieux de soulagement : il n'y avait personne et aucun autre pensionnaire ne pourrait le forcer à partager ce moment.

Il capta le geste lent qui repoussait la capuche et qui découvrait peu à peu le visage. Il n'osa l'admirer quand il fut dans la lumière. Il se contenta de montrer la banquette. « Certaines notes viennent de trop loin... » Il écouta le bruit intense de cette vie qui s'emparait de la sienne puis, calmé, se permit de la regarder.

- Elle était brune... Curieuse mode que de se raser ainsi les cheveux ! Mais ce regard faisait renaître le frémissement...
- Vous n'êtes guère parlant, Docteur. Alors c'est moi qui vais commencer. J'ai su que vous deviez venir sur Nelly : un journal, un jour, à Bourg des Marais.
  - Un jour...
  - La date était précisée, alors je suis venue.
  - Ah ? (Sa perplexité la fit sourire.) Je ne suis pourtant pas une célébrité ! Et... Donc, vous avez accepté de venir à notre table...
  - Oui, à -votre- table.
  - Je ne comprends toujours pas.
  - Si ! Évidemment que vous comprenez !
  - Un simple docteur.
  - De l'Institut Scientifique des Mondes Humains. Et spécialiste des Salissures.
  - N'exagérons rien, je ne les soigne pas. Enfin... pas encore.
  - On dit que j'ai une belle voix. Mais chanter avec conviction des mots est facile lorsqu'on les a vécus. Ma chanson n'est pas connue à Nelly-Ville...
  - Les paroles...? Ah oui...
  - Vos réflexes sont lents, docteur David !
  - Je l'ai écoutée, mais je n'ai pas prêté attention à tout.
  - C'est dommage. Les paroles parlaient du Marais, de la misère, de la douleur, de l'espoir. De la peur, aussi. Même à Bourg des Marais elle est peu connue.
  - Ce qui signifie... que vous venez des marais.
  - Stoppez là, Docteur, le reste n'aurait pas de suite logique. Quand on revient du Marais et que l'on se trouve à Nelly-Ville, ça signifierait que l'on a échappé à la maladie, que les Salissures vous auraient épargnée... C'est faux. Écoutez-moi, docteur David, car je n'aurais pas l'imprudence de le crier ici : « Je n'ai pas été épargnée ». Je ne suis qu'un cas sur dix mille... ou vingt mille. Ou plus, qui saurait le dire, sinon vous ? Mon visage est exempt de ces taches, c'est ainsi. Mais pas mon corps.
  - Vous me dites... Cette tunique si longue...?
  - Oui... Si j'étais prise à Nelly-Ville, je serais ramenée séance tenante à Bourg. Ils organisent des convois, quelquefois. Refoulée vers Bourg, avec une amende à décourager une banque. Amende que je ne paierais pas, évidemment... mais qui créerait un antécédent sur mon livret de santé. Pour la récidive, c'est la mort assurée, puisque tout rapatriement de Bourg me serait refusé définitivement. Je dois donc être prudente et me dépêcher si je veux rester maîtresse de mes allées et venues.
  - Attendez. Je... Cet aspect de la juridiction est choquant !
  - À la table, cet Avaredjan... C'est quasiment son activité principale !
  - Et vos papiers, si l'on vous renvoyait à Bourg ?
  - Confisqués. Mais on en trouve d'autres. On se débrouille. Il suffit d'avoir beaucoup de gales : ça fait beaucoup de nels. Tout devient possible.
  - Vous me saviez dans cette salle, mais, comment avez-vous pu me reconnaître ?
  - Je savais. Quand le patron est venu me trouver et qu'il m'a parlé d'un docteur, nouveau venu sur Nelly, j'ai aussitôt fait le rapprochement. Mais, aujourd'hui ou demain... Je suis venue, tout exprès, pour vous rencontrer.
  - Laissez-moi récapituler...
  - Je suis clandestine à Nelly-Ville et je suis là pour vous voir.

- Et vous voulez que je vous soigne. C'est ça ? Je suis infiniment désolé : je n'en ai pas les moyens.
- Vous faites fausse route, Docteur. Quand on a les Salissures, ce n'est qu'une question de délais : on sait que l'on en mourra. Dans le Marais, nous l'attrapons tous cette fichue maladie, plus ou moins rapidement. J'avais onze ans quand mes parents sont venus chercher la Gale : trois ans après, ils étaient morts.
- Et vous avez survécu... seule...?
- Des arrière-pensées, Docteur ? Vous n'êtes pas si raisonnable que je l'imaginai. Mais, je vous en prie, ne cherchez pas à libérer ce que cachent les mots, c'est dangereux. Peut-être ne me croyez-vous pas lorsque je vous dénonce ma maladie...?
- Mais si ! Je ne m'attendais pas à ça, voilà tout. Les Salissures...
- Vous en êtes le spécialiste, c'était écrit dans cet article.
- Certains ont le corps indemne. Pour d'autres : c'est le visage. Vous devez savoir puisque ce serait votre cas.
- Précisément, c'est là où je voulais en venir : vous en savez plus que nous. Quand on rencontre un habitant du Marais on ne va pas lui demander de se déshabiller ou d'ôter sa boue, tout ça pour étayer des statistiques ; on sait que tout le monde les a et le reste importe peu. Et puis, il ne manque pas d'occasions différentes de mourir, il faut donc relativiser.
- Alors ? Qu'espérez-vous ?
- Dans le Marais on « espère » espérer, ainsi c'est avoir tout dit. Ça, c'est au début. Ensuite, on survit.
- C'est triste.
- Vous pourriez dire « désespérant ». Ce serait classé aux profits et pertes et l'on passerait à un autre point.
- Vous êtes si jeune, pour parler ainsi...
- Le Marais s'occupe de votre jeunesse très rapidement, savez-vous ! Si vous ne vous dépêchez plus, c'est que vous êtes déjà mort, c'est aussi simple que ça.
- Mais alors... qu'attendez-vous de moi ?
- Certains parviennent à continuer d'espérer. Lorsque l'on arrive, au début, avec la maladie, l'espérance est un besoin. Et puis c'est un devoir. Après : il faut alimenter la maigre étincelle avec persévérance si l'on ne veut pas perdre son humanité. Les derniers sursauts... Que cherchez-vous sur mon visage ? Des traces...?
- Je vous jure que j'en étais très loin.
- Ne me regardez pas ainsi, docteur. S'il vous plaît.
- Ce n'est pas le « docteur » qui vous regarde.
- Je le sais !
- Et je ne juge pas votre humanité, madame l'Inconnue.
- Rose Flamand... Mais ça n'a pas d'importance et c'est d'un ridicule : il n'y a pas l'ombre d'une fleur sur cette planète ! Et oubliez les « madame » et les « mademoiselle », le Marais s'en moque. Nous avons cette habitude et personne n'y prend plus garde. Seulement les vivants et les morts. Parmi les vivants, il y a ceux qui seront encore en vie dans le mois, ou dans la semaine qui vient. Et puis des autres, qui ne passeront pas la journée. Quant à ce qui en est de la fortune de la Saison, ou de celle du mois, ou de celle de la journée, personne ne sait. C'est sûrement mieux ainsi. Vous voyez, docteur, masculin ou féminin...

- Vous semblez y mettre beaucoup de conviction.
- Quand c'est trop compliqué, ça devient simple, savez-vous ? Et comme rien n'est simple, là-bas... Ou beaucoup trop. Je vous en prie, laissez-moi terminer.
- Vous n'auriez pas eu besoin de ce préambule. On dirait que vous vous abritez derrière...
- Ne me distrayez pas. Nous sommes quelques-uns à vouloir des informations. Le prix de la gale stagne et des bruits de drogue de synthèse courent. Nous voudrions aussi que l'on nous informe sur les conditions climatiques de Nelly. Pourquoi ces deux Saisons. Si c'est pareil partout. Les causes. Et puis, surtout : les plantes et leur composition. Comprenez, Docteur : ici, personne ne vit assez vieux. Nous n'avons aucun livre sérieux. Rien ! Et il faut bien assurer notre survie immédiate. La population du Marais ne régresse pas mais c'est uniquement dû à cette immigration continuelle. Mais tous ceux qui arrivent sont ignorants aussi ! On ne peut pas s'organiser, c'est impossible. Savoir si telle plante est comestible ou pas. Comment savoir pourquoi « untel » est mort, et de quoi. Rien. Rien. C'est indescriptible ! Il faudrait des scientifiques pour nous apprendre.
- J'ai l'intention d'y aller.
- Je veux dire que ce serait des livres et des informations dont nous aurions besoin.
- Je dois y aller. Je pourrais organiser des cours.
- Organiser... où ? Dans le Marais ? Vous vouliez, sans doute, dire : organiser des cours, ici, à Nelly-Ville.
- Non ! Là-bas, à Bourg des Marais !
- Jamais un scientifique n'est venu, mis à part lorsque cette maudite planète a été découverte, probablement. Je pense que vous vouliez dire que vous en avez eu l'intention à l'origine et que vous avez changé d'idée.
- Étonnant ce que vous dites. J'irai à Bourg. Je dois.
- Ce n'est pas sérieux ?
- Si.
- Pourquoi « vous » ?
- Bizarre question. J'avais prévu, c'est tout.
- Vous voulez dire « que vous y aviez songé ».
- Je dois dire que pendant une journée, depuis mon arrivée...
- Vous avez décidé de rester ici, à Nelly-Ville, je comprends.
- Non !
- Mais si.
- Non !
- Il ne faut pas venir dans le Marais, docteur David !
- C'est ce que vous réclamiez, non ?
- Des livres et des informations. Je me suis mal exprimé. Il ne faudra pas venir.
- Au contraire. C'est étrange, mademoiselle Flamand, ce revirement ?  
(Il avait laissé s'échapper « mademoiselle » inconsciemment : la jeunesse du visage, sûrement. Mais elle ne rectifia pas.)  
... Pourtant, me voilà avec une raison supplémentaire !
- Je ne comprends pas, docteur David ?
- Si. Si vous me comprenez.
- Vous n'avez jamais vécu dans le Marais.

- Ces dernières heures j'en venais à douter de moi. Mais à présent...
- Il ne faudra pas venir ! Je ne le veux pas !
- Mon projet est d'y aller.
- « Était », Docteur David : vous ne viendrez pas. Nous pouvons établir une boîte postale. Comme vous voudrez... À Nelly-Ville ce serait plus pratique : le courrier n'arrive pas toujours à Bourg mais, il y a une radio là-bas, à l'immeuble de la compagnie de la Gale.
- Que de complications !
- Ne vous entêtez pas, Docteur David. Il ne faut pas venir. Même à Bourg. Jamais ! Ainsi, vous ne risquerez pas...
- Les salissures ? Je peux les avoir attrapées en ce moment précis.
- Non ! Non ! Ne jouez pas ainsi !
- Je n'ai jamais été aussi sérieux ! Il y a cette zone de Quarantaine ; mais c'est de l'empirisme. En réalité on est sûr de rien. Sauf le froid, qui les freinerait.
- Je sais... Je... Vous ne viendrez pas !
- Vous déploriez qu'il n'y ait pas eu de scientifiques.
- J'ai changé d'avis.
- Ça fait pas mal d'années que j'avais prévu. Et puis...
- Et puis ? À Nelly-Ville, il existe des laboratoires : vous pourrez y travailler. Avec ce ministère de l'Hygiène.
- Je ne parlais pas de ça. Voyez-vous, Rose, donnez-moi une seule raison qui justifierait de nier le hasard.
  - Que voulez-vous dire ?
  - Que je n'aurais même plus d'excuse si je voulais changer d'avis ! De toutes les façons, c'était décidé.
  - Vous ne viendrez pas à Bourg !
  - Vous m'avez fort bien compris.
  - À cause de moi ? Le froid tue le virus ou bien le neutralise ; par précaution, quelques jours en remontant vers le Pôle vous seront bénéfiques.
  - Ne vous faites pas si sotté, ne détournez pas mes paroles.
  - Vous serez ici. Ou alors, repartez sur Chante-Cœur ! Loin ! Loin ! Mais ne venez jamais dans le Marais ! Jamais ! Promettez-le-moi !
  - C'est décidé.
  - Ignorez ce que je vous ai dit à propos de cette documentation.
  - Je ne le pourrais plus.
  - Vous n'avez pas le droit ! Vous me voulez responsable, je le suis d'être venue. Mais repartez. Partez ! Partez !
  - Vous n'êtes pas responsable : vous êtes, tout simplement.
  - Taisez-vous ! Pourquoi ne pensez-vous pas à moi ! Ma peau est attaquée ! Mon corps... Dans un mois, dans six mois, dans une Saison, je serai morte. Et vous l'attraperez, parce que tout le monde est pris. Accordez-moi cette faveur : partez !
  - Rose... (Il lui prit la main, mais elle l'enleva vivement.). Puisque « je ne risque rien », vous l'avez dit vous-même !
  - Ne jouez pas avec moi, docteur David.
  - Je suis sérieux. Très sérieux.

- Partez ! Partez ! Ce que c'est difficile... Ayez pitié ! Repartez par le prochain vaisseau ! Marc David, c'est ce que je désire le plus ! C'était un caprice du Marais, sans doute. Rien de plus... Rien de plus... Mon premier souvenir.
- Il y en aura d'autres !
- Non ! Ce n'est pas bien de dire ça. Ce n'est pas dans la Règle. Pourquoi vouloir faire durer ce qui, de toute évidence, a été éphémère.
- Je dois.
- Ne vous réfugiez pas derrière des devoirs qui n'auraient pas de sens !
- Pour qui avez-vous chanté, Rose ? J'ai vu votre regard.
- Rien n'était possible. Rien ! Je regrette ce qui arrive. Je n'aurais pas dû, voilà tout.
- Pourquoi me refuser cette chance ?
- Je ne peux pas répondre. Je ne le veux pas.
- Dans huit jours je serai à Bourg des Marais. Il suffira de nous y retrouver. N'est-ce pas ?
- Marc David. Le Marais nous écoute. Je le sais. Il t'attend déjà. Alors tu ne viendras pas ! Tu repartiras parce que je le veux !

(Rose Flamand s'était dégagee et tentait de se lever. Marc lui retint la main et la serra).

... Le plus merveilleux des souvenirs, Marc... Mais je ne pouvais pas me douter... Rends-moi ma main, je t'en supplie !

(Maintenant Rose était debout. Des pleurs noyaient ses yeux. Elle semblait hésiter.).

... Elle n'est déjà plus à moi, cette main ! Je t'en supplie, sauve-toi, Marc ! Il le faut !

Marc David ne comprenait plus : Rose Flamand, tout comme lui, avait succombé à la magie de cette soirée, il en était absolument persuadé. Alors ? Hésitait-elle encore ? Il relâcha la contrainte de ses doigts, offensé que la jeune femme puisse croire qu'il voulait l'obliger ; elle en profita immédiatement pour bondir vers la porte et l'ouvrir !

...Vis, Marc ! Je le veux ! Tu m'entends ? Je le veux !

Elle l'avait hurlé. Un cri qui se déchira dans le claquement du battant : Rose Flamand s'enfuyait !

Croyant qu'elle faiblirait, il hésita quelques secondes. Puis se leva et bondit vers la porte. Sur le trottoir, dans les flaques, Rose courait, déjà loin. Il prit son élan. Un glisso le dépassa ; un moment d'hésitation... Ce fut elle qui en profita. Il se retrouva tout bête, désarmé, repoussé par un épais brouillard que poussait la turbine du glisso reprenant de la vitesse.

Le destin s'amusait de lui et rendait Nelly haïssable ! Rose lui avait confié l'insaisissable, et sa pâle figure avait acquiescé aux promesses tues. Ses mains, aux mouvements précieux, avaient avoué. Elle avait rendu ces instants si denses en tentant de les dissimuler, que les ombres, derrière ses yeux, avaient reflété les mille désespérances. Derrière ces rides naissantes, pourtant, il avait surpris comme un serment. Un menton affrontant le non-dit... Il ne pouvait s'être trompé à ce point ! Oui, il en était certain : Rose n'avait menti que par ses silences et ses emportements. Le poids des prières refoulées, qui exigent tout de même. Elle avait tenté de dissimuler l'espoir. Croyait-Elle qu'il avait été si aveugle ? ! Non, bien sûr. Elle s'était enfuie avant qu'il le dise ! Avant qu'elle ne l'avoue.



Éperdu de questions inutiles, il rentra dans l'hôtel et reprit sa place, comme pour renouer ces fils du hasard. La tâche était sans mesure. Seulement une image, un parfum flottant dans sa mémoire, cette fugitive lueur qu'il avait surprise avant qu'elle ne s'affole : des souvenirs qui refusaient de quitter le présent ! Comme ces yeux, qui le fixaient encore...

Les clients, à cette heure, revenaient un à un. Les glissos se succédaient et le patron de l'établissement marquait des signes d'énervement. David abandonna le salon et rejoignit sa chambre. Les espoirs et les résolutions affluaient déjà : Rose serait-elle au cabaret le lendemain ? Lui resterait-il, à lui, assez de courage si elle n'y était plus ? Avait-il donné de lui une si piètre image ? N'avait-il pas dit les mots nécessaires ? Comment avait-elle pu croire qu'il renoncerait à entendre, ne serait-ce qu'une seule fois, l'unique réponse tant désirée ?! Déjà, il était totalement incapable d'admettre qu'il n'y eût pas de ce sentiment qu'elle avait -malgré elle- exprimé. Et, réciproquement, la substance même qu'il respirait prouvait que Rose avait laissé de son être ici, quelque part autour de lui, pour qu'il sache la retrouver. Alors qu'une autre Rose aurait voulu rompre l'enchantement ? Impossible !

\*\*\*

## Chapitre 3

8 Novembre 2674.

David poussa énergiquement ses derniers bagages dans la soute béante. Ils basculèrent dans l'amoncellement de valises, de sacs et de paquets en tous genres. Le transport lourdaud était prévu pour cinquante voyageurs et la dernière de ses quatre soutes, à présent, était pleine. Puis, épongeant la bruine matinale qui devait lui maculer le visage, David gagna le vaste habitacle et il trouva une place assise.

Des immigrants, déjà installés, occupaient presque tous les sièges des quatre rangées, serrant contre eux des petites bourses hétéroclites. (Certainement tout leur trésor.). La plupart étaient des célibataires hommes. Peu de femmes. Et cinq familles avec des enfants, pour certains en bas âge. David ressentit un frisson de honte : comment pouvait-on pousser ces gens dans de telles situations ?! Et la vie de ces gosses, dans les marais !

Tous ces adultes accouraient sur Nelly pour récolter la gale, qui, paraît-il, pouvaient construire des fortunes. Le pourcentage d'élus ? David l'ignorait. Mais il soupçonnait une information truquée, des publicités pour rêves pompeux, des agences sans scrupules.

Les paroles de Rose lui revenaient. Rose, qu'il aurait voulu oublier. (Non, c'était faux, il ne pensait plus qu'à Elle !). Elle n'était pas réapparue dans le cabaret. Le patron, furieux, lui avait craché sa réponse comme s'il avait deviné en lui le responsable de sa disparition : « vous êtes partis tous les deux ! ». Où la chercher maintenant ? Les hôtels de la ville auxquels il s'était renseigné ne connaissaient pas de Rose Flamand. Y avait-elle donné sa véritable identité ? Et, à lui, avait-elle menti ? Sans aucun doute, David se jurait que Rose ne lui avait pas menti. Tous les mots avaient sonné juste : ni effets, ni désinvolture. L'objectivité des mots simples qui tentent d'exprimer l'indescriptible...

Dans la logique de cette fuite, elle était repartie pour la zone des marais. Alors Marc David avait abrégé son séjour en ville et prenait place dans ce véhicule sale et surchargé. « Rose était passée là », il fallait une certitude. Un jour ? Ou bien : deux ? Un fil le reliant à elle...

La route descendait vers le sud par de longs tronçons de lignes droites, aménagés dans un paysage, où alternaient collines basses, plaines incultes, végétation baroque tourmentée et fondrières touffues. Néanmoins, au fil des kilomètres, la route traversait et dépassait des zones climatiques sensiblement différentes. Le vent perdait de sa brutalité. Puis il n'y en eut plus. Les nuages gagnaient de l'altitude, clairsemés.

Avec la fin de la matinée, le soleil de Nelly s'installa haut dans le ciel. Le transport lourd absorbait les chaos, et, poussé par ses quatre turbines bruyantes, il abordait une plaine spongieuse, abandonnant de plus en plus fréquemment les dernières surélévations du terrain. Des hauteurs perçaient à l'horizon, loin dans les brumes, vers l'est. L'engin, bondé de gens et bourré de fret, filait grande vitesse. Aux environs des onze heures (milieu de la journée sur ce monde), le transport atteignit un

large bras d'eau : « Bras des Eaux Libres » ; les moteurs au maximum de leur puissance, le lourd appareil le traversa, sur plus de quinze kilomètres, entre deux gerbes de pluie et de remous furieux.

Cette traversée punctua une modification radicale du paysage. Chenaux, marécages, îles au ras des eaux, se multiplièrent : la Frange Nord de la Ceinture, là où se modelait ce que les volcans du pôle avaient expulsé depuis des centaines de millions d'années. Les marais commençaient là. On disait « le Marais », avec l'intonation du respect pour ce qui relève du dément. La zone où la Vie avait définitivement explosé sur cette planète ; une Vie à peine contenue par une sélection pourtant implacable. L'amphibien dominait dans un prodige fou d'espèces et de sous-espèces. Cécilies, urodèles, anoures, tous armés d'une folle envie de vivre, combattaient des espèces moins évoluées. Pour certaines : d'archaïques vestiges de quelque lignée primaires oubliée. Car les organismes élémentaires foisonnaient, quelques fois de dimensions surprenantes. Ou inquiétantes.

L'alcalinité faible des eaux avait terrassé tout ce qui réclamait une coquille ou un manteau, et les livres traduisaient ce fait en termes savants, en diagrammes abstraits, en formules chimiques équilibrées ; un abord qui avait le grand tort d'entraîner l'esprit humain à établir des comparaisons avec la faune de Vieille Terre, ce qui portait à oublier le foisonnement des bacilles et des virus des eaux et boues de Nelly, l'infinité des algues et des êtres unicellulaires qu'elles abritaient, la multiplicité des espèces. Aucune commune mesure cependant : le triton pouvait posséder sa triple denture acérée et le protozoaire être géant. Le Marais de Nelly était très simple à résumer : c'était un cloaque infect, particulièrement dangereux pour l'humain.

L'engin avait ralenti et louvoyait entre les lagunes et des hauts fonds, semblant flotter. Sous le regard de David, les arbres, les taillis, les roseaux, envahissaient la vue. Il contempla cette nature de plus en plus proche qu'il distinguait, mettant un nom sur chaque feuillage qu'il discernait. Dans le même temps, la température grimpait régulièrement dans le car-ferry, où les odeurs humaines se mélangeaient aux premiers relents de la région. Peu à peu ce voyage devenait interminable et pénible. Malgré les vitres ouvertes, l'air surchauffé colportait des remugles plus que désagréables.

Tout le monde se dépoitraillait, s'épongeait, les gosses pleuraient. Le sol de cendres grises, absorbant le rayonnement solaire, chauffait les marigots et exhalait le putride ; un air humide, lourd, nauséabond, entraînait en bouffées épaisses.

David se demanda s'il allait regretter les pluies de Nelly-Ville, mais, ce qui présentement montait envahir son odorat serait son lot pour de longs mois ; il se persuada de s'y accoutumer, sans perdre de temps.

La chaleur se laissait à peine apprivoiser quand les premières cabanes de joncs apparurent. Puis ce furent des hameaux de maisons de pisé noir, couvertes de roseaux. Enfin, le ferry parcourut encore plusieurs plans d'eau, longea plusieurs bras d'eaux vaseuses, coupa encore par le travers plusieurs lagunes immobiles, et, au ralenti, soulevant d'épaisses nuées délétères, vint s'échouer dans un grand souffle épuisé sur une plage de boue séchée.

Une place au sol noirâtre, surélevée du niveau des eaux, des maisons basses, posées en arc de cercle, à quelques dizaines de mètres : ils étaient arrivés.

Le terminus de la ligne, le seul point d'accès à la Gale :  
« Bourg des Marais ».

Lentement, le ferry se vida dans une touffeur sans fin.

Des glissos individuels stationnaient à quelques mètres attendant le client encore pourvu de quelques nels en poche. Mais beaucoup de voyageurs restaient là, sur place, hébétés, gardant leurs bagages récupérés, assommés par la chaleur moite qui vidait de toute énergie.

Puisant dans ses réserves, David s'acharna à faire les quelques pas.

Le client paraissait aisé ; l'homme, hirsute, la trentaine maigre, jaunâtre et malade, s'empressa de charger ses bagages à main et l'invita à monter.

Puis démarra.

\*

Les rues de Bourg, ou ce qui en faisait office, étaient désertes. À se demander où étaient passés les arrivants et les habitants. Le jour déclinait. Les blocs de maisons, bâties les unes contre les autres, ménageaient de larges places. La végétation y poussait drue, comme si ce terre-plein, censé être entretenu, n'avait plus existé : pompant l'eau à tout juste un mètre sous le sol de terre battue, des arbres de toutes tailles s'élançaient conquérir le ciel.

David assimilait mentalement ce désordre végétal qui envahissait la ville, déterminant les essences et les particularités de ces espèces qu'il surprenait dans les endroits les plus inattendus.

Le taxi faisait voler un nuage poussiéreux, cette suie pulvérulente qui avait peint tous les reliefs et teint tout ce qui était liquide. Bourg des Marais était sombre, mais cela ne provenait pas que de cette fin de journée. Il se dégageait de ce lieu, construit et habité par l'Homme, le primitif malaise de l'obstination confrontée à la sauvagerie. Apparemment : une obstination qui aurait oublié ses motivations originelles pour se perdre en un tel lieu.

Le véhicule stoppa et s'affaissa dans un chuintement désabusé. La voix du chauffeur sortit David de cette langueur bien proche de l'égarement :

- Vous arrivez à la mauvaise heure, M'sieu.
- Le ferry...
- Pour sûr qu'il aurait pu respecter l'horaire. Voilà le meilleur hôtel !
- Bien... J'aurais une question à vous poser.
- Dites !
- Ces derniers jours, auriez-vous conduit une jeune fille ? Dix-huit ans, environ. Ou l'auriez-vous aperçue ?
- Aucun souvenir, M'sieu.
- Elle est ici, venant de Nelly-Ville.
- Pas vu... Ici les femmes sortent surtout le soir et la nuit. Et puis, elles sont maquillées, bien malin qui en reconnaîtrait une !
- Celle dont je vous parle ne serait pas obligée de se teindre.
- Comme moi ?
- C'est cela même.
- Non... Pas vu. Cela ne me dit rien. Si vous cherchez une personne, demandez plutôt par son nom.
- Avec ce va-et-vient en provenance de Nelly-Ville ?

- Quel va-et-vient ? Demandez par le nom : on passe ses commandes dans les boutiques... On laisse un nom... Vous comprenez ?
- Oui, c'est une idée. Et si l'on veut visiter Bourg, s'informer sur la Gale ? Découvrir quelques secrets sur la ville ?
- Ne farfouillez pas trop, M'sieu, les gens ne sont pas comme ça, ici !
- Vos affaires... ?
- J'ai acheté ce fichu tas de ferraille il y a trois mois, je me défends. Si vous voulez savoir des trucs, M'sieu, ce n'est pas moi qui vous ferai une conférence. Quant à ce glisso, avec cette humidité, mon avis est qu'ils auraient pu le faire en plastique. Et pour ce qui est de Bourg et de ses rues, je peux vous piloter.
- Et le téléphone public ?
- Un téléphone public ? Il n'y en a pas ! Seulement une radio. Un seul poste à Bourg, au siège de la Compagnie.
- Alors ? Comment font les gens... ? En cas...
- Qu'est-ce que j'en sais, M'sieu ! Ça fera trois cents nels.
- Trois cents nels !
- La vie est chère, ici, vous vous en apercevrez vite. Bon séjour, M'sieu !

Il redémarra. (Pour ses malles, il n'y aurait plus qu'à trouver quelqu'un d'autre !). David, planté là, n'eut d'autre solution que celle de pousser le rideau de toile de l'entrée de l'hôtel proche, seulement soulagé des trois cents nels de la course.

À l'intérieur, bien qu'elle ne soit que de quelques degrés, la fraîcheur lui procura un bien-être passager ; il traîna ses sacs, l'un après l'autre, jusqu'au comptoir. Une grosse femme apparut, le visage outrageusement maquillé. Une étoffe suspendue au-dessus de sa poitrine lui cachait jusqu'aux pieds. Ses épaules étaient nues, mais de longs gants, d'un blanc douteux, masquaient les bras jusqu'aux aisselles. Un foulard sur ses cheveux assortissait la « robe » d'un vert indéfini : une récupération d'étoffes plus qu'une toilette.

Mais la femme n'appréciait pas d'être détaillée. Elle rappela David, agressivement, à l'ordre :

- C'est quoi ? Hein !
- Une chambre et la nourriture.
- Bien sûr ! Comptez cinq cents nels par jour. On paie d'avance. Vous restez... ?
- Commençons par huit jours.
- Quatre mille nels. Numéro douze. À l'étage ! John vous aidera.

Elle poussa un long sifflement et le John en question accourut de l'office. Revêtu d'un pagne multicolore, une crème brune lui recouvrait toutes les portions de son épiderme restées à l'air libre. L'œil exercé de David repéra les longues zébrures des salissures insuffisamment dissimulées, sur les jambes, le torse, les tempes. À ces endroits, la peau en était devenue granuleuse : le signe que le stade second de la maladie était atteint. Bientôt des virus nouveaux s'engouffreraient par ces points faibles ; l'usage de la crème masquait les traces et constituait un barrage ultime. Parvenues au deuxième stade, les salissures étaient devenues facilement contagieuses ; David paya et suivit l'employé jusqu'à la chambre après avoir dompté un frisson d'angoisse qui, insidieusement, s'était glissé dans son dos. Par ces températures caniculaires il lui fallait prendre une douche au plus vite ! Ou bien plonger dans une glacière sans plus tarder... (Délicat à réclamer si on ne proposait pas de glaçons.). Dès

que la porte fut refermée, inquiet, il se lava à grande eau et enfila une tunique longue ; ainsi il ne se singulariserait pas et se protégerait au mieux. Puis il ferma sacs et porte, et redescendit : la nuit tombait, l'appétit lui revenait.

... « Mais ce n'était pas l'heure... »

Une odeur de cuisine refroidie se mêlait aux senteurs fétides et désagréables venues de l'extérieur. Il n'insista pas et partit patienter à l'arrière du bâtiment, sous une tonnelle accolée à un mur lépreux et irrégulier.

Sur une longue étagère de bois mal, dégrossie, s'alignait une rangée d'une cinquantaine de bocaux de verre remplis de bactéries luminescentes qui diffusaient avec parcimonie un vague éclairage ; il s'y avisa d'un siège et, à la lueur de cette indécise clarté, s'assit.

Il ne pouvait pas, d'emblée, voir l'homme dans la pénombre. Mais celui-ci se pencha dans sa direction et, d'une voix cassée, l'apostropha de sa chaise, faisant sursauter David :

- Alors ? Quelle chaleur ! Tu n'as pas le teint des gens du Bourg, toi... Et puis, t'as une drôle d'odeur. Tu viens de Nelly-Ville, hein ! Oui, parbleu... Tu es bien habillé alors t'as pas besoin des gales... D'aller en chercher, je veux dire. Tu es riche !
- Je suis médecin et je viens pour une étude.
- Médecin... Médecin ? Ah, ah, ah ! Médecin ! Il y a dix mille habitants à Bourg et dans les environs, et si tu y ajoutes ceux qui sont dans le Marais : ça t'en fait des malades, Toubib ! Médecin... Médecin... Sacré nom, un médecin à Bourg ! Quelle idée ! C'est génial pour toi, ici ! Si tu trouves une seule personne bien portante, tu me feras signe ! Ah ! Bien portante... Je veux être le premier... informé, ça oui ! Un médecin... ici !
- Je cherche. Je fais une étude. Et je cherche une jeune fille qui s'appelle Rose Flamand.
- Tu cherches ou tu fais une étude ?
- Une jeune fille.
- Comment as-tu dit ? Rose Flamand... Ça me dit quelque... quelque chose...
- Une jeune fille dont le visage est indemne.
- Tu plaisantes, Gars ?! Elle a seulement déniché une bonne teinture ! Indemne. Indemne. Une bonne crème, oui !
- Non : le visage intact. Sans crème. Une jeune fille, dix-sept, dix-huit ans.
- Oui... Il y a deux jours... Je l'ai croisée près de l'embarcadère. Ou bien trois jours. Je ne sais plus... Très jeune.
- Trois jours ? Près de l'embarcadère ?
- Celle que j'ai vue...

L'homme cessa brusquement de parler et plongea dans une rêverie. David attendit patiemment. Quand les traits de l'homme exprimèrent un regain d'intérêt pour ce qui se passait autour de lui, David en revint à la question qui lui brûlait la langue.

- Près de l'embarcadère ?
- Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?! C'est ça... Très jeune. Et belle. Ce qu'on peut vieillir ici ! Elle tenait un sac en cuir d'axo. Sûr qu'elle était sur le point de partir.
- « Sûr ». Pourquoi ?
- Ce que j'en sais ?! Va lui demander ! Mais, à mon avis, ici, quand on n'a plus de nels, ne reste plus qu'à embarquer. Avec son sac en axo. C'est ce qui devait lui arriver à la Petite. Quelle misère... Et ce que ça peut puer ! Le sac en axo, ça ne trompe pas.

- Un sac ? Pour mettre ses affaires ?
- Mais d'où débarques-tu, Médecin ! Le sac... La peau d'axo, il n'y a que ça de vrai pour le Marais ! Sûr qu'elle connaît... le Marais... la Petite...
- Elle embarquait pour où ?
- Alors ça, c'est bien la question la plus ridicule que j'ai jamais entendue, pour sûr ! Tu te fous de moi, Médecin ? Non... t'as pas l'air... pas l'air... Alors je vais te dire... Tu prends le ferry. Il te débarque... là où les joncs ne sont pas trop ratiboisés, et tu te fabriques ton radeau... Ce sera ta Maison parce que tu vas y vivre jour et nuit. Quand tu l'as fini, tu pars collecter la Gale... Si tu reviens ; quand tu reviens... Eh bien... tu auras prouvé à tout le monde que tu es encore vivant ! Et, sur ce : tout le monde s'en foutra ! Sauf ceux qui voudraient bien te voler ton stock de gales... Alors tu les vends à la Compagnie, tes gales. Elle est pauvre la Compagnie. Surtout parce que c'est elle qui dit qu'elle est pauvre... Donc elle ne te donnera pas beaucoup de nels. Alors, Toi, tu fabriqueras un autre radeau parce que le premier est déjà pourri... Il suffit d'aller dans un coin pas trop prospecté... Alors tu vas de plus en plus loin... Toujours plus loin... Alors tu mets un temps infini pour revenir. Et, un jour, tu ne reviens pas. Ce n'est pas grave puisque deux ou trois nouveaux auront pris ta place ! Voilà, Toubib, c'est comme je te dis.
- Et... Vous ?
- Moi ? J'ai attrapé la verte. C'est la tête qui a pris. Avec les épaules. Tu te rends compte : j'échappe aux salissures, et voilà qu'un jour ma maison dérive. Quand je me réveille... j'étais sous un vert ! Il faut dire que, depuis quelques temps, il me prenait des sacrées envies de dormir d'un seul coup. Alors j'avais pas mis assez de boue, tu comprends ? Après, quand j'ai vu où j'étais, j'en ai mis une sacrée couche ! Mais le mal était fait. La verte c'est vraiment une saloperie car tu ne sens rien. Quand tu sens que tu ne sens rien, c'est déjà trop tard ! Il faudrait se tâter sans arrêt dans le Marais, vu que tu ne sais jamais s'il y a eu un vert là où tu es passé... Et puis... tu ne saurais jamais si tu vas te sentir encore longtemps... de toutes façons...
- Ce « vert » ? Un arbre ?
- Pour sûr que... que tu n'es pas... malin... pour un Médecin...
- Je ne connais que les noms scientifiques. Il me faudrait une description.
- Ce n'est pas un arbre mais c'est grand comme un arbre... Comme qui dirait une énorme et grande fougère. Quand ça se reproduit et que tu passes dessous, tu deviens tout vert... C'est que ça fait bien ses cinquante mètres de haut et tu ne vois que leurs tiges... Tu n'auras plus qu'à plonger ton gobelet à toute vitesse et à te rincer tant et plus... Oui... Tant et plus... Et même dans la gadoue, si tu ne peux pas faire autrement... Dix et vingt fois, en changeant de place plusieurs fois. Et tu rinces, et tu rinces, et tu rinces... Parce que si une poussière se décide à germer sur toi... Oh, tu ne sentiras rien au début... C'est le moment où le venin est le plus agréable, note. Mais quand les radicelles auront passé ta peau : ce sera trop tard... Dans le Marais c'est toujours trop tôt ou trop tard... oui... trop tôt... ou trop... tard... Ah... J'ai parlé pour huit jours... Hein, Toubib ?

L'homme avait laissé sa tête s'étourdir ; il s'écroula contre le buisson qui bordait la terrasse, restant en équilibre sur sa chaise à demi-renversée. Il dormait pesamment, déjà ! Par instants un spasme le parcourait.

David mit un nom sur chacune de ses deux infections. Pour le sommeil irrésistible : l'homme pourrait tenir des mois, et, peut être, des années. Mais ce qu'il appelait le « vert » ne lui allouerait pas plus de dix jours. Il était condamné. La petitesse de la semence, seule, lui avait accordé un sursis. Six milligrammes de cette substance - en contact avec le sang - et c'était la mort instantanée. Il fallait extirper chaque spore immédiatement dès qu'il entra en contact avec la peau. Mais il l'insensibilisait dès lors que la radicelle perçait : aucune alerte pour réagir. Et l'on ne pouvait pas s'écorcher vif « à tout hasard » !

Une angoisse poignante glaça David, le moribond venait de lui expliquer, tranquillement, comment, en dormant, la mort tendait ses pièges.

Illustration brutale des dangers de la Ceinture ! Toutes ses connaissances ne seraient pas de trop s'il devait se hasarder dans les marais, lui, le nouveau-venu. Et cet homme avait collecté la Gale : un familier, donc. Avait-il péché par insouciance ? Par imprudence ? Peu probable. Pourtant une expérience, dont lui, David, était totalement dépourvu...

Un préalable : il lui fallait observer ces gens qui couraient ce milieu. Et où, ailleurs qu'au débarcadère, au moment des départs ? Il était prouvé qu'il était possible de vivre des années dans cet enfer ; la documentation de l'Institut n'aurait su être sujette à caution !

Auparavant, il s'en persuada résolument, il ne faudrait négliger aucun détail. Une observation attentive s'imposait.

David revint dans l'hôtel prévenir la patronne de ce décès ; celle-ci s'immobilisa, puis vrilla son regard dans celui de David.

- Étranger, tu sauras qu'il a respecté la Règle ! Toujours !

David, déconcerté, approuva de la tête en silence. Mais la phrase de la patronne, dite pourtant sur un ton à peine haussé, fit relever les têtes aux tables les plus proches. Les dîneurs suspendirent les gestes en cours et cela se répercuta sur une bonne partie de la salle. Quelques secondes... Puis la vie reprit de nouveau.

Cette curieuse oraison funèbre prononcée avant l'heure résonnait encore à ses oreilles que le service avait déjà repris. L'ombre feutrée du futur Mort était passée dans les têtes. David se sentit mal à l'aise. Dans le Marais, c'est la vie humaine qui était fortuite. Mais les condamnations ne méritaient-elles que ces quelques mots ? Les phrases de Rose, tout à coup, prenaient une terrible signification.

Se lamenter ? Ou : la colère ? Non : il était venu sur Nelly pour ça. Ce n'était là, après tout, qu'un « futur » premier mort. La Faucheuse était l'inséparable amie de la vie, l'ombre fourbe et ricanante que chacun traînait et oubliait la plupart du temps. Quelquefois Elle s'impatiait et pointait l'index sur votre dos...

Enfin, l'homme avait - peut-être - réellement vu Rose... ?

Rose... Rose et son visage non marqué. Sa jeunesse. Sa beauté. Elle n'avait pu passer inaperçue.

L'image, encore une fois, embrouillait ses pensées en rejetant le présent dans un flou où il redoutait de se perdre ; il obtint le tacite consentement de Rose et composa avec la réalité. Il n'était pas loin de dix-neuf heures.

La nuit était tombée depuis deux bonnes heures et la température se maintenait à 35° centigrades. La sueur ruisselait en permanence. Au comptoir, il réclama à boire.



À Bourg, l'eau « potable » était imbuvable ; on lui servit une bolée d'une infusion quasiment brûlante. Il l'avalait en copiant les consommateurs qui l'environnaient. Puis en ingurgita une seconde...

L'amertume du breuvage calmait la soif, mais lui avait coupé sa faim ; il mangea du bout des dents. Soucieux de ne pas contrarier la mégère, il se garda bien de l'examiner et détourna son regard de sa direction, avec application. D'ailleurs, personne ne regardait un interlocuteur directement. Chacun semblait se retrancher derrière ses crèmes et ses pommades. David remarqua que chacun affectait un anonymat que tous respectaient : on côtoyait une « présence », sans plus, comme si, de toutes manières, ces ombres avaient été insuffisantes pour échapper à son univers intérieur.

Ce n'était pas uniquement une conséquence des salissures des uns et des autres, David le comprit mieux, plus tard : on faisait, d'abord, attention à soi, à ses propres frontières (une épaule, un bras, sa main), tout comme on gardait sa maison dans le Marais, vingt heures sur vingt. Une attention de chaque instant, devenue habitude, tic, manie, obsession. Même si, comme cette patronne et son boy, les gens se connaissaient.

D'ailleurs, même David sentit s'évanouir le goût de les observer. La lourdeur de l'air et ses propres inquiétudes le poussa à s'énerver de ces gens qui allaient et venaient. Une pesante et toute nouvelle contrariété qu'il essaya de combattre. Puis il mit cette réaction sur le compte de son souci personnel et s'y laissa enfermer. Tenter de se mettre à la place de Rose, d'en tirer des enseignements, monopolisait son esprit. D'autant qu'il manquait d'éléments.

La cohue encombrant la salle le força à s'emmurer dans son crâne. Il forgea un rempart pour Rose et vida son bol en toute inattention. Il se leva après avoir oublié un plat, chercha un passage entre les tables, monta l'escalier, regagna sa chambre : il venait de prendre, exactement, la mesure de Rose Flamand.

Il se sentit dépassé. Une première nuit à Bourg l'aiderait peut-être ; il se coucha, les idées en désordre.

*« Rose avait tenté de le repousser. Une poussière verte saupoudrait les moindres recoins de la chambre... »* Il se réveilla en sursaut ! Un peu de fraîcheur entra par la fenêtre ouverte ; il se releva. Il n'y avait pas d'insectes sur Nelly, mais toutes sortes de créatures amphibies jappaient, grinçaient, beuglaient, sifflaient dans le canal à cent mètres de là : un concert de début du monde, l'irruption des Premiers Temps. Une odeur de vase créait un relief primitif à la rumeur nocturne.

\*

Sur le matin, il parvint à dormir deux heures consécutives. Puis il reprit une douche, s'habilla, et descendit avaler un liquide épais au goût bizarre. Ensuite, il s'appliqua à faire le point : retrouver la piste de Rose et ne pas oublier que chaque jour qui passait lui serait compté. Et, comme il n'était que cinq heures du matin : il pensa aux Collecteurs et se rendit à l'embarcadère.

Bourg avait été construit sur un terre-plein de boues compactées, surélevé de l'eau d'environ un mètre. Le « port » n'était que la limite du dit terre-plein. On y avait seulement adjoint un ponton de bois qui longeait la berge sur une centaine de mètres.

À cette heure matinale, il y régnait déjà une grande activité. Le long du quai, fait de rondins fichés dans l'eau, un peu en retrait, s'alignaient des boutiques de planches sales. Parallèlement au quai : la rue qu'il venait de traverser à la hauteur d'une place.

Le canal était tout de suite là. La berge, à nue sur quelques dizaines de mètres, rectiligne, courait avant et après le ponton. Au coin de la place s'élevait la maison de la Compagnie, une bâtisse de deux étages, d'une construction plus soignées mais toute aussi sinistre. Sur son toit, une antenne de radio hertzienne, le seul détail visible d'un simulacre de modernisme : une antiquité !

De la place à la fin du ponton, la berge était visiblement entretenue régulièrement ; mais, avant et après, la nature se pressait jusqu'à la limite des maisons. Cependant, les énergies s'étaient mobilisées pour la tenir en échec, et, de l'autre côté du canal (à sa hauteur : approximativement large d'une quarantaine de mètres), on voyait que la jungle avait subi des abattages. Probablement depuis que les prix de la gale baissaient, le combat se menait avec moins de conviction et cette zone d'arbres était en passe de s'uniformiser avec la forêt avoisinante. Partout, des jeunes pousses, venues du Marais, surgissaient dans les endroits les plus surprenants : quelques uns des rejets bourgeonnaient au ras des maisons, et même au beau milieu de la place !

L'ensemble était triste et sordide. La découverte de cette parcelle égarée de la civilisation, estompée par un brouillard épais, s'accompagnait de l'odeur des pourritures et des gaz lourds.

David se déplaça, longeant les planches moisies et glissantes et ravala ses haut-le-cœur. L'eau était là, dans un clapotis discret, proche et sombre, glauque et grasse : un miroir immatériel, innocent, inquiétant, comme posé sur les mystères de la Ceinture. Il reprit promptement le contrôle de ses pensées, tant il savait cette sensation faussée par les apparences : il y aurait danger certain à tomber dans cette eau.

Un peu plus loin, une demi-douzaine de gaillards, aux mines peu amènes, mettaient de l'ordre dans plusieurs attroupements... Des radeaux de joncs étaient arrimés tout du long, de tailles diverses, les plus grands n'excédant pas six mètres. Et il en arrivait encore, d'autres avec des sortes de vessies accrochées à l'arrière qui flottaient dans leur sillage par dizaines.

David reconnut les gales, ces chancres en forme de calebasse qui parasitaient, sous l'eau, l'éxana. Une plante lacustre dont les racines fouillaient la vase et dont les larges feuilles s'épalaient à la surface des marais à certains endroits. Non parasitée, l'éxana aurait bien, de ses feuilles de plus d'un mètre de diamètre, recouvert toutes les eaux de Nelly... si une larve de cécilie, longue d'un demi-centimètre, n'avait pas adoré planter ses mâchoires cornées à la base des tiges, au ras des vases du fond. Et encore : de cela la plante aurait pu s'accommoder, s'il n'y avait pas eu une cinquantaine de larves (et quelques fois plus) sur une longueur de main, à pomper les sucres vitaux extraits de la fange. Là encore, le Marais avait régenté le hasard : les intestins de cette cécilie hébergeaient une bactérie qui se nourrissait et se multipliait dans ce brouet, et qui en venait à tuer toutes les bestioles les unes après les autres, jusqu'à former une masse vaguement sphérique, grosse comme un foie de sar.

Ce kyste gisait au pied des tiges parasitées, sur le fond. Collecté et mis à sécher, il se figeait, se durcissait en surface, et devenait flottant. De chaque calebasse on extrayait un demi-centimètre cube environ d'un narcotique très particulier provoquant une hibernation partielle chez l'humain. Un composé de molécules qui provoquait un

ralentissement de son métabolisme, et ce, sans danger aucun : une propriété exploitée pour endormir lors des voyages interstellaires en espace profond.

Sachant le virus des salissures très sensible au froid, David avait son idée sur ces caractéristiques : il ne désespérait pas de découvrir quelques autres substances encore plus efficaces dont les marais regorgeaient. Une voie prometteuse.

Les gales étaient vendues à Bourg des Marais à condition d'être en bon état, sous forme de boules brunâtres, bien sèches, sans fissures. À cette heure matinale, les Collecteurs ramenaient leur butin au bout du quai et les gaillards musclés maintenaient l'ordre pendant que se faisait le transfert jusqu'à la boutique de la Compagnie, là où elles étaient payées et stockées.

David resta une bonne heure à observer le manège et ne bougea que lorsqu'il vit les boutiques s'ouvrir les unes après les autres et le flot des radeaux se ralentir. Le soleil commençait à chauffer ; il entra tout d'abord chez un marchand quincaillier qui retirait des volets bancals...

L'homme n'affecta aucun signe de bienvenue. Une large tache couvrait son cou et mangeait la barbe par une pelade dont l'origine ne faisait aucun doute. La tache se perdait dans les cheveux, là où elle exerçait les mêmes ravages. La peau était lisse, donc non encore gangrenée... (« Premier stade » diagnostiqua mentalement David... qui fit son possible pour regarder ailleurs tout en l'interrogeant.)

- Pourriez-vous me fournir un renseignement ? Je cherche une jeune femme qui aurait encore le visage indemne. (Il avait pris son ton le plus neutre tout en affectant un grand intérêt pour le contenu des étagères.. Dix-huit ans... Brune... Cheveux courts... Elle serait passé, ici à Bourg, il y a deux ou trois jours...

L'autre bougonna une réponse que David finit par comprendre.

- N'reste jamais longtemps.
- Elle se serait embarquée, m'a-t-on dit.
- Pour où ?
- C'est ce que je vous demande !
- Elle vous a volé quelque chose ?
- Non ! J'ai une information très importante pour elle et...
- Laissez votre commission. Quand elle repassera... Si elle repasse.
- Elle est donc partie ?
- J'sais pas !
- C'est très important !
- Qu'est-ce qui peut être important ici, hein ?
- Pour elle, c'est vital.
- C'est l'affaire de chacun.
- Enfin, l'avez-vous vue ?!
- Oui... Forcément. Elle se met de la suie sur le visage, pour faire croire...
- Comme vous dites : c'est l'affaire de chacun. Non ? Moi, je voudrais la voir.
- C'est pas des manières, ça. Faire croire que l'on a des taches. Quand ce n'est même pas vrai !
- C'est plutôt gentil !
- Gentil ?! Un mot qui ne veut rien dire dans le Marais ! Ni à Bourg ! Ni nulle part ! J'ai dit : ce ne sont pas des manières !
- L'avez-vous vue ces derniers jours ?

- Partie...
- Dans quelle direction ?
- Comme les autres, pardi ! Mais d'où sortez-vous ?!
- Elle n'avait pas de radeau, sûrement...
- Vous appelez ça un radeau ? Ici, on appelle ça une maison.
- C'est bien possible. Je suis nouveau sur Nelly.
- Inutile de me le préciser. Avant hier... Je crois...
- Elle était seule ?
- Seriez-vous de la Compagnie ? ... Ou idiot ?
- Non, je veux la rejoindre.
- La rejoindre ?! Vous voulez la rejoindre ?! Vous voyez ce canal, là, devant ? Eh bien, sur la gauche, à deux cents mètres, il y en a deux ! À droite, on ne les voit pas d'ici, mais il y en a trois ! Ces trois il ne faudra pas deux kilomètres pour qu'ils se divisent à leur tour. Chacun des trois ! Certains font quinze mètres de large, et d'autres pas plus de trois mètres. Et dites-vous bien que ce ne sera pas le plus large qui vous mènera le plus loin ! Vous voulez toujours la rejoindre ? Oui ? Bon... Oui elle était seule. Avant hier. Car aujourd'hui il n'y aurait qu'elle pour vous le dire.

Un grand type venait de faire son entrée dans la boutique ; le commerçant, soudain hilare, le prit à parti :

... Tu entends, Hans ? Il veut rejoindre quelqu'un dans le Marais ! Rejoindre... Ah, ah, ah !... Ah, ah, ah ! Rejoindre quelqu'un dans le Marais ! Ah, ah, ah ! Un rendez-vous dans le marais ! Ah, ah, ah, ah, ah !

David, furieux, renonça à poursuivre et sortit.

Derrière lui les deux hommes riaient bêtement à gorge déployée. Il partit vers la gauche, les rires imbéciles encore dans les oreilles. Vingt mètres plus loin, il y avait une boutique de vêtements, de tissus et de bâches ; il entra et avisa la marchande. Une femme entre deux âges. Si tant est qu'il puisse se donner un âge à une femme pareillement enveloppée de tissus et barbouillée de crèmes. Elle était presque aimable ; elle lui répondit avec force gestes pour appuyer ses dires. Des gestes tournant court, déjà hypothéqués par quelqu'atteinte d'infection...

- Oui ! Il me semble l'avoir aperçue. Je ne suis pas affirmative, elle se cache exprès. Oui : avant-hier. Elle a dû prendre le ferry. Tous prennent le ferry. Pour ces joncs. Il en faut des solides et des récents, vous comprenez ? C'est que se confectionner une maison avec des joncs pourris, il n'y a que les nouveaux... Elle, elle est ancienne, elle doit savoir qu'il faut se faire une maison solide. Ensuite ? Sûr qu'elle doit prospecter, loin vers l'ouest : elle aurait été vue vers les Eaux Libres la saison dernière. Mais, ce que j'en dis...
- Les Eaux Libres ?
- Vers l'ouest, et puis vers le nord... En oblique. Et être jeune ! Les Eaux Libres sont moins chaudes et certains vont par là. Allez donc voir la boutique plus loin, le fourre-tout, il vous renseignera plus. Je ne peux mieux vous dire !
- Grandement merci, Madame ! Merci !

Avec cette commerçante, David avait épuisé toute l'amabilité des boutiquiers du ponton : l'homme du fourre-tout était une réplique du quincaillier, mais en plus maigre. Il desserra les dents à contrecœur après que David eût fait le tour de ses étagères et repéré, sur un coin d'une de ces dernières, un paquet de brochures

d'informations sur les marais : des cartes, maladroitement réalisées, et des conseils de survie sous forme de petits livres et de dépliants. Il les feuilleta et décida d'en faire l'acquisition. Bien qu'ils aient été réalisés par des amateurs, tous pouvaient être utiles. De plus, ils étaient dupliqués sur du papier synthétique et résisteraient à l'humidité ambiante corrosive.

Le commerçant n'acceptait que les nels ; il jeta un regard incrédule sur la carte bancaire de David et ne put retenir un commentaire. Ses premières paroles, enfin...

- Dans le Marais, seuls vos nels seront acceptés. Personne n'a de compte. Sur l'eau, une carte c'est vite tombée. Les billets, on peut en mettre ici, et là.
- Merci du conseil. Je vous règle en espèces. Connaissez-vous une certaine Rose Flamand ?
- Oui.
- Ces derniers jours ?
- Avant-hier, elle partait.
- Pour les marais ?
- Pour le ferry. Cette carte, que vous tenez en main... c'est elle.

Interloqué, David déplia la carte aussitôt et l'examina. Un travail gauche, fait à la main ; mais le soucis d'être compréhensible avait prévalu à sa réalisation. Y figuraient des noms de lieux, des îles et des chenaux, des zones à éviter et des sens de courants. La carte était limitée sur trois côtés par le qualificatif « Inconnu ». Des canaux en pointillés se perdaient dans des directions « Sous réserve ». En remontant vers le nord-ouest, elle était très simplifiée, indiquant tout de même un axe praticable jusqu'aux Eaux Libres, là où celles-ci touchaient la Frange. L'ensemble couvrait bien trois cents kilomètres en latitude et presque autant en longitude. Une note, dans un coin, mentionnait des distances estimées « Sous réserve », ponctuées de points d'interrogation.

Cette réalisation laissa David admiratif ! Le libraire n'en faisait pas cas et conservait un regard morne et absent. Il ne dissimulait pas les quelques taches noires qui lui maculaient le visage, comme s'il les avait niées une bonne fois pour toutes. David réexamina la carte : elle indiquait implicitement une direction vers laquelle on avait poussé le plus loin les explorations. Quant à la « route » vers les Eaux Libres, si elle était sommaire, aucun pointillé ne l'interrompait. Rose avait dû reconnaître cette voie (ou bien des personnes qu'elle jugeait dignes de foi la lui avaient indiquée). C'était par là qu'il fallait aller. David, ému, replia la précieuse carte.

La main de Rose - une fois - avait écrit ces mots : il avait – enfin - une piste pour la retrouver !

\*\*\*

## **Chapitre 4**

Le libraire payé, tenant ferme son trésor, David ressortit et rejoignit sa chambre. La journée s'écoula à boire, à s'éponger, et à noter chaque mot que Rose, environnée d'eaux boueuses et malsaines, avait écrit maladroitement. Elle avait pris le temps de concevoir cette carte, de la ramener, de la faire dupliquer. Pour les « autres » ! Elle avait, vraisemblablement, sauvé des vies anonymes. Et elle lui donnait, à lui, aujourd'hui, un axe de recherche. Rêveur, il feuilleta les autres brochures. Il y avait du bon et du moins sérieux. Il y lut quelques grossières erreurs dans les caractéristiques d'arbres, mais, dans l'ensemble, il y avait de mentionnés une somme non négligeable d'informations et de conseils. Tout était réalisé par des amateurs.

Qu'avaient donc fait les gens de métier à Nelly-Ville et ailleurs ? Rien ! Derrière les phrases, les pages de dessins et de croquis, on retrouvait l'immigrant analphabète, le Collecteur de gales mangé par les fièvres.

Ce fut un choc pour David. Pourquoi n'avait-on pas fourni à la population des marais des photos aériennes ? Ou des études sérieuses dont il avait pris connaissance dans les bibliothèques de Chante-Cœur ?!

Invraisemblable ! Et tous ces pauvres bougres, qui redécouvraient l'utilité d'une carte, d'un conseil écrit... L'image que David se faisait de sa situation vola en éclats. Il n'était plus certain du tout que le soutien logistique de Stevenson lui serait acquit s'il devenait nécessaire : les gens de Nelly-Ville n'avaient jamais été pressés de venir ici ! On transportait le flot d'immigration jusqu'à Bourg des Marais et l'on s'en désintéressait. Oui. D'autres se salissaient un peu les mains pour convoier les gales, empochaient leur commission. Et c'était tout ! Évidemment, les marais faisaient peur, on l'imaginait aisément. Un monde à part, quasiment non-humain.

Il devait revoir son sujet. Dès le départ, il se comporterait en colon abandonné. Son seul atout : quelques dizaines de milliers de nels, ce qui n'était certainement pas le cas de la plupart des Collecteurs. Encore fallait-il prendre en compte, s'il s'égarait, de l'utilité toute relative de posséder de la monnaie avec soi. Confronté à des impondérables que son inexpérience laissait envisager : un viatique ne constituait qu'une assurance toute symbolique !

Une puissante raison pour étudier son départ plus soigneusement... Tandis que l'avance de Rose deviendrait rédhibitoire. Grave alternative. Les marais ne toléreraient ni l'insouciance ni l'à-peu-près. Mais, arpenter les rues de Bourg et affronter le mutisme de ses habitants... Et puis, boutiques et bars restaient vivants jusqu'en fin de matinée, ensuite, il fallait attendre la nuit tombée. À ce moment, la foule consentait à sortir des maisons, à quitter ses vérandas, ses tonnelles ombragées, mais n'était guère plus loquace. Il s'en était aperçu : beaucoup d'heures de perdues. Ces gens ne lui apprendraient guère plus s'il s'attardait !

\*

La vie se concentrait dans la zone de l'embarcadère, le matin. Préparer son départ ne s'imaginait pas sans observer ces gens qui accostaient ou partaient de ce point stratégique. Sans perdre de temps, il repartit vers le quai.

Aucune affiche ne signalait une embarcation à vendre ou à louer : il le vérifia. L'épreuve débutait donc par la confection d'un radeau. Et il en voulait un avec un toit de protection, qui fût suffisamment grand, pour y transporter ses deux malles de matériel, une troisième renfermant le poste émetteur de Stevenson, sans omettre ses sacs de survie, ses effets personnels, et le nécessaire prescrit par les brochures.

Toute cette charge nécessitait des mensurations supérieures à ce qu'il voyait arrimés aux pieux. Premier problème à résoudre : trouver un homme, familiarisé avec ce travail, qui veuille bien s'en charger. La patronne de l'hôtel lui avait recommandé un inconnu qui s'engageait à ces travaux particuliers. David, qui ne connaissait personne, et peu empressé à contrarier la matrone, avait accepté de le rencontrer. Lugubre, l'homme l'attendait à la porte de l'immeuble de la Compagnie. L'affaire fut conclue, en deux minutes, de trois hochements ambigus de la tête. Ceci fait, l'incontournable Quincaillier du quai lui vendit les objet répertoriés dans les brochures : courroies, briquet, boussole, épuisettes, gaffes, et... bien d'autres objets dont l'utilité intrinsèque n'était pas évidente. Entre autres : des sacs en cuir d'axo étaient vivement recommandées. David en acheta trois et les bourra du matériel acquis.

Le douze Novembre 2674 - temps de Vieille Terre -, accompagné de l'homme dont l'activité déclarée était de « conseiller et d'aider à la confection des radeaux », il prenait le ferry du Marais. Il y avait, aussi, à bord, une douzaine d'immigrants comme lui, ainsi que huit autres autochtones, couverts (tous comme son mentor) d'une épaisse couche de boue. À l'heure dite, le bateau rouillé se souleva dans un grand souffle rugissant, et, poussé par ses hélices, amorça une boucle serrée pour s'engager dans la direction prévue.

Aussitôt des arbres immenses apparurent. Le ferry se propulsa dans plusieurs canaux d'affilée pendant vingt minute, puis ralentit, et, dans un savant tête-à-queue, se stabilisa le long d'une marée de végétaux à l'apparence de bambous.

Comme tous les nouveaux venus, David était stupéfait et ahuri face à la folie de la végétation qui couvrait les îles et envahissait l'eau. Plantes innombrables, arbustes, lianes, fougères, bouchaient la vue en un décor continu, épais, inimaginable. Des tentures de feuillages gonflés de sève, luisantes d'humidité, croulaient sur des hauteurs si angoissantes qu'elles restreignaient l'espace, si proches qu'elles en simulaient une prison sournoise et menaçante. Des lianes sautaient les bras d'eau croupie, reliaient les îlots entre eux, et des algues, en tissus serrés, longs filaments grêles ou vigoureux, cousaient les berges entre elles d'un réseau serré de passerelles mouillées. Des plantes aquatiques flottaient en tapis : milliards de feuilles minuscules, dérivant mollement, couvrant la surface et bloquant les anses. Des parterres globuleux, ancrés dans des vases invisibles, créaient des passages trompeurs. Ailleurs, des énormes feuilles de deux mètres de diamètre soutenaient des plantes... qui elles-

mêmes se nourrissaient dans ces plateaux gras celant des eaux stagnante. Où était le sol ? Où était l'eau ?

L'étroit passage dégagé par le ferry pouvait donner l'illusion que cette furie de vie était dominée ; mais c'était faux, tout déjà se remettait en place. L'eau et le végétal avaient institué un nouvel élément de la création : l'eau était partout, derrière tout, dessous tout, ruisselait des arbres, se hissait le long des racines. Un mariage intime : l'eau noire se terminait en feuille et la branche se pourrissait en liquide. Sur le miroir qui se refermait, à peine aperçu, des plantes filiformes, elles-mêmes parasitées, parasitaient la liane qui parasitait le tronc... lui-même incertain de ces racines qui le soutenaient, ses bases se perdant en vrilles blêmes taraudant des ténèbres à la recherche de leur vie dans un sol flottant. La fureur glauque des marais.

Un peu partout, des bulles crevaient la surface, par rafales ou isolément. Des estafilades rayaient la route liquide, trahissant le passage sous marin d'un animal des premiers âges. L'ombre rosâtre de flagelles, de cinq kilos et plus, comme pour affirmer leur existence au sein des cohortes acharnées, labourant d'ordinaire les fonds de leur fouet vénéneux, apparaissait ici et là. À quelques mètres, le regard attentif surprenait un mufler furtif déplaçant les feuilles. Plus loin, de lourdes limaces aquatiques se hissaient à l'air libre, ou se laissaient couler en tournoyant lentement vers des obscurités anéantissant. Des amphibiens, minuscules, en colonies brunâtres... D'énormes tritons, caparaçonnés de cuir, agitant des remous noirâtres...

La Vie primitive de la Ceinture équatoriale de Nelly.

On imaginait quelque créature translucide se glissant dans une grotte de boue, alors que l'œil repérait subitement une colonie de salamandres diaphanes rampant à l'air libre, comme égarées, effarées de leur témérité. Des milliers de batraciens plongeaient par peuples entiers, créant un fond sonore prouvant que l'on n'était pas face à un fantôme. Il suffisait de fixer ses yeux sur un endroit quelconque, quelques instants, pour apercevoir une gueule béante surgie du néant, ou un dos irrité fouettant les feuilles lacustres. Des bancs invisibles troublaient et striaient les remous en fuyant une mâchoire carnassière aux claquements rageurs...

Un cadre défiant l'entendement humain ! La raison tentait des équivalences et des comparaisons avec des mondes plus sereins ; peine perdue. Le spectacle réveillait les peurs enfouies du batracien pourchassé, celles de la larve serrée et écrasée entre des plaques de corne faites pour broyer. L'esprit imaginait la jambe happée par une fange vivante, un corps s'engloutissant dans les ténèbres : l'ancestrale Peur.

Le Marais avait sa propre cohérence : tout y était instable, glissant, fragile, implacable, dérivant, dévorant. L'humain doutait de ses sens, oubliant qu'il n'était ni de ce monde ni de ce temps. Confronté à ce chaos, le geste était paralysé, la voix éteinte, l'esprit humain se refusait.

Le Marais, lui, accueillait les étrangers : une politesse de brute.

Sur le ferry, la dizaine de fabricants de radeaux faisait bande à part. Ces hommes échangeaient de rares paroles à voix basse comme s'ils avaient appréhendé de contrarier ce milieu. Ils s'étaient tous enduits de boue de la tête aux pieds, car, plus dangereux que le visible, le microscopique infectait, sapait, dévastait, gangrenait, tuait. Ces hommes le savaient. Il n'y avait que les « nouveaux » comme David pour se croire à l'abri de leurs vêtements !



Le scientifique qu'il était tenta de puiser dans ses connaissances la rationalité de ce que sa vue enregistrerait. Puis il réalisa, soudain, que ce qu'il avait noté, lors de ses cours, pour une coutume un tantinet folklorique, se révélait dans toute son efficacité : l'épaisse couche protégeait l'épiderme au mieux des agressions continues de l'infiniment petit qui se déposait aisément dans une botte, sous une casquette, dans une échancrure de chemise, au gré du moindre des remous d'air. Soudain, il réalisa son inconséquence : la vie dans le Marais était affaire d'expérience et de vigilance de tous les instants. Il fut persuadé d'avoir attrapé une demi-douzaine d'infections au cours de ce premier quart d'heure passé hors de l'agglomération ! Son savoir lui jouerait des tours s'il perdait de vue cette règle première : observer et copier les familiers du Marais et... ne jamais improviser !

Il en était là de ses réflexions lorsque le « capitaine » de cet engin rouillé sortit sur le pont et s'adressa à l'assistance, d'une voix qui ne cherchait pas à convaincre, mais seulement à calmer une conscience déjà peu susceptible :

« L'habitude : c'est quatre jours. Pas plus longtemps, c'est le prix du forfait. Celui qui traîne, il se débrouille ».

(Puis, se tournant vers les habitués...).

« ... Êtes-vous d'accord ? » (Évidemment qu'ils l'étaient... d'accord ! Ils confirmèrent tous de la tête, discrètement.).

« ... On mange à six heures du matin. Et à quinze heures, avant la nuit. On procède toujours de cette façon. J'ai fini. »

Laissant les petits groupes de nouveaux avec leurs conseillers, il avait fait demi-tour et s'était – déjà - calfeutré dans la cabine (!). David se rapprocha de l'homme qui avait fait deux pas dans sa direction. (Impossible de le reconnaître !). L'individu portait un sac. Il le posa aussitôt dans les bras de David.

- Prenez ça, M'sieu : les outils. Descendez et tournez à gauche. Pas à droite, c'est plein de trous. Coupez une perche et tirez ces algues qui flottent. Sont utiles pour la maison.
- Je ne suis pas habillé pour ça ! Il fallait me prévenir !
- Quatre jours, c'est court pour ce que vous voulez.
- Je coupe tous les joncs que vous voudrez. Pour le reste : je vous ai payé. Correct, non ?
- Alors vous couperez... Allez à gauche.

Ils n'échangèrent pas plus de dix phrases pendant ces quatre jours ! David coupait, coupait, et coupait encore ; puis entassait les brassées de joncs, là où l'homme avait pointé le doigt en maugréant des mots incompréhensibles. Lui, assemblait les tiges avec une technique consommée, faisant une ample utilisation de filaments flottants. Des bruits de machettes résonnaient à longueur de journée, ici et là. L'air était lourd, surchauffé, et véhiculait des miasmes puantes.

David, les premiers instants, s'épongea ; l'homme avait dû s'en apercevoir :

- Vous avez tort, M'sieu.
- C'est plus fort que moi.
- Comme vous voudrez...

Alors David s'astreignit à laisser dégouliner la sueur ! L'autre, sous sa carapace de boue aux trois quarts séchée, supportait pire. Ou la boue pompait-elle la sueur ?

Au cours de la quatrième journée, l'assemblage de joncs, de liens et de corde, représentait un radeau aux bords relevés d'un bon mètre au-dessus de la ligne de

flottaison. Une toiture épaisse abritait les deux tiers de l'espace disponible. La flottabilité permettait approximativement le transport de trois ou quatre personnes adultes ; David soupesa mentalement ses malles de matériel, évaluant les possibilités de cette construction rustique. Le masque de son « faiseur » n'exprimait ni approbation ni critique sur la réalisation, pas plus que sur les dimensions demandées : il n'était pas concerné, voilà tout. Il avait fait ce qu'on lui avait demandé et taisait son appréciation. Pas de commentaires.

Mais il vérifiait sans cesse la consistance de son masque et lorgnait en direction du ferry de plus en plus souvent. On en devinait les grandes hélices carénées au travers de la végétation ravagée de l'endroit.

Une vue rassurante.

D'ailleurs, un remue-ménage s'entendait par là. Des allées et des venues. Plusieurs autres maisons devaient être terminées : plus loin, à flot, dépassant de la végétation, des proues, des bordages...

En fin d'après-midi, le bonhomme silencieux s'éloigna. David n'en fit cas. Jusqu'au moment où il s'avisait que plus un seul outil, hormis celui qu'il tenait, ne traînait.

Pris de soupçons, avec un temps de retard, il suivit le chemin piétiné...

À ce moment, un grand souffle, progressivement, commença à faire plier les branches alentour. L'engin démarrait ! Et on l'avait laissé, là, sans le prévenir, à contempler sa future « maison » !

Il consulta sa montre. « Quinze heures ». Le contrat verbal n'avait parlé que de « trois » nuits à bord ; il fallait prêter attention au moindre mot !

Face à cet abandon, il se serait peut-être laissé aller à l'affolement, mais il n'était pas le seul à qui l'on venait de jouer ce tour. Cela le rassura à demi. Certains, le long des quelques centaines de mètres de berge dégagés, poursuivaient inutilement le ferry en hurlant insultes et injures.

Mais le ferry s'éloigna irrémédiablement et échappa à leur vue.

Ça ne servait à rien de s'enrager contre ce décor redevenu anonyme et contre ces gens qui ne les entendaient même plus ; ils revinrent effondrés. Le fatalisme prévalut au fil des minutes. Et puis, puisque toutes les maisons étaient terminées, ou sur le point de l'être, alors des groupes se formèrent et on les porta à l'eau, une à une. Ceci fait, cachant aux autres ses terreurs, retenant ces curieuses constructions contre la berge, on ausculta les assemblages. Puis on s'aventura à monter dedans pour les essayer...

Elles étaient stables. Ce constat obtenu, versant dans une hilarité chargée de tous les soulagements, la précipitation s'empara des retardataires et tout le monde embarqua. Quelques minutes plus tard, trop content d'être libéré de ce que l'on avait à peine entrevu - un abandon pur et simple - on s'éloigna de la berge dans un grand désordre de bruits de pagaies et d'exclamations de soulagement.

Passés ces premiers instants, s'ensuivit une grande et muette débâcle de plus de deux heures. Les embarcations, à la queue leu-leu, se suivirent sur le chemin de Bourg dans une ambiance fébrile. Certaines, mal calculées, faisaient baigner leurs propriétaires effrayés dans trente centimètres d'eau. Mais, tous, avant que le Marais ne reprenne son innocence première, tiraient avec acharnement sur les fagots de joncs astucieusement tressés qui faisaient office de rames : les traces laissées par le ferry

auraient repris leur place avant la fin du jour et personne n'aurait osé espérer retrouver sa route en pleine nuit !

Éreintés de maladresses, tremblants de fatigue et de peur, ils atteignirent le ponton de Bourg des Marais. David pensa qu'une sélection drastique présidait dans les us et coutumes de Bourg, c'était là un rude avertissement ! On brûlait les étapes de l'apprentissage et, nul n'avait de tendresse particulière pour les arrivants. Un avertissement sur l'importance des choses dites : survivre dans l'ambiance des marais n'était pas une sinécure et malheur aux distraits !

À l'embarcadère, leur retour ne provoqua aucun attroupement, comme si l'habitude était prise de longue date de ne pas donner aux événements plus d'importance que nécessaire. Encore restait-il à justifier la qualité d'événement, car le ferry - déserté - deux cents mètres plus loin, à l'arrêt dans un embrèvement de la berge, gisait comme abandonné. En fait, si l'on avait tenté de les démoraliser : un scénario bien au point !

Rude leçon. Il était prudent de s'assurer de sa maison et ne pas la perdre de vue jusqu'au départ. Mais qu'était-ce quelques heures de plus, après ces journées passées sans protection ! David renonça à revenir à l'hôtel et, le ventre creux, épuisé, arrima son radeau comme il put... Et s'endormit dedans comme une masse.

Au petit jour, le va-et-vient des Collecteurs le réveilla. Sa faim s'était muée en fringale. Il resta assis deux longues heures, hébété, vidé de toutes énergies, à contempler de part et d'autre tous ces gens récupérer leurs Calebasses et les trimbaler. Puis le ponton se dégaugea progressivement. Personne n'avait fait cas de sa présence dans son embarcation. Pourtant la seule qui eut un toit ! Un peu rassuré, la démarche engourdie, il se rendit chez le Quincaillier (toujours aussi désagréable) et lui acheta cadenas et chaîne, le tout en métal inoxydable. Enfin tranquilisé, au comble de la fatigue, il arrima la barcasse et revint en ville.

Parvenu dans la salle de l'hôtel, il réclama et obtint un fond de plat où s'était figée une denrée qu'il engloutit sans se poser de questions. Quant à monter au premier étage, après ce repas, il se fit l'effet d'un automate à bout de son ressort.

Sur l'instant, l'idée d'une douche le révolta ; il se vautra sur le lit avec délices. Puis il se reprit et s'ausculta méticuleusement... pour, finalement, s'avouer l'inanité de cette tardive prudence. S'il avait attrapé une quelconque saloperie cela ne pourrait se déclencher avant plusieurs jours. Il prit une douche, puis s'habilla, avec la sensation qu'il était là depuis des années.

Le fantôme de Rose n'attendait que cet instant pour revenir ; la fine silhouette, le regard, et cette voix qui avait emprisonné toutes les désespérances, toutes les résolutions, se raviva. Les intonations voilant les angoisses, les certitudes, les rêves péremptoirement tus, les désespoirs domptés, les projets que l'on n'osait nourrir, les sentiments et les passions que l'on rejette dans ses profondeurs intimes... Rose avait grandi dans le Marais, elle en possédait, chèrement acquises, les clefs. Elle était ce jonc qui accroche ses racines dans la vase pour mieux survivre, sublimant les pourritures. Une fleur égarée. « Mes Parents sont morts... » Paroles courtes et définitives : un constat autant dépourvu d'emphase que de commentaires.

Le non-dit, David venait d'en vivre une infime parcelle ; et pour ne pas risquer de minimiser la mise en garde, on en rajoutait. Le Marais imposait, alors on savait. Mais plier, mais perdre toute initiative...

Où Rose était-elle à la minute présente ? Elle avait trois jours d'avance. Peut-être quatre. Des journées de fuite éperdue. Rose était partie se cacher dans ce monde liquide qu'elle connaissait ; elle ne ferait rien pour l'attendre. Il était tombé dans sa vie comme une bulle déplace une lentille d'eau, rompant un équilibre péniblement institué. Un remous imprévu de vertige et d'attendrissement, un tourbillon bref qui grave ce qui n'est pas encore, alors que les espoirs se refusent et s'expriment à l'abri des pudeurs. Et maintenant, Elle n'était plus qu'une étincelle vacillante dans ce cloaque gigantesque. Cinq mètres carrés pour se préserver. Les yeux avaient dit « c'est Toi », quand la bouche prononçait « je n'aurais pas dû ».

Un flux d'énergie parcourut David. Deux jours suffiraient : prévenir Stevenson et charger le bateau, plus rien ne le retenait là.

\*\*

Bourg des Marais : 19 Novembre...

Une onde sur l'eau fit osciller l'embarcation et réveilla David : des Collecteurs revenant à Bourg vendre leurs gales. Des ombres indécises dans la brume qui se posait sur les marais en un épais brouillard.

La fraîcheur de la nuit avait calmé les fermentations des boues ; cela reprendrait dans quelques heures. David défit le cadenas et le rangea avec la chaîne. Il se forçait à mesurer chacun de ses gestes, les voulant précis et rationnels. Les bruits métalliques firent taire les batraciens et toute la faune qui avait profité de la nuit pour grincer, crier, souffler, appeler, geindre et croasser sa pulsion de vie. Le concert reprit progressivement de l'ampleur tandis que le lourd radeau quittait le ponton. David logea sa gaffe avec tout autant de soin, puis empoigna ses rames et tira...

La luminosité du jour naissant se perdait dans l'air opaque et, passé le premier quart d'heure, il dut consulter sa carte : déjà, il n'avait plus aucune notion de son orientation !

L'inertie du départ vaincue, le bateau avait consenti à glisser. Il n'était guère gouvernable mais, au fil des minutes, David en avait pris possession au mieux. Enfin... l'homme qui pouvait être David, car il s'était couvert de boue égouttée et mastiquée, en couches épaisses, de la tête aux pieds, comme il l'avait noté. Il s'en trouvait méconnaissable. Ça n'avait pas eu l'ombre de la moindre importance, eût égards à sa vie passée sur Chante-Cœur, la planète des Universités. Quant à Viénès, la planète de sa prime enfance, où le confort ne faisait pas défaut, on en eût ri.

Nelly était terriblement exigeante. Elle ne souffrait aucun partage, pas plus que de comparaison. Ses marais, comme une enveloppe moite, isolaient l'individualité. Non pas pour la protéger, ni pour un quelconque sursis, mais pour la dissoudre et l'intégrer.

Depuis son arrivée à Bourg, il ressentait cette fragilité. L'omniprésence de la mort. Les Salissures n'en étaient qu'une facette, une simple virgule dans une phrase confuse. Une phrase confuse, mais dont chaque syllabe verrait surgir des points de suspensions : sa fin à lui ! Mais il y avait aussi Rose. Rose et ses salissures. Rose qui donnait un sens à cette phrase...

Les Pluies ne viendraient pas avant quatre mois de Nelly ; il tira plus fort et plus régulièrement sur ses rames, Rose était quelque part, là, devant lui.

Un demi-centimètre de boue malodorante le protégeait telle une cuirasse désagréable ; mais une fraîcheur se diffusait en lui, combattant les premiers rayons chauds. Dans ces heures, qui arriveraient vite, la boue se craquellerait, ce qui était à éviter « formellement ». Il devrait, alors, s'arrêter et enrayer cette dessiccation. « Ne pas laisser sécher »... « La couche n'est jamais trop épaisse le jour ». « S'efforcer de s'habituer au poids ». « Se rincer soigneusement avant tout nouvel enduit »... « même avec de l'eau sale ». « Plusieurs fois par jour, c'est mieux ». Dans les brochures il y en avait des pages et des pages ! Il les avait en tête, y comprises les plus bizarres et les plus surprenantes. Quantités de vies balayées, englouties, avaient payé les manquements, sûrement. Tout en peinant, David réfléchissait, cherchant les raisons scientifiques, ou seulement vraisemblables, qui sous-tendaient ces pratiques. Il y avait, aussi : « Ne vous ancrez pas deux nuits de suite au même endroit, le Marais a ses raisons »... « Il est conseillé de faire cuire ses vauriens... »

Une brochure entière, écrite d'une calligraphie serrée, était dédiée à la collecte des gales de l'exana, et encore une seconde pour leur méthode de conservation. Ce n'était pas le problème de David, mais un bon nombre de recommandations pourraient se révéler utiles. Un livre, aussi, récapitulait les maladies qui guettaient les Collecteurs : ce n'était qu'un mélange de symptômes embrouillés. Il avait pu mettre un nom sur certaines, mais pour les autres... De toutes façons, ça ne le dispensait pas d'en retenir les noms familiers : le « Vert », le « Rouge », « la Maladie du Soir », l'Infection du « Jaunet », l'eczéma de la Vase du « sud-est », l'infection des « Boues Vieilles »... des boues « Libres »...

Des pages et des pages ! Les Salissures, évidemment, mêlées, perdues parmi des dizaines d'expressions lapidaires, ou franchement obscures, curieuses souvent. Cachant, toutes, à n'en pas douter, des causes de morts lentes ou subites. L'horaire qu'il s'était imposé était draconien ; il s'astreignait à le suivre à la minute près, méthodique et obstiné. Rinçage... boue... épaissir... ôter... rincer de nouveau... Et puis, il y avait son travail proprement dit : description exacte d'un lieu, relevé des températures, prélèvements d'échantillons et analyses... Une heure pleine de son emploi du temps ! Manger... Repos... (« Ne jamais stationner sous un Vert ». « Préférer les berges nord-ouest ». « Jamais sous le vent d'une île. »).

Mais : des îles, il y en avait partout ! Quant au vent : il n'y en avait pas.

Il avait fixé la carte de Rose, côte à côte avec celle d'un inconnu, et les confrontait tout en ramant. À certains embranchements, il devait stopper et examiner la topographie des lieux ; et... supputer les dérives car les îlots s'étaient emmêlés les uns les autres en refermant des canaux. Il devait, alors, se rapprocher des nouvelles berges et retrouver les traces des anciennes, les caractéristiques et les concordances ; sonder les vases dont les consistances et les teintes trahissaient l'évolution de ce milieu complexe et fluctuant, mouvant, et comme vivant. Puis il reprenait sa route après avoir fait des annotations sur la carte de Rose, car, à l'évidence, elle était plus récente.

Tout ce travail effectué, il avançait peu. La première journée il estima avoir progressé de six kilomètres dans l'axe de la carte. Plus ? Moins ? Le deuxième jour : à peine plus. Les journées succédèrent aux journées. Il n'avait pas encore vu de Collecteurs ni de prairie d'exanas. Des zones probablement ruinées par les larves. À l'aube du dixième jour il crut avoir aperçu la silhouette d'une embarcation. Le

brouillard était dense et il n'avait pas encore quitté son ancrage de la nuit : si collecteur il y avait eu, il n'avait pas été enclin ni à s'arrêter, ni à engager une conversation. Et l'Inconnu devait connaître son chemin comme le fond de son bateau pour progresser dans une telle opacité !

Vague ombre insolite, il avait disparu. David, lui, patienta, attendant que la brume s'éclaircisse, avant de repartir.

Le vingt-huitième jour, vers midi, il venait de ranger de nouveaux échantillons et songeait à ses futurs repas. Ses conserves s'épuisaient, il allait devoir répondre à une autre corvée : trouver à manger. Dès le début, il avait rangé cette éventualité dans un recoin de son cerveau et l'avait oubliée avec application ; c'était terminé. Il feuilleta posément le livre qui s'y rapportait.

Les dessins de plantes étaient enfantins et imprécis. Et les lieux de prédilection : peu significatifs. Quelques champignons étaient décrits. Pour les protéines animales c'était plus simple, il s'avérait que les Collecteurs ne s'embarrassaient pas de menus compliqués : une sorte de salamandre, maladroite et inoffensive, et un triton peureux, faisaient les frais des repas des humains qui vivaient dans les marais. Ces bestioles, par ailleurs, contribuaient à l'alimentation de quantités de prédateurs décrits dans le même livre.

David savait que dans le chaos de vies et de morts qu'étaient les marais, il était bien difficile de savoir « qui » était la proie de « qui »... ou de « quoi » ! Certaines créatures étaient formellement à éviter ; il vivement conseillé de regarder où l'on mettait les mains et quel animal on empoignait. Bien qu'il n'y ait eu aucune bête qui dépassât deux mètres ou un quintal et demi, ça ne prouvait, en vérité, qu'un fait : la difficulté d'atteindre sa taille naturelle d'adulte dans ce milieu. Ce qui vivait relevait du permis et de ses aléas. Sans perdre de vue que, pour la moindre des bestioles, aucun détail n'aurait su hypothéquer sa dangerosité : le danger mortel était partout.

S'aidant de sa perche, il longea une berge. Le radeau soulevait le fond, créant des volutes dans son sillage. Il fallait que cette berge fût : « à l'ombre en permanence », et la vase : « devait affleurer ». Ces conditions remplies, la présence de certaines plantes créait une situation rédhitoire.

C'était, précisément, le cas présent : rien ne nageait. Il déplaça son bateau d'une vingtaine de mètres et, les yeux plissés, fouilla l'eau du regard, attentivement.

Lorsqu'une voix forte le fit sursauter !

- Tu cherches à manger, l'Ami ?!

David, son cœur tardant à se calmer, scruta les environs. Une embarcation dérivait dans le milieu du canal, contournant une île, proche d'une trentaine de mètres... Une statue de boue, en forme d'humain, se mit à ricaner ironiquement :

« ... Pas facile, hein ! Si tu as quelques nels, ça peut s'arranger ! »

David observa l'arrivant. Les roseaux de sa maison étaient noirs de gadoue sèche. Elle n'avait pas de toit. La « statue » poursuivit :

... C'est pas bête, ton toit... Mais il ne tardera pas à se couvrir de verdure ! Pas sot tout de même...

Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres, quand l'homme se décida à freiner son radeau. Il s'était tu. David lui fit une réponse prudente :

- Un toit, c'est une idée... Et l'idée pour attraper des vauriens ?

- Tu es nouveau, l'Ami, mais tu as compris ça. Je vais te dire : des vauriens, tu n'en auras pas là. Regarde cette plante qui rampe sur la berge, elle est en train de crever. Les vauriens lui ont bouffé ses racines, alors elle, elle se venge : elle fane et son suc se cristallise ; les vauriens ont ça en horreur. Tu n'en trouveras pas à cet endroit. Plus loin : oui. Va ! Et ne mange que ceux qui gigotent bien, les autres sont malades. Et vide-les ! En période sèche, l'eau est vraiment mauvaise. Encore un truc : vérifie que leur cuir ne se décolle pas de la peau. Il faut qu'ils soient en parfaite santé pour mériter leur coup de gueule ! Salut, l'Ami ! On est quitte ! Donnant-donnant : ça oui ! Ah... Ah... T'as compris ça !

Il avait déjà repris ses rames et s'écartait. La rencontre n'avait pas duré plus de cinq minutes. Sa maison traînait des dizaines de gales : il rentrait donc à Bourg. David suivit ses conseils et se déplaça ; effectivement, alors que l'îlot se finissait, il distingua les vauriens dansant une sarabande entre la vase et une plante traçante qui s'échappait de l'eau vers la berge... « vers l'air libre ». (Une plante aquatique !). Ses études méritaient de sérieux compléments pour ces questions pratiques. Avec l'épuisette, en trois tours de main, il pêcha une cinquantaine de ces animaux, tous entre quinze et vingt centimètres. Il en vérifia le cuir, les vida, revint accoster à l'emplacement précédent.

Les corps évidés laissaient peu à manger, mais il s'en contenta. Cette première pêche lui démontrait que rien n'était acquis sans quelques complications. Ces détails n'étaient pas dans le livre et prouvaient par leur absence que l'on avait gardé des connaissances par-devers soi ; mais « on » acceptait l'échange « donnant-donnant », ce qu'il avait pressenti.

Le cours des jours se poursuivait. Les larges feuilles dentelées des éxanas flottaient de plus en plus souvent. Des bouquets massifs et luxuriants indiquaient que ces plants n'étaient pas encore parasités. David se tenait fidèlement dans l'axe de la carte de Rose. Des fois, il rencontrait de loin des embarcations, ou bien décelait des présences humaines : des bruits de rames, des toux, des chocs métalliques. La végétation était si dense et si compacte qu'elle masquait l'envers des îles. À deux reprises, il croisa deux maisons dont les propriétaires l'ignorèrent totalement.

Encore plusieurs jours et les bruits se raréfièrent. Des parterres d'éxanas malingres s'étaient plus souvent. Les jours suivants, l'imposante sensation d'être seul dans ce bout de marais se saisit de son être ! Un univers étriqué et puant l'encerclait, comme accroché à sa maison, l'enserrait. La tête lui tourna. (Ne penser à rien et continuer !).

Dans la matinée du cinquante-quatrième jour, il fut alerté par des hurlements et des pleurs aigus et perçants. Pendant plus d'une heure il se hasarda dans des chenaux sans issue, faisant demi-tour, repartant, contournant îlot après îlot, guettant l'intensité des bruits du drame invisible. Puis les pleurs se rapprochèrent. Les hurlements avaient cessé. Il poussa son bateau dans un passage semblant avoir été déjà utilisé : des feuilles géantes et des lianes aquatiques, libérées de leurs mousses, montraient que l'on était passé par-là depuis peu.

Il aperçut, presque aussitôt, le bateau de jonc.

Mais il fallait prendre sur soi et être prudent : la maison était immobile, comme abandonnée. Il en détailla les abords avec minutie puis posa sa gaffe et reprit son avance. Aucun humain, ni debout ni assis, ne se distinguait. À cette distance, difficile

de mettre un nom sur les choses boueuses qui jonchaient le rebord et le fond du radeau. Il se rapprocha encore, les sens en alerte.

Un drame s'était passé là depuis peu et « quelque chose » pouvait se tapir au fond. Le bateau faisait six bons mètres et ses rebords étaient à quarante centimètres au-dessus du niveau de l'eau. Les joncs étaient sales mais visiblement récents. Les Collecteurs avaient des maisons sensiblement moins imposantes : son propriétaire était donc, comme lui, un immigrant de fraîche date. Celle-ci flottait au beau milieu d'une nappe d'exanas parasités. Rien ne bougeait, mais des sanglots étouffés se faisant entendre de nouveau ; il se décida.

Son bateau avancé encore de quelques mètres, il put discerner un corps recroquevillé sur le fond, coincé à la base du bastingage. Un bras et une jambe, pendant à l'extérieur, s'appuyaient sur le rebord. David longea le bateau et vint coller le sien tout contre, sa machette bien en main.

Mais il y avait eu drame et il était consommé. C'était un corps d'adulte affalé contre le bordage et, à l'autre bout, tels un tas de linges sales, coincés dans le fond, deux autres plus petits, serrés l'un contre l'autre... Les gémissements provenaient de là. Pour l'adulte, une main et un pied, à l'abandon, dépassaient au-dessus de l'eau, à la merci de n'importe quelle attaque.

David lia les deux maisons et, enjambant les bordages, son arme prête, se pencha sur la forme. Les pleurs reprenaient dans la direction de ce qui devait être deux enfants. À moins que ce fût le corps torturé d'un second adulte ?

Il alla s'en assurer et l'émotion le prit à la gorge : c'était bien des enfants. Il s'inquiéta d'abord de l'adulte resté dans une pose dangereuse. Il ramena la jambe et le bras et, ramassant une casserole, commença à rincer...

Le bras, d'abord lavé de sa boue, rendit visibles des estafilades d'un rouge sombre avoisinant le violacé. La longueur de la blessure posait une question redoutable ; il fallait quitter cet endroit au plus vite. Regagnant son radeau, il s'arc-bouta sur ses rames, jusqu'à se tenir au milieu du chenal, et ne se sentit à l'aise que lorsque ceci fut fait. Il faisait une chaleur épouvantable. Il demeura épuisé par ses efforts un long moment, notant que la rumeur animale recouvrait peu à peu sa véhémence habituelle. Puis il laissa filer son ancre, et, accroupi, contempla la blessure de l'adulte.

Il était mort et bien mort, son immobilité le certifiait. Une sale affaire. Ses yeux revinrent sur les zébrures qui explicitaient l'essentiel : l'homme avait voulu enjamber le rebord et le fouet râpeux et venimeux d'un flagelle l'avait cinglé. Le poison était rapide et la brûlure ardente : il n'avait pu réagir. Quasiment foudroyé dans l'instant ! Une seule agression eût suffi pour tuer un adulte ; les multiples lacérations du bras et de la jambe ne lui avaient laissé aucune chance.

Était-ce bien utile de rincer ce corps ?

David récupéra le pichet et le vida sur le visage boueux. Puis recommença...

\*\*\*



## Chapitre 5

Un spasme glacial envahissait David... Au fur et à mesure que l'eau emportait les paquets de boue détrempée, l'appréhension l'avait gagné : ce visage n'était pas masculin. Sa main trembla.

Mais une dernière coulée, hésitante, le rassura lâchement : les cheveux longs d'une femme, des cheveux ramenés en chignon...

Sa crispation se dilua en un soupir de soulagement égoïste. Ce n'était pas Rose. Celle-ci était âgée d'une trentaine d'années. Peut-être, plus. Nouvelle dans les marais pour avoir conservé des cheveux aussi longs, sans doute...

Ce n'était pas Rose. Mais ses paroles étaient encore présentes :

« Il y a ceux qui reviennent et ceux qui ne reviennent pas ». Sous un constat banal, fait de mots simples, le destin. Là, sous ses yeux, la fatale démonstration.

Cette femme, anonyme, avait-elle eu le temps...?

Encore dans ses pensées, David eut la sensation qu'on le regardait. Un bruit que son subconscient avait enregistré, sans doute. Il releva la tête et scruta la jungle proche, les berges, le coude du chenal, et... découvrit le radeau qui glissait dans sa direction !

Le mari de la morte ? Dans un second radeau ? David ne lui dirait rien, seulement un geste, qui essaierait d'exprimer combien il était navré...

Mais l'homme s'arc-bouta sur sa perche, à dix longueurs de là, et stoppa son embarcation.

David réalisait mal ce qu'il vivait là : l'air étouffant, les gosses qui pleuraient de plus belle, ce corps devant ses yeux, et ce nouvel arrivant qui...

Qui n'était guère pressé ! Il avait lâché son ancre ; s'assurait méticuleusement de l'emplacement de rangement de sa perche ; tâta l'équilibre de sa maison... pour monter, enfin, sur une caisse.

De ces quelques prudents mètres de distance, son regard aperçut les balafres qui se violaient sur une jambe. Cet examen dut lui suffire pour le décider à parler :

- Sale mort. Et sa femme ?
- C'est... c'est une femme.
- Alors, c'est lui... (Il jeta un regard circulaire et marqua un temps sur les feuilles des éxanas.)

... Souvent là-dedans. Ça devait être un gros.

- Un quoi ?
- Flagelle.

(Il se haussa sur la pointe des pieds, en écartant bien les jambes pour s'assurer de son aplomb.)

... Un gros... Et les gosses ?

- Je n'ai pas encore osé... Ils sont là.

- Ils savent, ils auraient bougé. J'ai rencontré cette famille... (Il réfléchit). Deux jours... C'était couru d'avance. (Il inspecta par-dessus l'épaule de David, puis expliqua ce qu'il comprenait de la scène.). Le mari tenait sa gaffe, au dehors, à bout de bras ; il a été attaqué. Il a commencé de basculer, et elle, elle s'est penchée pour le tirer d'affaire. Jamais... Jamais faire ça ! Avant de savoir. Jamais.
- Et les gosses ?
- Ça...
- Qu'est-ce que l'on fait dans ces cas-là ?
- Ça... Des gosses dans le Marais...
- Nous ne pouvons les laisser là ! Ce doit être possible de les élever, non ?
- Quelle question ! (Mais l'inconnu se garda bien d'en dire plus.).
- Que faire ? Les garder ou les ramener à Bourg ?
- Ça... Dans le Marais chacun décide.
- Qu'est-ce qu'il faut décider ?
- Moi ? Rien ! Des enfants. C'est de la folie.
- De les garder ?
- Ça...
- Il y en a deux. Moi : un. Et Vous...
- Rien ! Aucun ! Combien de temps vivrai-je ? Et Vous ? Et eux ?  
(Il fit un mouvement du menton en direction des gosses qui avaient cessé de pleurer).
- ... C'est la Règle !
- Quelle règle ?
- Quand on a des problèmes, on n'embête pas les autres avec. Chacun les siens. C'est la Règle.
- Un peu facile !
- Facile ? Qu'en sais-tu ? C'est toi qui les as trouvés le premier ; c'est que tu cherchais. Et si tu ne cherchais pas, c'est que le hasard t'a désigné. C'est la Règle. Rien de facile ni de difficile là-dedans !
- Donc, je devrais les prendre ?
- Ne compte pas sur moi pour une réponse. Uniquement toi. Avec ta vie.  
David, depuis quelques instants, se remémorait Rose. Il ne parlait que pour meubler les silences que son interlocuteur n'évitait pas. Mais l'autre avait raison. Ou, alors : c'était la « Règle » qui avait raison. Ça revenait au même. Des évidences. Et puis, quelle était cette « Règle » dont ils se prévalaient tous ? Cependant, une autre interrogation l'intriguait...
- Es-tu certain que le mari soit mort ?
- Sûr ! (Mais, hésitant.). On pourrait retrouver son corps, là d'où tu viens. (Les plantes écartées par le passage des deux bateaux n'avaient pas encore repris leur place).  
... Autant dire que tu iras seul !
- Et pour la femme ? Que dit la... « règle » ?  
En silence, l'homme soupesa ce problème, puis marmonna :
- Elle est venue avec son homme... et lui est ici, dans le fond... De toutes façons, il n'y a pas de cimetière à Bourg.  
(Encore un temps d'arrêt, qui indiqua à David que cette question se révélait nouvelle pour lui. Et aussi plus complexe).

... Le Marais a voulu d'eux.

- Et les enfants ? Je ne vais pas les mettre à l'eau, non !
- Ça...
- Donnant-donnant : tu restes en ma compagnie quelques temps et je veux que tu m'apprennes ce que tu sais.
- Grave décision, M'sieu. (Il désigna les gales qu'il remorquait.). La saison des Pluies arrive et il m'en faut encore. Les jours, ça se paie...
- J'ai dit : donnant-donnant.
- Huit jours, ça fait beaucoup de nels... T'apprendre ce que je sais, ça ferait beaucoup de nels en plus.
- Je ne collecte pas les gales, je suis médecin et je fais des études, ici, dans les marais, en vue de soigner les gens : il me manque la connaissance des marais.
- Mille nels par jour. Huit mille...
- À ce prix, tu pourrais garder les enfants et les nourrir !
- Huit mille. Ce que tu ne sais pas contre ce que je sais.
- Bien... D'accord !
- Alors emmène la femme rejoindre son homme. Et passe-moi les gosses. Je peux m'approcher ?
- Évidemment ! Huit mille : mille par jour.
- Pourquoi répéter, j'ai dit que je suis d'accord ! On parle ou l'on ne parle pas !

Le Collecteur avait déjà soulevé son ancre et la remontait par gestes calculés. Puis il s'agenouilla, posa une de ses rames dans la fourche avec minutie. Manœuvrant son embarcation, vigilant, il la rapprocha avec lenteur, sans cesser d'examiner les berges, les taillis, l'eau...

Les embarcations en vinrent à se toucher.

- Passe les gosses ! J'ai ce qu'il faut pour eux.
- Qu'as-tu ? Une drogue ?
- J'ai. Ça leur ira quelques heures.

\*

David considéra le bateau où le drame s'était passé. Le corps inanimé, le visage, la jambe, le bras, tout en partie rincée, faisaient un cadavre d'arlequin. De la boue, partout ailleurs...

Tandis que l'homme embarquait les enfants sans réactions, David entreprit de remettre les deux embarcations en mouvement. Rose était dans son esprit. Être seul dans le Marais c'était supprimer nombre de causes de distraction, conserver toute l'attention nécessaire... La garantie de son intégrité physique. Être à plusieurs, c'était l'inéluctable risque de l'inattention dernière. Était-ce aussi cela, la Règle ? Mais pouvait-on vivre ainsi, seul ?

Il s'acharna de nouveau faisant le chemin à rebours, réempruntant le passage ouvert une demi-heure auparavant par les deux bateaux. Les manœuvrant maladroitement, celui de la Morte vint heurter le sien par le côté.

Les joncs des bords crissèrent sinistrement, interminablement, avant de se détacher. Face à lui, David contempla pensivement le visage crispé et les yeux horrifiés, et, une dernière fois, les cicatrices boursouflées et grises...

Des phrases lui vinrent à l'esprit : « Dormez. Ne vous faites pas de soucis pour les enfants... »

Mais il pensa que c'était inutile et se tut : elle l'avait entendu. Maintenant, apaisée, elle pouvait rejoindre son compagnon. La gorge nouée, David souleva le cadavre et le roula par-dessus bord.

Aussitôt une forme blanchâtre, vaguement rosée, monta des fonds. Des coups de fouet rageurs claquèrent tandis que le corps coulait lentement. Disparaissait.

David fit le vide dans sa tête, transféra les quelques biens des morts dans son bateau, défit la courroie qui les avait si mal tenus rassemblées, puis regagna le chenal principal où le collecteur l'attendait.

Celui-ci lui fit signe de ne pas être bruyant.

- Chut ! Ils dorment.
- Comme ça, si vite ?! Que leur as-tu donné ?
- T'es médecin ? Vraiment ?

David passa mentalement ses connaissances en revue : une plante narcotique, ça existait, à coup sûr. Qu'ignorait-il pas !

- Je ne connais que les Salissures.
- De la gale... De la poudre de gale. Ils dormiront et feront des rêves. Ça leur changera.
- De la drogue ?!
- Que crois-tu qu'il leur faut, Toubib ? Du rêve... Un peu.
- La gale endort et fait baisser la température interne du corps. Elle ne fait pas rêver !
- Je me fous de tes explications, Toubib. Elle fait rêver aussi.
- Tu m'expliqueras.
- Huit jours, huit mille. J'expliquerai. Reprends les gosses, il faut les rincer et refaire leur boue... Beaucoup plus.

À pleins pichets, David les rinça abondamment de la tête aux pieds. Deux garçons... Puis il se rapprocha des hauts fonds et ramena de la gadoue (« nord-ouest »). Il l'égoutta, puis il la mastiqua en couches épaisses, méticuleusement.

Ils s'endormirent, visages sereins et corps détendus.

Il devait ramener ces gosses à Bourg, Rose comprendrait... Oui, Rose approuverait. Mais pouvait-elle attendre, Elle ?

La question tortura David tout le temps que le collecteur s'absenta pour pêcher. Impossible d'échapper aux images de ce drame ! Et ces deux petites formes embourbées redevenues paisibles... Les emmener, en était-il seulement capable ? Les prendre en charge et poursuivre son voyage, alors ? Avec eux, rejoindre Rose... ? Rester froid et lucide : c'était, délibérément, aller à la mort. Mais... Elle aussi avait été orpheline. Qui l'avait instruite du Marais ? Y était-elle parvenue toute seule ? À Bourg ? Ou bien, ici, dans ce dédale infect ? Elle avait eu onze ans lorsque cela s'était produit...

Il était incapable de faire un choix. Et pourtant, il lui incombait : la Règle. Mais cette Règle disait aussi : être seul, ne jamais se laisser distraire. Le moindre relâchement était fatal. Irrémédiablement. Chance et malchance n'existaient que dans l'esprit humain. Objectivement ou subjectivement, peu importait : on avait fait attention et on avait survécu. Pas de passe-droit. Le Marais imposait une unique loi : la sienne. S'occuper des uns et des autres c'était permettre une faille dans sa propre sécurité. Donc : irresponsable. Et, pour tout dire : criminel.

Par monosyllabes ou par phrases avortées, se perdant dans des allusions claires ou obscures, c'est ce que lui disait le Collecteur de gales. Mais il ne manquait jamais une occasion de préciser âprement à David qu'il se défendait de toutes immixtions dans le choix du médecin ! Il consentait à fournir des informations dans le cadre du marché strictement limité aux « huit mille nels ». Encore était-il « bien imprudent » de ramener des vauriens pour « un-autre-que-lui-plus-deux-gosses ». À David d'allumer le feu sur la berge et de s'occuper des enfants. Lui, refusait de manger ailleurs que dans sa maison qu'il ne quittait jamais. Bougeant le moins possible, il ne sacrifiait qu'au rituel de la protection boueuse. Mais répondait aux questions de David sans rechigner, comme on récite une leçon, ne débordant que rarement du sujet sans nouvelle interrogation.

Il fallait le relancer sans cesse...

- Les Pluies arrivent dans trois semaines ?
- Environ... À quelques jours près, c'est selon la Saison.
- Ça facilite le rinçage : l'eau est plus saine.
- Erreur ! La brise est plus active et ça disperse les semences. Au milieu d'un canal, Toubib, tu n'es plus à l'abri nulle part. En ce moment, c'est mieux.
- Mais... la pluie ?
- Tombe sur un Vert et fait tomber ses spores. Ta boue dégouline. L'épaisseur diminue : danger.
- Une solution ?
- Oui, et une seule : rester à Bourg ! L'eau tombe à seaux. Les canaux s'animent de courants ; ça dérange les vauriens et toutes les bêtes. Les îles mal arrimées sont soulevées par le niveau qui monte et dérivent : pendant que tu dors, ta maison est broyée. Alors, tu ne dors plus. Et l'eau monte encore. Oh ! pas beaucoup, mais ça suffit. À l'ouest, il pleut déjà en ce moment ; ça va refouler bientôt. Les courants tournent dans tous les sens et tu ne vas plus où tu veux. Il pleut toujours et les courants s'inversent : tu es emporté vers les Eaux Libres. Peut-être cinquante kilomètres à gauche, et autant à droite... Regarde ta carte ! Personne ne va par-là ! Que des suppositions... En admettant que ce soit possible : un des Grands Canaux t'emportera et le Marais t'expulsera. Et alors ? Eh bien tu feras le tour de Nelly, habillé en squelette et, tu ne reviendras pas pour raconter ton histoire ! Donc : tu es revenu à Bourg. Et si tu as récolté suffisamment de gales, tu vis quatre mois. Pas trop mal. Sinon...
- Les courants s'inversent ?
- Quatre mois à Bourg, inutile plus tôt. Patienter. Les courants se calment et le Marais s'abaisse... Tu pars et ta carte est périmée.
- Donc celles-ci ne datent que d'une ou deux saisons ?
- Pas plus. Elles devraient, déjà, être modifiées.
- Je m'en suis aperçu, j'ai fait des annotations.
- Après les Pluies qui viennent, elles seront bonnes à jeter ces cartes !
- Il peut y avoir d'autres éditions.
- Si quelqu'un en prend la peine... Ce sont les premières que je vois.
- Celle-ci a été réalisée par une amie.
- La morte ?
- Non, une autre. C'est pourquoi...

- Ça ne me regarde pas !
- Donc, les Pluies arrivent dans, environ, un peu plus d'un mois...?
- Ici. Parce que par-là, vers l'ouest, elles sont déjà arrivées.
- Tous les collecteurs font de même ?
- Chacun est chacun.
- Explique ?
- Expliquer quoi ? Ceux qui veulent vivre et qui le peuvent encore, reviennent. (Des exceptions durent s'imposer, modulant sa première réponse.). Il y a aussi les autres. Ceux qui ont abusé de la Gale... Ceux qui ont attrapé le Rouge, ou le Vert... Ceux que leurs Salissures ont rendu stupides... Tous ceux que le Marais a usés... Ceux qui vivent leur dernière Saison... Ou leur dernière journée, comme ces deux-là, là-bas...  
Il montra d'un geste vague et désabusé l'endroit où les époux se dissolvaient dans leur tombe liquide ; déjà deux proies pour des millions de bestioles nécrophages avides de survivre.
- Ceux qui ont abusé de la Gale ? Ce que tu as donné aux gosses ? (L'homme hocha la tête en signe de confirmation.). Ça se vend ?
- Non ! Gros travail.
- C'est un secret ?
- C'est notre contrat. La noix de Gale... le cœur... racler... faire des copeaux. Faire bien sécher au feu à l'intérieur d'une grosse boule de boue creuse. Épaisse... (Il sépara le pouce de son index, montrant six bons centimètres.). Entretenir le feu une journée entière. Ne pas le laisser s'emballer. Des copeaux bien secs ; les écraser en poudre. Ranger soigneusement dans une boîte hermétique. Et...
- Et ?
- Tu peux ajouter des tiges : une plante qui pousse au soleil dans les grands carrefours, en pleine chaleur.
- Peux-tu la dessiner ?
- Je t'en ferai voir, il y a des pieds par ici. Mais pas assez actifs.
- Pourquoi ?
- C'est un peu ombragé. Il faut beaucoup de rayonnement, donc, pas d'arbres et pas de plantes plus grandes. Pas d'ombre.
- Comment expliques-tu ça ?
- Si j'explique ? Elle pousse là où il fait trop chaud, alors elle résiste. Elle fait agir. Elle sait combattre le chaud, quoi !
- La cime des arbres aussi, alors ?
- Tu vas grimper en haut d'un arbre pour vérifier, hein, Toubib ?! Celle-là, elle pousse au ras de la boue : rien autour et rien au-dessus. Sinon, pas efficace. Neuf heures par jour, cinquante et soixante degrés centigrades, ou plus, c'est là qu'elle est la meilleure. Tu mélanges avec la poussière de Gale. Ta température tombe. Tu as froid, mais tu dors et tu rêves. Ça renforce.
- Tu en prends souvent ?
- T'es fou ! Pour finir dans les Eaux Libres !
- Il doit y avoir des gars...
- Sûr ! Tu y prendrais goût. Ce serait un bon moyen pour t'endormir sous un Vert ou venir t'y échouer. Mais toutes les couleurs d'arbres, ici, il faut t'en méfier ; on parle

toujours du Vert parce que c'est une façon de mourir plutôt moins mauvaise qu'une autre. Tu comprends ? Ça évite de penser aux autres manières.

- Ça rend insensible.
- Oui. Et quand tu t'en rends compte, c'est trop tard.
- Je connais le mécanisme du Vert.
- Le mécanisme on s'en fout ! Tu te poses là où il n'y a pas de Vert, c'est tout. Et s'il n'y en a pas dans les environs, c'est encore mieux. Mais si tu te fais bouffer par une saloperie, tu cherches un Vert et tu attends que le Marais vienne t'expliquer comment, lui, conçoit sa vie.
- Tu parles des marais comme d'une personne.
- Et c'est comme ça qu'il faut le comprendre ! Un type qui a des bras et des jambes partout. Et un estomac, sacré nom ! Une tête qui pense à un tas de vacheries et des yeux pour guetter le bon moment pour te surprendre.
- Tu vis avec « Lui »...
- C'est une question ? Elle est idiote ! Tu vis, et Lui aussi. Un jour tu meurs ; et Lui, il continue de vivre. Insatiable et immortel qu'Il est. Quand tu es mort, c'est même là qu'il t'aime le plus. Vivant, il ne t'aime pas trop ; alors il te donne tout en vrac, exprès ! À toi de trier et de te dépêcher. Le bon... Le mauvais... Avant que tu aies commencé, il t'en donne encore et encore ! Alors, toi, tu fais des listes dans ta tête ou sur du papier ; pendant que tu fais le ménage dans ce fatras, une colonie de mignons te bouffe les liens de ta maison et tu tombes à l'eau. Comme « Il » fait bien les choses, il a placé en-dessous des flagelles ou des limaces. Ou n'importe quoi qui était là à attendre. Tu comprends ? Le Marais lui a dit : « reste là, tu vas manger » Et toi : tu tombes à l'eau. Tu penses encore à tes listes, que tu es déjà sucé, brûlé, empoisonné, rongé, décortiqué. Et le Marais dit au mignon : « t'es vraiment un brave Petit ! ». Voilà pourquoi il faut être seul dans sa maison.
- Tu dis ça à propos des enfants ?
- Je dis.
- Le Marais est si dangereux ; pourquoi ne pas rester à Bourg ?
- Quelle question ! Rester à Bourg ? Couper des joncs pour les toits ? Porter des paquets ? Se faire marchand de pommades ? Non ! On ne reste pas à Bourg parce que la Gale est ici, et que s'il n'y avait plus personne qui veuille... Le Marais, Lui, est ici.
- C'est comme si tu te voulais marié avec Lui.
- C'est Lui qui se marie avec nous ! Il nous aime. À Bourg, à Nelly-Ville, partout ailleurs dans les Mondes Humains, personne ne t'aime. Le Marais : si ! Même qu'Il te donne tout. C'est parce que tu es un humain idiot. Il te donne tout, le mal et son remède. Tu ne connais pas le remède, mais Lui te croyait intelligent. Ce n'est pas de sa faute si tu es un bougre d'idiot d'humain ! C'est comme si tu l'avais grugé. De l'abus de confiance, quoi !
- Alors tu fais tout pour mériter « sa » confiance...
- Ben oui ! Et toi tu feras pareil, comme tout le monde ici. Tu feras tout pour le mériter.  
(L'homme se tut : il méditait. Pendant de longues minutes. Ses pensées l'emmenèrent plus loin que prévu...)  
... Il donne trop... Il faudrait être des millions.

(Encore un long silence méditatif : il cherchait les mots pour exprimer ce qu'il devinait comme des concepts indicibles. Il se décida, les ayant soupesés dans son for intérieur)

... Il sait que tu viens de loin... Il t'aime, mais tu n'es qu'un abruti d'humain ; il ne pouvait pas le deviner ! Tu es dans ton coin et tu trembles ; et Lui, il te tue. Il t'enlace, et pèse, et t'étouffe. Mais, puisque tu viens chez Lui, il faut l'aimer.

- Tu l'aimes ?
- J'en crève comme tu en crèveras aussi ! Des centaines de milliers d'humains sont passés ici, Toubib : tous morts ! Crois-tu qu'ils soient repartis chez eux ?
- Il n'avaient pas le choix, peut-être...
- On choisit d'aimer « peut-être » ?! C'est absurde !
- As-tu connu une femme ?
- Ici ou ailleurs ?
- Peu importe. En as-tu connu une ?

(Le Collecteur tourna la tête machinalement vers le coude du chenal, là où la barque des morts était restée, à l'abri de leurs regards).

- Ce ne sont pas des questions que l'on pose, Toubib. Jamais ! Le Marais nous aime et ça devra te suffire, à toi aussi.

David n'insista pas. Bien qu'il y ait eu une logique et une vérité dans ce qu'il disait, l'esprit de cet homme ne résisterait plus guère avant de chavirer. Des élucubrations dangereuses pouvaient y naître...

L'intellect humain était mis dans l'obligation de se construire des rambardes dans cet inextricable mélange d'eaux, de boues, de végétaux, de vies, de morts, et de crainte continue : un impératif. Celles que s'était édifiées ce collecteur en valaient bien des autres.

Mais il avait trop parlé. Il ne desserra plus les dents de la journée, inspectant la compacité de sa couche de boue, sans cesse, fourrageant sous son bateau, laissant tomber des brindilles dans l'eau pour en suivre les mouvements cachés, tendant l'oreille pour de longues auscultations des berges, de la jungle, des reflets, gardant interminablement la même position, immobile, comme pour ménager son cerveau mis à mal par quelque douleur...

En réalité, son embarcation arrimée, son impassibilité cachait une garde vigilante de toutes les secondes. Aucun répit !

En fin de journée, David comprit qu'il devrait, pour cette fois, aller pêcher lui-même. Les gosses manifestaient une agitation nouvelle, la drogue perdait de ses effets. Mais il n'en parla pas, soucieux de ne pas déranger cet homme.

Pêcher... Faire du feu...

Mais la présence des enfants se faisait obsédante et ses pensées le ramenèrent à ce problème. La radio... Il appellerait Stevenson, et Stevenson, avec l'hélico, viendrait enlever ces gosses du Marais. Si hélico il y avait réellement, la seule solution possible. Stevenson ne pourrait refuser le sauvetage de vies humaines et de ses notes. Un mois... Un délai bien trop long pour garantir leur survie. Oui, il fallait que Stevenson ait cet hélico. Un mois avant les Pluies... Et lui ? Être revenu à Bourg, ou s'être risquée vers les Eaux Libres ? Rose était proche. Avait-elle eu toutes ces données pour décider ? Sans doute, Rose avait vécu dans le Marais, elle ne pouvait



que les connaître. Alors pourquoi s'enfuir aussi loin ! Comment la jeune femme avait-elle pu se haïr à ce point !

Il fallait qu'elle fût proche... Ou encore vivante... Sinon rien ne pourrait plus jamais être. Il existait un remède aux Salissures, c'était évident. Il s'en persuadait. Il y avait des remèdes. Comme il y en aurait pour toutes ces pourritures du Marais qui détruisaient les humains. Tout se secrétait dans ce dédale infini, une gigantesque usine chimique, alors pourquoi perdre espoir ? La somptueuse alchimie du mort et du vivant, du vivant et du mort... Comment ne pas s'obstiner, comment ne pas analyser, classer, ranger, ressortir sans cesse son microscope et ses réactifs, comment admettre la défaite ! Oui, Rose n'aurait plus honte. Faire surgir de ce labyrinthe morbide et délétère, la guérison. « Sa » guérison.

Et...

Il avait voulu relever son épuisette et ne le pouvait plus !

Les vauriens, affolés, godillaient en tous sens. Un dos brun et massif passa entre deux eaux. Puis ce fut la secousse dans ses bras : une bête en voulait à son instrument et s'en étant saisi, le tenait fortement entre ses mâchoires cornées...

La surprise était totale, David crispa ses doigts sur le manche et s'y cramponna. Mais, l'impuissance face à la force...

Un bouillonnement. C'était vraiment un animal de belle taille qui tirait ! L'animal jouait de sa masse et de la puissance de sa nage, en poussant l'eau, par à-coup. Un mignon ! Les pattes arrières, aux doigts palmés, habituées à entraîner ses trente kilos ou plus de muscles et de cuir, se détendaient par saccades, lentes, efficaces, répétées... Presque méthodiquement.

L'épuisette s'enfonça irrésistiblement et le manche glissa des mains de David. Totalement déconcerté, il s'essaya vainement à le retenir. Mais la force de la traction et ses à-coups l'auraient fait passer par dessus bord ! Il lâcha tout. Puis, médusé et incrédule, enregistra l'apparence de l'eau redevenir calme et innocente.

Une voix autoritaire, derrière lui, se manifesta aussitôt.

- S'il y en a un, il y en a plusieurs ! Il faut partir, tout de suite !

David, encore sur le coup de la surprise, obéit machinalement à l'injonction. Les deux maisons levèrent l'ancre presque simultanément.

Le Collecteur, sans fournir d'explications, suivit un chemin visiblement impromptu. Ramant vigoureusement, David prit son sillage. Peinant à le suivre, fixant un regard hypnotisé sur les calebasses qui flottaient devant lui, qui s'entrechoquaient à chaque changement de rythme, il s'efforça de ne pas prendre un seul mètre de retard sur cette étrange escorte qui fuyait.

Le jour finissait. L'homme ne stoppa ses efforts qu'après une demi-heure. La course des deux bateaux était venue mourir dans une anse dégagée...

David reprit son souffle et le collecteur l'édifia.

- Le mignon ne te voulait pas de mal. Une blague pour attirer notre attention.
- Sale blague, j'ai perdu une épousette !
- Souhaitons que ce hochet lui suffira. Maintenant nous devons être en dehors du domaine de son clan. Il faudra, quand même, ne pas trop dormir cette nuit. Combien de vauriens ?
- Une trentaine.

- Pas assez. Les gosses se réveillent. Les vauriens aiment la nuit et ce n'est pas prudent pour toi. J'y vais. Le feu sur cette berge...

\*

Quand il revint de sa pêche, le feu prenait enfin. Les gamins, éveillés, étaient venus poser leurs mentons sur le rebord du côté de David et regardaient les flammes se développer. Sous leurs casques de boue, des yeux écarquillés observaient tour à tour le nuage de fumée qui s'élevait et lui qui s'affairait à placer les premières bestioles sur le grill.

- Ne vous penchez pas les enfants. Je préfère. Comment vous appelez-vous ?
- Moi, c'est John, et lui, c'est Jean. Je suis le plus grand.  
Il ne parlait pas de ses parents et David en fut soulagé.
- Avez-vous faim ?
- Oui.
- Aimez-vous les vauriens ?
- Qu'est-ce que c'est ?
- Ça ! (David en tint un, en hauteur, par la patte arrière).
- C'est un animal !
- On fait griller ; on mange ; et puis ça va mieux. N'en avez-vous jamais mangé ?!
- Papa et maman avaient des boîtes de conserves... Où est papa ?
- Et maman ?! (Le plus jeune s'enhardissait.).
- Ils sont partis.
- Loin ?
- Ça, oui ! Ils n'avaient plus de conserves et sont partis en chercher. C'est moi qui fais le repas. Ils sont partis pour longtemps car la ville est loin.
- Papa a crié... Il avait très mal et il s'est noyé. Maman a voulu le tirer. Mais Papa est parti quand même.
- Votre maman aussi. Ils s'aimaient très fort. Et ils vous aimaient très fort aussi. Ils ne se disputaient jamais.
- Jamais ! Quand ils se disaient des choses, Jean et moi on n'entendaient rien. Mais quand Papa nous disputait...
- Il ne voulait pas qu'il vous arrive du mal.
- Nous n'avons plus de bateau ?
- Il était vieux.
- C'est pas vrai ! Papa et maman venaient de le faire !
- Tu as raison : il n'était pas vieux et je suis un menteur. Il était beau et neuf. Il resservira un jour. Il se repose, comme se reposent vos parents.
- Ils sont morts.
- Pas le bateau. Il est à eux.
- Il était à nous tous !
- Un bateau appartient à celui qui l'a fait.
- Ah ? Alors on n'a plus de bateau ?
- Si : le mien.
- On ne l'a pas fait, le tien !

- C'est vrai, mais je vous y ai fait une place. N'arrache pas ta boue, John, essaie de la garder.
- Ça me démange.
- Alors j'ai dit une bêtise, enlevez tout, vite ! Nettoyez tout ! Non, j'arrive, je vais le faire !
- Il n'y a pas d'eau de ce côté.

David avait déjà bondi dans la maison et amené les gosses du côté de l'eau. Les plaques séchées s'enlevaient par pans entiers ! Il plongea le pichet et aspergea les têtes. Et recommença. Deux fois. Dix fois. Il n'avait pas été assez vigilant ! Il s'attaqua aux épaules...

- Papa nous laissait comme ça souvent !

David préféra ne pas donner suite et s'activa sur les peaux irritées. Ces gosses avaient-ils été parasités ? « ...Ne jamais laisser la boue se dessécher... » La préoccupation de ses propres impératifs de survie conduisait à négliger ces enfants. Une « règle » ne permettant guère d'entorses, même si l'on y prenait garde... Un constat qui indisposa David au plus haut point. Restait la radio. Stevenson et son hélico : le poids des réalités forçait les décisions. Et l'accord avec le Collecteur se terminait. Garder ces enfants était impossible. Demain, ou un de ces prochains jours, il faudrait les sortir de cet enfer.

Avant de poser son ancre, l'homme revenait de sa pêche en nettoyant les vauriens. Sa maison dérivait, probablement par l'élan pris. Il semblait encore plus sur le qui-vive que d'habitude. David le sentait attentif et comme aux aguets. Une fois terminé sa préparation, nerveusement, il reprit le cap et s'expliqua.

- Cette nuit il faudra veiller aux mignons. Ça ne dort jamais ces bêtes-là !
- Je fais manger les gosses.
- Tu devrais les faire manger dans ta maison, cet îlot est peu sûr. De ce côté il y a ce banc de boue sur quelques mètres, mais, ensuite, il paraît creux comme une passoire retournée. L'eau est là : c'est un bon refuge pour les voraces.
- Quelle allure ont tes voraces ?
- Une variété de limaces. Mais qui respirent aussi bien dans l'eau qu'à l'air libre. Ils laissent un mucus qu'ils déposent partout. C'est actif huit à dix jours, même quand c'est sec. Lorsqu'il est encore frais, ça brille. Quelques heures après, c'est invisible, mais ça brûle tout autant ! Faut pas se frotter. Peuvent se glisser dans ta maison... Ça aussi ça ne se repose jamais !
- Comment savoir s'ils y sont venus hier ?
- Là où tu fais ton feu ? Tu ne peux pas le savoir. Mais, regarde, là, à trois mètres, ces feuilles...
- Dans cette pénombre je ne vois rien.
- Là ! Elles sont toutes bouffées. Elles ont reçu leur visite. Habitue-toi à faire le feu chez toi !
- Je n'ai pas encore le réflexe. Et aujourd'hui j'étais ankylosé, ça m'a fait du bien de marcher.
- Un sol, tu ne le connais jamais vraiment. Ta maison et tes joncs : tu sais. Encore faut-il l'entretenir, la soigner, la protéger. Ça ne dure pas plus d'une saison, une maison, mille bestioles s'y incrustent. Et tu ne sais pas ce qu'elles y font ni ce qu'elles y

mangent. Les quatre-vingt centimètres d'épaisseur de la coque ne sont pas obligatoirement une garantie ! Mais une berge...

David, habitué à mémoriser, engrangeait tout dans sa mémoire. Il lui fallait emmagasiner le maximum d'informations. Et le contrat était déjà amputé des cinq jours.

\*\*\*

## Chapitre 6

Le sommeil prit d'abord les enfants. Les deux adultes, chacun dans leur barque, à quelques mètres de cette berge incertaine, enduits de boue pour la nuit, guettaient les bruits qui croissaient et se multipliaient. Le monde aquatique goûtait à ces degrés de fraîcheur qui le mettaient en appétit. Des incidents mouillés résonnaient partout dans le Marais. L'obscurité prolongeait, amplifiait, faisait germer les fantasmes. Lorsque la brusquerie claquait de l'autre côté du canal, elle devenait presque rassurante. Proche, elle faisait sursauter, et l'imagination prenait le dessus si elle n'était pas domptée immédiatement.

Le Collecteur commentait tous ces remous sonores et les voix mystérieuses des eaux...

- C'est un sarv qui chasse... Raté ! Il a raté son coup, le gloutonnement aurait duré quelques secondes de plus... Il va recommencer. Peut-être, à un mètre de nous. Les bancs de vauriens s'écartent des berges la nuit. Le sarv nage vite. Il a une queue puissante mais il ne doit pas vivre vieux car son cuir est mince : l'espèce a choisi la vitesse au détriment de sa sécurité. Heureusement, car j'en ai aperçu un qui faisait plus de deux mètres cinquante ! Sa queue est courte, il chasse sans réfléchir, ce qui le rend très maladroit. Une nuit, un est venu cogner contre ma maison, et je peux t'affirmer que ça te procure un sacré réveil ! Le sarv est fragile aux infections et l'on en voit flotter des morts de cinq kilos à peine. Certains disent que les gros quittent le Marais quand le niveau monte, qu'ils vont se reproduire dans les Eaux Libres. Note, ce n'est pas idiot, la plupart des bête sont emportées et le sarv doit les suivre. Un mois de pluies et trouver des vauriens devient hasardeux. Deux mois ; et il faut avoir appris à s'en passer.
- Et alors, que mange-t-on ?
- Tu longes les berges : beaucoup de bêtes sont amphibies et s'y réfugient. Elles ont peur d'être emportées par les courants.
- Des vauriens ?
- Pas seulement ! Presque toutes ! Ça doit donner la chair de poule, car tu ne peux pas imaginer ce qui rode dans l'eau et sous les îles. Heureusement que ça se mange les unes les autres avant de grossir ! Si tu navigues plusieurs Saisons dans le Marais, tu verra des cadavres. À se demander comment de tels monstres puissent exister. Ni tête, ni patte, ni queue... Un sarv, à comparer, ça devient presque sympathique.
- Pendant les Pluies, que mange-t-on ?
- Alors tu ne rentres pas à Bourg, Toubib ? Tu ne me crois pas, hein !
- Je te crois. Mais je n'ai pas encore pris de décision. Il se pourrait que je sois dans le Marais.
- Pendant les Pluies !?
- Oui.

- La nourriture se fera rare, le Marais va t'adorer. Il ne va plus te perdre des yeux ! Tu ne pourras plus dormir loin des berges à cause du courant. Toutes les bestioles sont affolées, ça glisse, ça grimpe, ça rampe sur tout ce qui flotte. Paraît-il qu'après quatre mois de pluie tu ne trouves plus une seule plante qui n'ait pas ses locataires. Et ta maison ou une fougère, ce sera tout un.
- Je m'en souviendrai.
- Toubib...
- Quoi ? Pour les enfants ? Je ne sais pas encore, non plus...
- Chut ! Tais-toi ! Là, un buisson qui flotte... Droit devant toi. Ça fait une ombre...
- Un paquet de mousse.
- Ça avance et il n'y a pas de courant... C'est certainement un mignon.
- Un mignon derrière cette...
- Il s'approche en se cachant. Le mignon, c'est comme ça, il court sur une berge, il fait du tapage, ou alors il se cache. Peut-être ne sommes-nous pas partis assez loin.
- Il va nous attaquer ?
- On ne peut pas savoir. Mais si il approche encore, c'est qu'il ne veut pas de nous !
- Tu parles comme si ça réfléchissait vraiment.
- S'il en veut à nos joncs, il faut partir !
- Ça peut réfléchir, mais les livres disent...
- Tes livres racontaient n'importe quoi ! Un mignon c'est toujours imprévisible, il croit te faire une plaisanterie et te bousille ta maison.
- Une plaisanterie ?! C'est un batracien évolué, c'est tout. Le nom scientifique...
- Je me fous de son nom scientifique ! Un mignon ne veut personne sur son territoire et ça c'est sûr. Et ce buisson avance toujours... Relève ton ancre, prends tes rames, et sauvons-nous !
- Se sauver ? Dans cette obscurité ?!
- Les étoiles devront suffire. Hors de question d'irriter cette bête. Et il en viendra d'autres... Va, je te dis, remonte ton ancre !
- Où allons-nous ?
- Le mignon va te le dire, t'en inquiète pas : tu prends une direction et tu guettes ce buisson flottant. Tant qu'il va vers toi, tu changes de cap. Quand le buisson ne bougera plus, qu'il se laissera distancer, c'est que le mignon sera satisfait.
- Ce n'est pas bien méchant.
- Que tu dis, Toubib ! C'est un coup à s'installer sous un vert ou sous un rouge sans le savoir. Encore bien qu'il n'y ait pas de courant, on pourra s'arrêter au milieu de l'eau. Allez, suis-moi ! Rame !

Les deux bateaux changèrent de mouillages. Plusieurs fois le buisson derrière lequel se cachait le mignon avança droit sur eux. Le Collecteur rectifiait sa direction et repartait de plus belle.

Dans une nuit à peine troublée par le scintillement des étoiles, il trouva un chemin. David tenta, un temps, de se souvenir des successifs changements de directions, mais, rapidement, tout se mélangea dans sa tête entre ces différentes orientations. Plus urgent que l'affolement, il fallait ramer ; le mignon, dans son enchevêtrement de plantes flottant, les guettait, puis chargeait à une vitesse stupéfiante. L'estimation de sa colère pouvait se mesurer aux quelques dizaines de centimètres séparant la maison

de David du violent remous qu'il provoquait au dernier moment en détournant sa nage !

Enfin il dut s'estimer satisfait car le buisson fut perdu ; sa tache noirâtre, privée de sillage, se confondit à l'eau puis rejoignit l'obscurité. L'animal avait remis sa violence et s'en était reparti chez les siens. David, à bout de forces, héla le Collecteur et essaya de reprendre son souffle...

- Il ne nous suit plus. Je suis épuisé !
- Ta maison est trop lourde et trop habitée. Avançons encore un peu.
- Plus aucun repère ne concorde avec la carte !
- Ça fait cinquante ans que les hommes sont dans le Marais, et sans carte ! Rame encore, on va plus loin.
- Ça fait cinquante années qu'ils y meurent...
- Ça, Toubib, ce n'est pas fini. Il y en a qui ne meurent pas, note. Et le mignon était là avant nous de toutes manières !
- Comment se retrouver avec tous ces détours ?!
- On va dormir là. Prie le Marais et dors ! Demain il fera jour.

David peinait encore à retrouver une respiration calme. Ramer comme des fous et, maintenant, dormir à la demande. Comment s'apaiser alors qu'un mignon vindicatif rodait dans les parages !

Mais un marmonnement répété, dans l'obscurité, lui indiqua que le Collecteur y était déjà parvenu, lui, en emportant une phrase pour ses cauchemars.

*« ... Pendant les Pluies... faut être fou... La Saison... savoir... vraiment... être fou... Demain... Il va t'aimer... Pendant... les Pluies... »*

\*

Une brume épaisse se posait sur le Marais ; une luminescence fragile qui trahissait le lever du jour. Instant fugace où l'on pouvait croire qu'aucune bête ne vivait là. En prévision, le Végétal emmagasinait la passagère fraîcheur. Les gamins dormaient, et, à une dizaine de mètres, le collecteur en faisait autant. Le Marais était étrangement calme. Dans quelques instants « Il » se réveillerait de son silence, et les bruits de succions, de baisers, de glissements, d'attouchements, de sifflements de fouets reprendraient vie. David se faisait un sang d'encre : comment retrouver son chemin !? Le collecteur n'avait pas répondu et ne s'en était soucié guère. Il dormait encore à poings fermés ! La boussole devenue inutile...

Ils étaient perdus. David n'osait bouger. Cet égarement gâchait ces minutes de paix, insigne moment où l'on se constatait indemne, où la fringale des eaux semblait définitivement apaisée. Mais, après ces premières lueurs, leur appétit sans limite renaîtrait. Déjà, ici et là, des chuintements étouffés froissaient le silence. La vaste course à la vie et à la mort se renouvelait avec de nouveaux acteurs, encore plus sauvages, encore plus terrorisés : bientôt des morts furtives ou tonitruantes, bientôt des victoires éphémères et obtuses.

Le collecteur bougea puis se redressa. Il ausculta corps, paysage, eaux et boues dans une grande économie de gestes et de regards. Un examen froid, critique, dépourvu de tous affects d'habitudes, jugeant à sa juste mesure le sursit accordé...

Un bilan sans complaisances de ce nouveau matin du Marais de Nelly. L'homme était-il satisfait ? Et le Marais, l'était-il lui aussi ? Le « mariage » convenait-il « aux époux » ? Énigmes fastidieuses...

La voix prenante et grave de Rose résonnait dans l'esprit de David comme un écho qui aurait été renvoyé par l'imposant décor tout proche. Il en saisissait les lourds sous-entendus. Sa fuite... Elle, elle l'avait su.

Le collecteur s'était éveillé et, debout, effectuait des gestes lents : une gymnastique matinale impérative dans une maison flottante où l'on avait tendance à rester assis par paresse, ou par lassitude, ou pour ramer.

David attendit. Son masque et toute sa cuirasse de boue de la nuit, malgré la rosée, seraient devenus moins plastiques et nécessiteraient les corvées de rinçage. Puis un nouvel enduit.. Ceci fait, le collecteur participerait à ses angoisses de s'être égarés. Piètre soulagement. Et en même temps les prémices de renoncements que l'on tente, par avance, de nier.

Enfin, l'homme se décida à se tourner vers lui...

- De la chance, Toubib, pas un arbre dangereux ! Rien !
- Mais nous sommes perdus.
- Ah ! T'es pas fier, Toubib ! Pour aujourd'hui, première leçon : les déplacements de nuit. Retourner les feuilles flottantes avec ses rames ; lancer des bouts de jonc sur les berges qui en sont dépourvues... Ou piquer des tiges dans les feuilles les plus grandes. Et, en dernier recours, lâcher une gale ; puis une deuxième. Puis toutes, s'il le faut ! Nous avons du travail ce matin, Toubib, il faut tout récupérer ! Jusqu'à l'endroit où le mignon nous a prié de déguerpir. Une fois là, il faudra repartir sans s'endormir car s'il nous reconnaît il ne sera pas content du tout ! Et nous aurons eu tout juste le temps de regarder la boussole !
- Les repères ne suffisent pas, tu as une mémoire exceptionnelle !
- Possible... De jour je n'aurais pas jeté ces marques, j'aurais mis les détails dans mon crâne comme si je « revenais ». Après, quand je reviens pour de bon, rien ne me surprend. La nuit : impossible. Certains y parviennent : un sixième sens, probablement. Ou des odeurs...? Qu'est-ce que j'en sais ! Je te conseille de faire comme moi. Il faudrait des bouées fluorescentes mais ça coûte trop cher. Hier soir, si j'avais été seul, j'aurais moins pêché, j'aurais repéré les mignons et mieux calculé leur domaine. Être plusieurs, Toubib, ce n'est pas bon ! Il reste deux jours ; ensuite je te laisserai avec ces gosses. Donnant, donnant, pas d'avantage.
- Et si je te laissais encore deux mille nels ?
- Une parole c'est une parole. Dans le Marais, on ne revient jamais dessus. C'est comme ça ! À chacun d'accorder ou pas. Il reste deux jours pour notre accord. Ça ne m'aura pas fait de mal de parler... Comprends, Toubib : juste pour bien mesurer que l'on s'en tire mieux tout seul.
- Je vois.
- Alors, si tu vois, on démarre et on refait le chemin en sens inverse, car je n'ai pas de temps à perdre !

Les deux radeaux firent demi-tour. Le collecteur récupérait ses repères et ses précieuses gales. David reconnut l'embranchement où le mignon les avait découragé de s'installer, la veille au soir ; des dos noirs, un peu partout, se devinaient. (Il y en avait toute une colonie !). Des dizaines.



Des dizaines, dont quelques uns semblèrent s'intéresser à eux et se rapprocher...

Le collecteur estima qu'il n'y avait plus de ses gales dans les abords immédiats et pressa David :

- Ta compagnie m'a distrait, c'est grave. Regarde ta boussole si tu veux, mais sauvons-nous de là !

Les bateaux suivirent un autre itinéraire pendant une heure et débouchèrent sur un embranchement important : des canaux de plus de trente mètres de largeur, plutôt orientés vers le nord-ouest. La carte ne les mentionnait pas pour des axes intéressants. Peut-être ne se raccordaient-ils avec des exutoires du Marais que loin dans cette direction ? Encore qu'ils pouvaient, tout aussi bien, se fractionner en de multiples bras qui se rejoindraient dans un cul-de-sac, dix ou vingt kilomètres plus loin !

Le collecteur posa ses rames ; l'embarcation de David, par son élan, la rejoignit, puis la dépassa quelques peu. Les ancres dégringolèrent dans l'eau sombre. Dix mètres de chaîne filèrent avant qu'ils se soient accrochés dans la vase molle...

- C'est là que je te laisserai, Toubib ; profite-en pour poser tes questions ! Je veux rentrer à Bourg avant les Pluies.
- Elles ne commencent, au plus tôt, que dans trente jours !
- Il me faudra encore des gales et je dois m'écarter de cette voie. C'est une perte de plusieurs jours et il y a déjà des remous : un signe qu'à l'Ouest le Marais refoule vers nous.
- Pourquoi des gales, puisque je t'ai donné huit mille nels ?
- C'était pour tes questions.
- C'était ton manque à gagner !
- Nous n'avons pas été assez précis sur ce point, je te l'accorde. Mais ça ne change rien et tu perds du temps.

David dut prendre en compte que l'homme, son contrat échu, ne resterait pas une heure de plus. Donc : plus une heure à perdre pour le questionner !

La litanie des interrogations recommença...

Les cours de l'Université ne précisaient pas les détails qui faisaient toute la différence entre une mort prompte ou une vie en sursis dans ce glauque et surnois décor. L'homme ne rechignait pas et répondait avec complaisance. Mais sa tirade sur l'Amour du Marais ne se répéta pas. De même, il évitait de discourir sur ce qui aurait pu le toucher de trop près, et ses réponses se punctuaient d'un « c'est la Règle » péremptoire qui stoppait toute digression. Quant à David, hormis sa formation de scientifique, il découvrait avec effarement que son savoir ne lui était que d'un piètre secours pour les faits relevant du quotidien ! Lors de la découverte de Nelly, cinquante années auparavant, les recherches de l'Institut avaient été bâclées, sans aucun doute. Dès que l'on avait mis le doigt sur les remarquables propriétés de la gale de l'exana, tout le monde s'était trouvé satisfait : cette drogue était parfaite pour le Traitement et le reste était devenu secondaire ! Trouver un produit qui, lors des voyages stellaires, permettait aux humains de dormir des semaines entières, et ce sans provoquer de troubles pathologiques, était une merveille en soi et avait satisfait les Responsables. Tout crédit supplémentaire, nécessaire à la poursuite des investigations chimiques et physiques des marais de Nelly, ne pouvait être que solars gaspillés. Un luxe !

C'était la seule explication plausible, car la compétence des équipes de l'Institut ne pouvait être mis en cause. À lui, cinquante années plus tard - et pour une part bien modeste -, de compléter le puzzle. Restant à sa charge : ne pas y mourir trop vite. Délicate perspective, lorsqu'il cueillait et inventoriait les sucres qui abondaient dans le paysage, mais où le moindre geste pouvait être le dernier. Être à la merci d'une saute d'humeur d'un monstre... Les deux derniers jours filèrent. Les gamins parlaient peu et David ne voulait pas risquer de raviver leurs souvenirs par une parole malheureuse. Le Collecteur, lui, les ignorait totalement. Pour lui, ils n'existaient pas. Au « médecin » de s'en occuper. À lui de les nourrir et de leur inculquer les prudences et les précautions. À lui de leur expliquer les règles qui régissaient le quotidien du Marais. Des règles qu'il avait puisées dans les brochures et qu'il ne comprenait – quelques fois - même pas lui-même !

Les enfants paraissaient accepter la disparition de leurs parents ; demeuraient dans les esprits ces règles innombrables qui faisaient comme autant d'excuses à leur mort. Les bruits inquiétants, souvent inexplicables, et les recommandations de l'homme à destination de David, faisaient le reste. Aucun besoin de fastidieuses justifications pour leur faire appréhender les dangers qui guidaient ou commandaient chaque geste, chaque attitude. Ils s'imprégnaient de cette défensive de tous les instants. Leur instinct avait pris en compte que ces deux adultes, à leur côté, possédaient une caractéristique tout à fait particulière : ils étaient –encore- vivants. À leurs yeux, toute réprimande grave ne pouvait venir que de cette eau dormante cachée par ces amas de feuilles. Là était tout ce qui nageait, glissait, dardait, bondissait, fouettait, punissait, tuait : l'Ennemi.

Bien sûr, petit à petit, l'ombre des parents s'éparpillerait. L'épisode d'un passé qui se diluait déjà : deux présences que le Marais avait étreints et dissous. Fantômes boueux trahis par la vie. Ombres emportées pour un néant sans consistance. Souvenirs s'attardant encore. Ombres laissant la place à ces deux hommes qui parlaient...

Ces hommes ? Un Docteur qui questionnait sans relâche, qui écrivait, qui leur apprenait à se rincer et comment observer l'eau avant d'y plonger le pichet. Ce qu'il fallait voir sous le miroir scintillant. Comment ne jamais laisser traîner sa main dans l'eau. Alors que c'était si agréable ! Comment prendre les paquets de boue pour s'en enduire. Des couches épaisses...

Ils écoutaient aussi ce que répondait cet Inconnu, à quelques mètres de là dans son bateau, apprenant le nom qu'il fallait poser sur cet arbre singulier, sur cette plante curieusement portée par des bulles de gaz emprisonnées, sur ces calices bruns penchés au-dessus de l'eau qui s'abattaient sur quelques proie attirée par les gouttes translucides à la sapidité irrésistible... Vers la mi-journée, vaincus par l'échange monotone des phrases, par la moiteur ambiante, par le lent balancement de l'embarcation, une fatigue rassurée les emportaient. Ils s'endormaient.

Et quand l'Inconnu disparut de leur monde enfantin, la Boue-David prit toute la place. Ne restèrent que des mots, une voix, et un rire parfois un peu fou. Quelques réminiscences d'un bruit sourd et mat de Calebasses s'entrechoquant. Le souvenir des dernières images d'un second sillage de bulles grasses, mordorées, tardant à crever. Ne continuèrent que les images ternies d'un lent défilement des arbres apparaissant, s'estompant, disparaissant : une lente avancée au cœur du Marais.

Ne demeurèrent que les odeurs de vases en putréfaction que l'on repérait malgré les bouchons dans le nez, celles qui laissaient un goût âcre dans la bouche. Leurs regards contemplèrent le carrefour liquide redevenu désert.

Leur nouvel univers se nomma David.

« Plus tard », songea ce dernier, ce monde se peuplerait. C'était encore trop tôt. Petit à petit, il y aurait un monde « John » et un monde « Jean ». Plus tard. Seulement plus tard.

Le visage de Rose (il n'était jamais bien loin) réapparut comme si ce départ avait créé un vide. Pour le Collecteur, cela avait été le Marais. Pour une autre : un mari qui s'était noyé. Un fantôme pouvait avoir la vie dure. D'autres pas. Il suffisait de les rejoindre et ne plus les quitter...

- Les enfants, vous êtes de grands garçons maintenant.  
Ils le scrutèrent tous les deux, intensément, mesurant l'importance de l'instant.  
L'aîné se décida, son intuition l'avertissant d'une nouvelle déchirure :
- Docteur David, quand on grandit, les gens s'en vont-ils toujours ?
- Souvent.
- Eh bien, Jean et moi nous resterons petits. Nous ne voulons pas que tu t'en ailles ! Hein, Jean ?
- Oui ! Nous ne serons jamais grands. Et toi, David, tu ne partiras jamais !
- Appelez-moi Marc. On grandit, même quand on ne le souhaite pas, le savez-vous ? C'est comme ça. Un jour, vous voudrez. Quelques fois...
- Aujourd'hui, nous ne le voulons pas !

David fit mine d'ausculter la consistance de son masque puis ouvrit sa malle de métal inoxydable. Il y déposa ses échantillons. L'autre contenait l'émetteur. (Pas maintenant. Les gosses ne le supporteraient pas). Il referma avec soin. Lui aussi se sentait un peu orphelin, alors, pendant ces quelques heures, il ferait semblant d'avoir voulu grandir.

« L'embranchement, Toubib, lui avait dit le Collecteur en montrant les canaux du doigt, c'est le bon endroit pour toi : le marchand de briquets et de boussoles passe ici, toutes les Saisons. Il revient à Bourg et c'est son chemin. Lui ne s'intéresse pas aux gales. Mais il comptera les tiennes pour savoir si tu es riche et fera ses prix, après ! Avec toi, il ne fera pas d'affaires ! Ah ! (Il avait ri : un rire court, stoppé net). Mais il sera content, il adore parler. Il connaît le chemin de Bourg comme le fond de sa maison et sait des trucs sur les mignons. Adieu, Toubib ! Pense aux Pluies ! »

Alors David hésitait à s'éloigner de ces canaux qui se croisaient à portée de voix. Si le marchand « revenait » c'est donc qu'il était allé plus loin que lui sur cette route. Probablement avait-il pu rencontrer Rose (?). Parler avec Elle (?)... Su où Elle avait été ?

« N'aie crainte, Toubib, tu ne peux pas le rater ». Alors David guettait en pensant à l'émetteur. Pensant au monde de ces gosses qui s'emplissait de lui. (Ne plus tarder. Ce deviendrait trop difficile...)

Le surlendemain il ouvrit la seconde malle et déploya l'antenne. Tout fonctionnait : l'étanchéité avait été efficace. Le voyant vert s'alluma. Il se pencha sur la grille et lança le message, convenu avec Stevenson la veille de son départ.

« Appel au Docteur Stevenson. Stop. Attends réponse demain quinze heures. Stop. Exigence d'un hélico. Stop. Sauvetage impératif. Stop. Terminé »

De son doigt sale il enclencha le commutateur qui répéterait le message pendant dix minutes, puis il attendit. Deux petites statues de boue le scrutaient attentivement.

Le délai passé, il n'y eu pas de réponse.

À vrai dire, il n'escomptait pas que Stevenson montât la garde près du récepteur. Mais, à Nelly-Ville, un voyant s'éclairerait et, demain, son collègue serait là. (Le contraire était à écarter absolument !). Il referma le tout et fit comprendre aux enfants que la vie reprenait. Mais il se savait immensément seul.

Le radeau, déplacé, il pêcha une centaine de vauriens. Après examen, il en rejeta une vingtaine, dont le bouclier dorsal, sans l'ombre d'un doute, se décollait. Un petit war chassait. Il dut encore interrompre sa pêche et changer de place pour compléter ce repas. Et puis, ensuite, vider les bestioles ; revenir au carrefour devenu familier...

« Ne jamais se placer au même endroit deux fois de suite » Une énième fois, son œil exercé détailla la végétation environnante... « Ne jamais se fier aux habitudes »

Il accosta et prépara le feu. Puis ce fut le soir. Le radeau ancré au centre du carrefour, sur un autre mouillage, ils s'endormirent tous.

À vouloir s'éterniser en ce lieu, chaque jour se répétait, semblable au précédent : un piège permanent. Chaque geste, chaque décision, chaque examen.

Et David ne pensa plus qu'à ce Marchand...

\*\*

Les gamins suivaient leur apprentissage avec application malgré l'air torride et puant. La saison « sèche » en était à son paroxysme et David ne disposait plus que d'une trentaine de jours pour avoir rejoint Bourg des Marais. Peut-être moins car, sur la carte, plusieurs carrefours pouvaient se confondre. Le Marchand était sa dernière chance de récupérer des renseignements à propos de Rose. Mais pour revenir se mettre à l'abri des Pluies à temps, seul cet homme lui montrerait le plus court chemin. Sinon...

Avec toutes ces ratures sur les cartes, il était incapable de se situer. Et n'avait plus la moindre idée du kilométrage parcouru ! Deux cents ? Plus ? Moins ? Il lui fallait faire le point lucidement : il avait échoué. Un seul but immédiat : sauver, au minimum, ces enfants. Le calendrier de Nelly comptait arbitrairement dix mois de trente jours, approximativement... Pour faire une corrélation avec celui de Vieille Terre, on avait supprimé les mois de Janvier et Février ; David en déduisit qu'il devait être au 23 Mars de Nelly : la pleine canicule pour la zone de Bourg ! Avant de disparaître, le collecteur avait discerné des changements dans les eaux, de nouveaux remous, et lui en avait fait part. Il lui faisait confiance. À quinze heures, résolu, il déploya l'antenne et, l'estomac crispé, attendit.

Des grésillements : Stevenson était au rendez-vous.

Mais la voix était pâteuse.

- Docteur David ? C'est vous ?!
- Évidemment ! J'espérais ne pas avoir à vous déranger, mais il y a eu des événements graves. J'ai besoin d'un hélico muni d'un treuil. Avez-vous entendu, Docteur Stevenson ? Un hélico muni d'un treuil ! C'est très urgent !

- Oui... Un hélico avec... un treuil. Il faut que j'en parle à Avaredjan... Rappelez-moi demain. À la même heure.
- Docteur Stevenson ? C'est impératif ! Im... pé... ra... tif... Avez-vous compris : cet hélico est impératif, je vous attends ! Terminé...

Préoccupé, David replia l'antenne et rabattit le couvercle : ce n'était pas Stevenson ni ses collègues qui disposaient d'un hélico, mais le Secrétaire à la Santé... Détail fâcheux qui ne le rassura pas du tout. Avaredjan était partie prenante dans ce sauvetage, alors qu'il avait tenté - avec insistance - de le décourager. Lui demander de l'aide, maintenant... Quelle serait sa réaction ?

\*\*

Nelly-Ville. Cité Administrative. 23 Mars 2675...

- Vous me cassez les pieds, Docteur Stevenson !
- Maître Avaredjan...
- « Docteur » ! Pas « Maître » ! Stevenson, je vous vois tous les jours et vous m'agacez ! Vous connaissez la situation, non ?
- Les cours de la Gale s'effondrent... Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ce que ça veut dire ? Ce que ça veut dire ? Eh bien, je vais vous le dire : c'est parce qu'ils veulent tomber !
- Vous exagérez, Avaredjan.
- Je n'exagère rien : je dis. Lisez la gazette demain matin !
- Si vous savez quelque chose, dites-le moi maintenant !
- Ce que je sais, c'est que les cours de la Gale s'effondrent. Et que ce n'est pas une surprise. Le commerce entre les Mondes se réduit. Il périclité. Moins de voyages et moins de Traitements, donc : « moins » de Gale. C'est un monde que de devoir expliquer ça à un scientifique !
- Nous n'avons reçu aucune note de l'Institut.
- L'Institut ! L'Institut ! Et moi, mes informations proviennent de l'État des Mondes ! Et, à moi, on me dit que les transports stellaires se réduisent en nombre. Donc : « moins » de transports. Alors, je réfléchis. Et si les cours s'effondrent, ça ne me surprend pas.
- Vous parliez de Mervelines (¹)... Que viennent faire les Mervelines là-dedans ? Quel rapport avec la Gale ?
- Vous êtes là, il faut bien que je vous parle ! Je pourrais tout aussi bien vous parler de cette pluie sinistre. Ou de la toiture à refaire. Ou de cet hélico en ruine ! Ou de la Gale ! Et puis, vous mélangez tout, vous devriez boire moins !
- Avaredjan !
- Monsieur le Secrétaire Avaredjan : je suis responsable de la Santé sur Nelly, ne l'oubliez pas ! Je n'ai pas une sinécure grassement payée par l'Institut, moi !
- Des crédits qui n'ont jamais cessé de diminuer...
- Alors, pourquoi n'êtes-vous pas reparti pour Chante Cœur ?! Pourquoi êtes-vous restés sur Nelly, hein ? Pour poursuivre vos petites études sur le Marais ? Là où vous n'êtes

---

¹) Mervelines : extraterrestres utilisées pour l'assistance psychologique des pilotes volant hors des Failles. Voir livre 1 de Finitude : "Un rêve, s'il Vous plaît"

seulement jamais allé vous mouiller les pieds ! Non : vous et vos collègues avez placé vos nels sur les actions de la Gale et vous attendez tranquillement.

- Vous aussi, j'en suis certain !
- J'avais placé.
- Vous avez vendu ? C'est vous ! C'est vous ! C'est vous qui avez fait baisser les cours !
- Moi faire baisser les cours, oh non ! Erreur ! Je ne suis pas fou, je savais qu'on finirait par la mettre au point cette drogue de synthèse, c'est tout. Deux mois que j'ai vendu...
- Vous saviez et vous avez conservé ces informations ! Pour vous seul !
- Vous me faites perdre mon temps à bafouiller.
- Je suis venu aujourd'hui...
- Vous venez tous les jours me déranger, Stevenson ! Et ça devient pénible !
- J'ai besoin d'un hélico.
- Un hélico ?! Un hélico ? Vous avez bu plus que de coutume, on dirait !
- Pour ce docteur David... Dans le Marais...
- Celui-là, je ne l'ai pas forcé, il savait à quoi s'en tenir.
- Nous lui avions promis.
- « Vous » lui aviez promis. Quoi ? Je ne veux pas le savoir !
- Il réclame un hélico, Avaredjan, et vous lui avez signé ses papiers ! Toutes les autorisations. Tout l'Institut sait qu'il est là. Et l'État des Mondes est grandement tributaire de l'Institut, ne l'oubliez pas !
- Quelle assurance, subitement ! Je n'ai qu'un hélico, sachez-le, un des deux est en panne. De plus, je suis totalement débordé, Institut ou pas.
- Il en reste un...
- Bravo ! Cependant, j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, ce n'est pas pour l'envoyer dans le Marais !
- Si Marc David réclame...
- Écoutez, Stevenson : les cours s'écroulent et c'est la consternation en ville. Des boutiques ont déjà fermé. Tout repose sur la Gale et, si ça continue, c'est la catastrophe. Cette nuit je dois recevoir des nouvelles ; priez pour que les transports ne subissent qu'une crise passagère et que tout s'arrange dans les six mois. Maintenant, laissez-moi ! Lisez votre journal demain matin et téléphonez-moi. Si j'ai une solution pour vous... Ça va comme ça ?
- Pour l'hélico ? David attend une réponse !
- Dites-lui... Dites-lui... Dites-lui ce que vous voudrez ! Après tout, c'est vous qui vous êtes engagés ! Le Marais ! Le Marais ! Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche ! Mais, Stevenson, le Marais c'est la Gale, rien d'autre ! Tout le monde se fout du reste, Stevenson ! Tout le monde, à Nelly-Ville et sur tous les Mondes Humains ! Rien que la Gale, Stevenson ! Rien que la Gale ! Et... à demain, j'ai à faire. Et téléphonez-moi auparavant, ne venez pas ici comme un cheveu sur la soupe !

Stevenson se retrouva hors du bureau. Il repartit d'un pas hésitant, esclave de suppositions déroutantes. Occupé... Débordé... Mensonges ! Avaredjan savait des choses, à coup sûr. Mais que venaient donc faire les Mervelines dans les cours de la Gale ? À parler de tout, on parlait de rien... Cependant, ce n'était pas sans rapport : plus de Mervelines pour l'Assistance « psy. » des pilotes stellaires et... plus de transports. Il pouvait y avoir une logique. Mais on retrouvait bien, là, la technique

habituelle d'Avaredjan : exagérer ! C'était « moins » qu'il fallait comprendre vraiment. Évidemment, si l'Institut avait mis au point un ersatz efficace et moins onéreux, pourquoi l'État des Mondes soutiendrait-il les cours de la Gale naturelle ? Il fallait le comprendre.

À évoquer les implications d'une telle information, Stevenson, subitement, fut parcouru d'un frisson glacial.

Et tous ces gens dans le Marais ?! Et ici, à Nelly-Ville ?! Peu à peu, tout péricliterait... Un retour de cinquante années en arrière ! Plus de Mission de l'Institut sur Nelly ? Ou... Réduite ? Des crédits ridicules. Voire : supprimés ! Et ses actions ? Qui lui reprendrait ses actions ?! Les crédits de l'Institut... Un effroyable scandale ! Le déshonneur...

\*\*\*

## Chapitre 7

Ses jambes fléchissaient. Pour une fois, l'alcool n'en était pas la cause. Stevenson rentra chez lui, incapable d'adopter une quelconque décision. Et qu'allait-il répondre à ce David, le lendemain ?

Dans le taxi, le défilement des immeubles suintants, balafrés de sombre, entretenait un étourdissement où tout se mêlait. Les Cours de la Gale... Les Mervelines... Avaredjan... Marc David... La Ceinture... Et puis : les nels ! Les siens et ceux... Les crédits de l'Institut, qu'il avait placés, sans autorisation.

Il était atterré. Il réprima à grand peine le tremblement qui le gagnait.

Puis, n'y parvint plus...

\*

Avaredjan, lui, une fois débarrassé de Stevenson, analysa ce que provoquerait l'annonce officielle de la chute finale des cours. Mais une vague sensation qu'un fil lui échappait le tenaillait. La tête froide, les idées bien en place, il récapitula la situation. En premier lieu : le contrecoup sur l'économie locale de Nelly ? Il en avait fait le tour. Mais : « pratiquement » ? D'abord - et à coup sûr - : une fuite des habitants de Nelly-Ville en direction... (du premier vaisseau qui passerait !). Non : seulement ceux à qui il resterait un confortable matelas de nels... Car le change s'écroulerait aussi.

Il esquissa un sourire rétrospectif : depuis deux mois, ses nels s'étaient mués en solars. Les ordres de virements avaient été confirmés. Il n'avait conservé que quelques liasses de la monnaie locale et comptait sur son autorité, jusqu'à la dernière minute, pour parer aux surprises. Car il y aurait, fatalement, une « dernière minute » ! Un point à examiner absolument et minutieusement. Ensuite : l'État des Mondes ne le muterait pas de suite. On ne lui enverrait pas un remplaçant alors que ce serait la totale désorganisation ! Et, pour finir : la nouvelle se saurait à Bourg. Problème déjà envisagé ; il prétexterait la Quarantaine et utiliserait la force pour contenir ceux des marais. Avant tout : les empêcher d'accourir à Nelly-Ville ! Mais ça ne durerait qu'un temps. Il était bien placé pour savoir que la réglementation sanitaire ne retiendrait pas les plus résolus ! Dans un tel moment, les ferries seraient pris d'assaut... Alors, faire saboter ces véhicules déjà mal en point ? Une mesure efficace : l'émeute tarderait à déborder de la ville.

Mais elle exploserait, d'abord, à Bourg. Dans un premier temps, pourquoi s'en soucier ? À la Cité Administrative, il avait circonvenu puis dominé tous les autres



services : il était l'Autorité de Nelly. La Police serait donc à ses ordres jusqu'aux ultimes moments. Là, encore, rien de bien hasardeux.

Mais Avaredjan avait construit sa carrière sur son aptitude à prévoir, à voir loin. Le problème présent était : l'après Nelly. Une question centrale ! Devait-il s'accrocher à sa fonction au service de l'État des Mondes, au risque de se faire piéger sur cette satanée planète ? Ou bien... filer par le premier vaisseau qui se présenterait, quitte à prendre certains risques ? Tel celui de filer sous une fausse identité, pourquoi pas ? Il en avait un coffre plein de ces cartes, confisquées aux clandestins refoulés à Bourg.

Il reconnut avoir insuffisamment étudié ces implications. Mais, d'autre part, il n'avait pu remettre indéfiniment l'annonce de la catastrophe. Même s'il se trouvait des justifications faciles, les options prises dès ces prochaines heures détermineraient... Quoique... Placé dans le rôle d'acteur principal rien ne lui interdirait de changer en cours de route, si...

Il s'inquiéterait donc des vols à destination de Nelly. C'était là qu'il se devait de se positionner : surveiller les messages par ondes photoniques en provenance de Reychelles. Des messages qui parviendraient à l'Astroport de Nelly : le premier point. Jusqu'au dernier des messages, celui qui devancerait l'apparition d'un vaisseau : une chance et un délai pour réajuster les choix.

Avaredjan détestait les solutions uniques. Mais, dans un tel cas, quand il n'était plus question que de rester ou de partir, les alternatives ne foisonnaient pas.

Il veillerait à ce message : être le premier à en prendre connaissance. Sinon : le seul. Mais, ça, impossible, il ne fallait pas rêver. Conséquence : il ne se faisait pas d'illusions, les temps à venir imposeraient nécessairement aides et complicités, il faudrait partager cette évacuation. (Avaredjan se força à figer son visage : échappatoire était plus appropriée). Mettre des noms sur ces « élus », en obtenir de nouveaux atouts. N'en conserver aucun... Ou : un seul.

Manipuler les individualités ne lui coûtait pas, il en tirait même une jouissance certaine. Ensuite ? Monter à bord d'un vaisseau. Après...

Tout n'était pas gagné, loin de là, mais, sortis de Nelly, il y avait ses trente millions de solars placés dans la banque dominante de Celcius, de quoi susciter, tôt ou tard, les déférences. Les blâmes ou sanctions de l'État, alors, dans le temps, ne pourraient que faire long feu.

Allons, tout n'était pas perdu !

Le bulletin destiné à la presse remis à sa secrétaire, il referma son bureau ; demain, il aurait besoin de toute sa clarté d'esprit. L'enjeu valait toutes les attentions et rejetait toute improvisation. Penser ainsi satisfaisait sa nature. Pour une fois, il rentra tôt chez lui. Les distractions ne devaient pas entraver son avenir. Ça devenait sérieux, les prochaines journées seraient déterminantes pour son avenir.

Et quelques détails devaient se peaufiner...

\*

Nelly-Ville 24 Mars Au matin

Stevenson sortit à la première heure. Avaredjan avait dit : « achetez la gazette ». Il ne parlait jamais inutilement. Et quand il ne voulait pas aborder une facette particulière d'un sujet, il s'éternisait sur une autre facette de ce même sujet : sa façon

de se donner bonne conscience, tout en gardant, par dévers lui, les bonnes réponses. Et d'être inattaquable par la suite ! À chacun de se débrouiller avec ces jongleries. Stevenson acheta donc le journal. Peut-être y découvrirait-il, derrière les non-dit, ce qui était important ?

Mais quand il se pencha sur la feuille de papier synthétique, il ne put ignorer l'énorme titre de la première page :

« Arrêt des cotations dans les chaînes industrielles de la Gale »

Et, en-dessous, en caractères à peine moins grands :

« Avoirs bloqués dans les industries annexes et sous-traitantes. L'État des Mondes Humains envisage des aides non négligeables »

L'article confirmait la fabrication industrielle d'un substitut à la gale naturelle des marais de Nelly. Un résumé d'étude comptable démontrait un déficit en défaveur de la production traditionnelle, dans un rapport de un à quatorze ; la conclusion allait de soi.

Stevenson sauta dans un taxi et vint faire irruption dans le bureau d'Avaredjan, après avoir écarté, d'un geste brutal, la secrétaire qui tentait de faire barrage...

Le responsable à la Santé Publique se retourna tranquillement et lui fit face.

- Avaredjan, vous êtes une canaille !
- C'est un qualificatif qui a cours à Nelly-Ville, surtout ce matin. Vos collègues de l'Institut sont-ils venus vous sortir du lit, Maître Stevenson ?
- Vous êtes une canaille ! Vous auriez pu m'avertir hier !
- Si je vous l'avais dit, le journal devenait inutile pour tout le monde : j'ai préféré utiliser la voie officielle. Mais j'ai réfléchi et asseyez-vous. Deux mois que je savais. Un secret un peu lourd.
- Vous comptez m'attendrir, Avaredjan ? Vous espérez me faire pleurer ! Vous ne manquez pas d'un certain culot !
- Écoutez-moi d'abord Stevenson, vous m'insulterez ensuite ! La valse-hésitation durait depuis deux mois. Je savais que la Gale était finie, mais je savais - aussi - que la banque de Nelly n'assurerait plus le change. Fini le Nel !
- Et vous vous êtes bien gardé...
- Attendez la suite, Stevenson ! Un quota, un tout petit quota. Une contrepartie ridicule, voilà ce qui était proposé pour racheter. La banque de Nelly n'est qu'une succursale ; les patrons sont ailleurs, sur Celcius. Peu de liquidités pour une toute petite agence, donc. Le Nel était foutu depuis deux mois. Il faut me comprendre, Stevenson, des milliers de gens ont défilé dans ce bureau, toujours pour me demander des faveurs ou des crédits. Et seulement quelques - rares - pour me proposer leurs services ! Vous n'étiez pas de ces derniers. Toujours à penser à vos bestioles, à ces marais.... Mais c'est la Gale qui comptait, Stevenson, la Gale et seulement ça !
- Nous ferons un rapport à l'Institut.
- C'est ça. Vous lui écrirez - aussi - que vous avez placé ses crédits sur un compte personnel. Bonne idée, n'est-ce pas ? Remarquez-le : j'avoue que ça ne me regarde pas et vous n'êtes certainement pas le seul à avoir agit de la sorte. Cessons donc cela, voulez-vous, et déplaçons votre problème. Moi, je vais vous prouver que je ne suis pas un mauvais chien, je vous propose une solution intéressante : mon hélico est libre... Deux jours au maximum, pas une heure de plus. Et je sais que l'agence de Bourg détient un fond de caisse en solars. C'est mieux que d'empiler des nels, non, vous en conviendrez ? Je vous offre la possibilité de ramener ces solars. Correct, non ?

- Vous êtes diabolique, Avaredjan...
- Réaliste.
- Vous vous inquiétez de ce David... C'est ça ! On pourrait vous reprocher de l'avoir abandonné en pleine Ceinture !
- Dans les prochaines semaines - disons trois - je prévois entre cinq cents et mille morts. Par la suite, encore plusieurs milliers. Ne vous affolez pas, Stevenson, mais la population de Nelly tombera à trois mille personnes restant à demeure. Ça, ce n'est qu'une estimation pour le moyen terme. Faites le compte vous-même : le Marais redevient désert et Bourg regarde crever ses derniers malades bouffés par les moisissures et autres joyeusetés. À la ville : deux mille habitants - ou guère plus - devenus gâteaux à force de compter leurs piles de nels sans valeur. Envisagez aussi : des malades reviendront de Bourg et déferleront sur la ville. Votre David, dans tout ça... Notez que c'est uniquement pour vous donner un aperçu optimiste de la nouvelle situation qui s'instaure. Alors, un individu, fût-il Docteur de l'Institut, nanti de références scientifiques, fussent-elles certaines... Peu de chose !
- Peu de chose, mais qui vous tracasse. Un sauvetage serait parfait pour vous dédouaner ! Je vous connais, Avaredjan !
- Je sais que je parle à quelqu'un qui s'occupe plus de bouteille que de son microscope, mais je ne vous prends pas pour un sot. Vous ramassez votre David dans le Marais et... vous allez récupérer le reliquat de solars à Bourg. Ou l'inverse, à vous de voir. Des questions pratiques... Moi, je fournis mon hélico !
- Vous venez avec moi ?
- ... Et je vous fournis le pilote ! Moi, j'ai trop à faire pour songer à me promener.
  - Deux jours ?
  - Là, vous voyez bien, Stevenson, que vous n'êtes pas bête ! Vous vendiez vos titres il y a deux mois et vous ne récoltiez que des nels : la belle affaire ! Je vous en propose une, bien meilleure. Le grand tort d'un scientifique, voyez-vous, c'est de ne se soucier que de ses fiches, de ses petites plantes, de ses petites formules ; j'ai toujours pensé qu'il y avait mieux à faire. Suivre la vie de la Cité et l'actualité me paraissait plus attrayant. Bref.
  - Vous me cachez encore...
  - Je vous propose un hélico et vous cherchez je ne sais quoi !
  - C'est à voir...
  - C'est à voir de suite, Stevenson ! Votre David vous rappelle cet après-midi, avez-vous dit ? Ou vice et versa. On ne tergiverse plus. Si vous ne voulez pas de mon hélico, son utilité pour les heures à venir polarisera l'intérêt de quelques personnes, j'en suis certain !
  - Comme, par exemple, d'aller à l'Astroport...
  - Encore faudrait-il que l'on nous envoyât des vaisseaux ! Je pense plutôt à ces gens de la Côte Ouest ; le téléphone retentira dans mon bureau sous peu, je le prévois. Décidez-vous ! Que je sache ce que dois en faire. Que je puisse répondre à tous ces gens qui vont me le demander !
  - Je... le prends.
  - À la bonne heure ! C'est le cas de le dire, il est prêt à partir ! Deux jours : aller-retour.
  - Et son système radio ?

- Qu'allez-vous penser Stevenson, cet hélico est en parfait état de marche ! Il est à votre disposition, immédiatement. De suite, j'en avertis le pilote. Vous appelez ce docteur en cours de route, de là où vous serez. Ensuite, vous passez à Bourg, ou pas... Mais je veux mon hélico demain après-midi au plus tard ! Que l'on ne m'accuse pas de favoritisme ! Alors ?

\*

Stevenson, sans trop savoir pour quelle raison, hésitait encore. Peut-être, la cause en était ce brusque revirement d'Avaredjan ? Avec cet homme... Mais un hélico était la providence-même. Il accepta :

- Eh bien... Oui.
- C'est une affaire de réglée ! Demain, dix-sept heures et, cet hélico devra être là, de retour. Et je ne veux rien savoir d'autre. Compris ?
- D'accord : demain, à dix-sept heures...
- Maintenant que votre problème est résolu, Stevenson, laissez-moi ! Je n'attends pas de gratitude de votre part, mais j'espère que vous prendrez note. Je dépends du Gouvernement des Mondes, moi, et ne dois rien à l'Institut. Mais, dans ces moments difficiles, puisqu'il y avait un moyen de collaborer... Je préviens ce pilote. Vous aurez tout juste le temps. À bientôt de vous revoir !

\*

Stevenson sortit de la cour de la Cité Administrative, ses jambes et ses mains tremblaient. Son entrevue avec Avaredjan l'avait épuisé.

Il était six heures du matin : il ne disposait que d'une petite heure pour se précipiter au laboratoire afin d'y récupérer le code de David, et de revenir. C'était bien dans les manières du Secrétaire, tout était bon pour faire payer le prix fort ! Mesquin...

Mais Stevenson ne voyait toujours pas très clair dans son jeu. Avaredjan avait lâché du lest sur un point, soit. Mais, sans aucun doute, il se préparait à ferrer l'animal, et Stevenson avait toutes les peines du monde à ne pas se sentir l'animal en question. Où était le piège ?

Avaredjan se couvrait vis-à-vis de l'Institut : c'était évident. Mais il y avait, obligatoirement, un pion caché. Alors... le pilote de l'engin ? Le docteur Stevenson, au nom de l'Institut, raflait les solars de Bourg ; et ce pilote - un homme à Avaredjan, à coup sûr - déposait son passager en pleine nature et... emportait les solars.

Déposait... Issue inquiétante. Stevenson ne pouvait espérer se colleter avec un homme jeune et espérer en sortir vainqueur...

Il pouvait, aussi, n'aller chercher que David et ne plus penser à ces solars. Par ailleurs : ces solars étaient peut-être déjà volatilisés à l'heure qu'il était ! Alors, les solars de Bourg... Si Avaredjan avait dit vrai. Si... Dans la partie qui se jouait, il n'y aurait ni revanche, ni belle. David et les solars... Les solars et David... David sans les solars... Les solars sans David...

Cette dernière combinaison déclencha une recrudescence de son tremblement. Il le cacha en accélérant le pas jusqu'à trotter. Dut se contenir... Parvint à modérer son allure... Obtint un compromis entre cet affolement intérieur et cette précipitation

sur laquelle se retournaient les passants. Et, tant bien que mal, rejoignit l'immeuble de l'Institut en contrôlant l'affolement provoqué par toutes ses supputations.

Le code de David récupéré, son retour à la Cité n'améliora en rien ses angoisses ; il entra dans un bar qui faisait face aux bâtiments de la Cité et y avala, coup sur coup, trois verres d'alcool. Il se sentit mieux. Encore autant et ce serait l'euphorie. Mais il redouta de mal apprécier une situation au moment déterminant et préféra acheter un flacon qu'il poussa dans sa poche poitrine. Rassuré, il demanda un quatrième verre qu'il parvint à faire durer : si l'hélico s'envolait pour sept heures, il disposait encore de quelques minutes...

À l'abri des premières bouffées de sérénité, le charivari qui l'agitait se calma. Le problème s'était décanté...

Il récapitula : quatre à cinq heures suffiraient pour se retrouver à l'aplomb de David. Là, le charger, lui et les documents. Mais, au retour, David serait présent dans le cockpit ! Promiscuité contrariante. Puis : passer à Bourg. Transporter de la monnaie pour l'Institut : rien de surprenant pour ce docteur, tout frais émoulu des Universités de Chante-Coeur... Cependant, détail fâcheux : ça en ferait un témoin.

Il pouvait, aussi, le faire déposer à Bourg et...

Les verres d'alcool ne lui rendaient pas ses pensées plus subtiles. Il sortit du bar et, remisant pour un temps ses déchirements, revint vers les bâtiments. L'hélico se posait à l'instant même dans la cour. Maître Stevenson - de l'Institut Scientifique des Mondes Humains - assura sa démarche. Le badge bien en vu, il se présenta sous les pales en rotation...

La porte bascula. Il grimpa et, l'air digne, s'installa. Après un rapide signe du pilote, l'appareil accéléra puis décolla. Il prit de la hauteur et bascula en direction des marais, plein sud.

Mais Stevenson n'avait toujours pas résolu l'énigme qui le martyrisait.

\*

Avaredjan avait demandé à sa secrétaire de brancher sa console sur celle de l'Astroport et, de ne plus en bouger ; des transports avaient été, sûrement, prévus par le Gouvernement des Mondes, dont le représentant le plus proche avait son bureau sur la station spatiale de Reychelles... De là, obligatoirement, viendraient les vaisseaux qui évacueraient Nelly-Ville. Il ne pouvait en être autrement ! Et Avaredjan ne voyait rien de plus important. Combien de vaisseaux ? Les dates et les heures du va-et-vient des navettes ? L'horaire précis ? Tout le reste n'était que foutaise ! S'il y avait un humain pour en être convaincu sur Nelly, c'était bien lui-même.

Sans aucune preuve déterminante, son intuition lui disait cependant que le problème dépassait ce globe sinistre, ce petit monde crapoteux des Confins. Il n'était pas un militant de l'optimisme à tout prix et n'avait jamais rejoint la coterie de ceux qui baignaient de flou le problème Mervelines. Mais, cette fois, ce qui se profilait dépassait le pessimisme. Une carence généralisée ? Sur Nelly, le journal ne rabâchait pas sur ce sujet à longueur de colonnes, au point de le banaliser et de le vider - au regard du Lecteur - de ses implications à venir... Ça en devenait, même, bizarre.

L'ordinateur de Nelly possédait ces données, voilà ce qu'il devait faire : vérifier. Car cette faillite la Gale lui laissait un désagréable goût de concomitance. Que les cours chutent, soit. Mais il n'avait pas encore saisi le mystère des quotas de solars

alloués par les banques à leur agence de Nelly : les quotas étaient supérieurs au marché. « Supérieurs »... Ça portait à présumer qu'en Hauts Lieux on parait à un désastre sans commune mesure avec le marché de la Gale. L'État des Mondes avait donc envisagé : « plus ». « Moins », Avaredjan aurait compris !

Un événement se préparait. Et ça ressemblait bigrement à un abandon du marché global de Nelly. Quelque chose qui aurait précédé l'abandon de la - planète - Nelly, pourquoi pas ? Ce qu'il voyait, plus il y pensait, c'était Nelly coupée des Mondes définitivement.

Il s'imagina coincé sur cette planète pour le restant de ses jours et réprima la petite crispation qui lui oppressait la poitrine. Tout ça était... démesuré. Ses millions de solars : envolés ! Inaccessibles à tout jamais. Par ailleurs, il ne se voyait pas embarquer sur un vaisseau de vive force, si une telle actualité ne devait se révéler nécessaire par la suite que passagère. Aucun contretemps n'était permis.

La Gale n'avait pas fabriqué que de la misère sur Nelly, Celcius devait le savoir. Ces quotas inconséquents, disproportionnés ? Ou correspondant exactement à la situation ?

« Il n'y a pas de brume sans eau », affirmait le proverbe nellyen ; « il n'y avait pas - non plus - de décision sans certitudes » pour le Secrétaire. Si une composante de l'hypothèse devenait l'unique raison, le bouleversement prendrait une toute autre allure. Entre abandon provisoire et abandon définitif, il s'agissait plus que de nuance ! Avaredjan sortit de son bureau et se rendit dans celui de sa première secrétaire.

Elle se retourna et fit « non » de la tête. C'était elle qui guettait les nouvelles en provenance de l'Astroport et ils n'avaient pas besoin de grands discours pour se comprendre. En haussant les épaules théâtralement, il affecta un total désintérêt pour ce problème : pourquoi attirer son attention !

Il ressortit et repartit transmettre ses consignes à la seconde, dans l'autre pièce, lui réservant un rôle plus ingrat :

- Au téléphone, vous répondez : « solars épuisés ». Pour l'hélico : « en main jusqu'à demain dix-sept heures ». Pour les transports en direction de Bourg : « pas de carburant »... ou bien n'importe quoi ! Débrouillez-vous !

(La femme le regarda d'un air étonné, ce qui eut le don de l'énerver.).

... Ça vous intéresse, vous, de les voir revenir bourrés jusqu'à la gueule de malades fous furieux ? Non ! Alors ? Pour le reste, je n'ai pas le temps, prenez des rendez-vous.

- Le carnet est déjà plein.
- Mais vous ne comprenez donc rien ! Annulez tout !
- Il y avait le chef de la Police...
- Lui, rappelez-le. Vous le ferez entrer dans mon bureau directement.
- Bien, monsieur le Secrétaire à la...
- Je ne veux personne d'autre, compris ?!

Avaredjan revint dans son antre et verrouilla la porte. Il savait que la Police s'adresserait à lui : la Santé Publique, sur Nelly, c'était le poste crucial. Tout le monde se mettrait à penser à Bourg des Marais et à ses dizaines de milliers de collecteurs qui fouillaient les vases. Une population dure, malade, n'ayant plus rien à perdre : une menace qui ne pourrait se contrôler éternellement. L'État des Mondes n'avait pas intégré ce fait dans ses projets ! Et ça tombait, pile, à la veille de la saison des Pluies.

Une des plus malheureuses coïncidences, s'il en était. Par ailleurs, c'était vrai que par le passé l'État des Mondes n'avait jamais répugné à engager des opérations « chirurgicales » quand il jugeait la situation grave. Fallait-il ignorer la coïncidence ? Étrange irresponsabilité, la faillite de la Gale n'expliquait pas tout. Pour les quotas, plus il y pensait... Et ce silence de l'Astroport ! Anormal ! Il ne se passait jamais deux ou trois mois sans la venue d'un vaisseau. Ne serait-ce que celui d'un touriste fortuné en mal de sensations fortes, Nelly n'avait pas une réputation de terre paradisiaque, mais jamais plus de six mois sans curieux. Certains ont toujours des solars à gaspiller à vouloir se faire peur, Nelly savait répondre à leur soif !

Maintenant, le contenu de certains messages lui revenait en tête ; à chaque fois qu'il avait réclamé des crédits, il s'était vu répondre : « Apprenez à vous servir de vos nels ».

Se fixer les idées, une bonne fois pour toutes... Avaredjan se décida :

- Madame Pietr, j'ai besoin du maître ordinateur quelques instants. Faites une pose d'un quart d'heure. Merci.

Il reprit le contrôle du terminal, vérifia le code, et afficha : « Mervelines ». Les phrases d'un texte apparurent...

*« Extraterrestres : Présence impérative dans les postes de Pilotages. Assistance psychologique des pilotes stellaires hors des failles du Continuum. Permettent aux humains de sexe masculin à résister au mal du Vide nommé Grand Mal... »*

Avaredjan, en tant que docteur de formation, savait tout ça. Pour tout hasard, il afficha : « Prévisions » et attendit. La machine compulsait ses mémoires stockées dans le bâtiment de l'Astroport, à vingt kilomètres de là. Le Secrétaire scruta l'écran, au fur et à mesure. Un texte serré...

Lire... Lire... Lui voulait des conclusions ! Il accéléra le défilement, effaça. Puis tapa : « Résumé ». Que lui importait tous ces diagrammes !

Enfin, il eut son renseignement.

*« ...Populations en voie d'extinction dès les années 2600. Phase critique: 2700 à 2705. Irréversible. Estimation période comportant caractères d'impossibilité d'infléchissement de la tendance négative : fourchette 2670 à 2678*

*Recensement et estimations pour l'année 2670 :*

*Spécimens répertoriés. En unité.*

|                            |             |                                |              |
|----------------------------|-------------|--------------------------------|--------------|
| <i>Secteur Privé .....</i> | <i>&gt;</i> | <i>Sociétés anonymes .....</i> | <i>170</i>   |
|                            | <i>&gt;</i> | <i>Personnes privées .....</i> | <i>26</i>    |
| <i>Secteur Public ....</i> | <i>&gt;</i> | <i>Institut .....</i>          | <i>28</i>    |
| <i>État</i>                | <i>&gt;</i> | <i>(Gouvernement) .....</i>    | <i>3</i>     |
| <i>«</i>                   | <i>&gt;</i> | <i>(Ministères) .....</i>      | <i>5</i>     |
| <i>«</i>                   | <i>&gt;</i> | <i>Flotte ..</i>               | <i>8</i>     |
| <i>«</i>                   | <i>&gt;</i> | <i>Police .....</i>            | <i>néant</i> |
| <i>«</i>                   | <i>&gt;</i> | <i>Pénitentiaire .....</i>     | <i>«</i>     |
| <i>«</i>                   | <i>&gt;</i> | <i>Judiciaire.....</i>         | <i>«</i>     |

*Note : « Organisation » (Association criminelle dite...)*

*Évaluation (sous réserve)*

Min.....50

Max. ....70

Captivé, Avaredjan relut le tableau. Il réfléchit et afficha « Conséquences ». Le tableau s'escamota, aussitôt remplacé par un texte :

*« ... Dès les années 2660, quatre notes issues des études menées par l'Institut Scientifique des Mondes Humains ont stigmatisé les problèmes créés par la dégénérescence de ces Extraterrestres.*

*Ces notes ont conduit la politique de l'État à un revirement total. Des réductions drastiques en direction des personnes privées ont été réalisées. On s'est orienté vers une priorité absolue en faveur des Transports, quitte à réduire les autres possibilités d'utilisation. Il apparaît, de source sûre, que même l'association criminelle dite « Organisation » n'augmente plus sa quantité de spécimens disponibles.*

*Parallèlement, une rationalisation extrême des Transports s'imposait. Le Décret de l'État des Mondes Humains en date du 6 Mai 2670 (Temps de Terre) stipule :*

*Des moyens renforcés et nouveaux seront alloués à la Police pour engager une lutte définitive contre le gang criminel dit : « Organisation »*

*L'Armée sera dotée d'une nouvelle flotte pour effectuer une surveillance accrue et stopper le piratage des populations de Mervelines sur leur monde originel ; le dit braconnage portant atteinte directe à l'intérêt collectif des Mondes Humains.*

*Des crédits annuels - pour un montant de un milliard de solars - sont alloués à l'Institut Scientifique des Mondes Humains afin d'enrayer à terme la disparition de cette espèce.*

*Le présent décret inclut une réquisition totale des spécimens ayant encore à ce jour un statut privé. Toutes Jurisprudences arguant d'une qualité de propriété privée sur la personne d'une Merveline sont supprimées. Contrats et engagements, et en général, tous liens - y compris affectifs - sont considérés nuls à daté du présent décret.*

*Conclusions : L'époque de profusion de la Présence Merveline dans les infrastructures et dans les superstructures de l'organisation Sociale Humaine est révolue.*

*Dès 2670, et jusqu'au terme définitif d'une solution à ce Défaut de Présence, la politique mise en œuvre - tant au niveau Économique qu'Étatique - s'oriente et se fonde sur deux concepts :*

- 1) Économies draconiennes
- 2) Lutte sans concession contre les gaspillages

*La date du 3 Janvier 2676 est retenue en vue d'un bilan complet de l'action menée.*

*Il faut noter encore :*

*Toutes mesures, lois, décrets, notes à caractère public ou privé, concourant à remettre en cause, dénaturer, freiner, ou contredire la présente loi, seront considérés comme actions délibérées portant atteinte à l'Intérêt Public. Toute personne incriminée sera passible des peines maximales prévues, soit : bague à perpétuité. Présomption ayant force de Loi. 7 Mai 2670... »*

\*



Avaredjan en savait assez. Il n'était même pas loin de constater, avec effroi, qu'il en savait de trop. Mais il n'était pas homme à perdre son sang-froid. Son intuition ne l'avait pas trompé et il avait bien failli mettre Stevenson sur la bonne voie en imaginant vouloir l'égarer ! Une prudence accrue s'imposait et rien n'était perdu ; il n'était pas imaginable que plus un seul vaisseau ne vînt sur Nelly, tôt ou tard... Et lui, il aurait fait tout ce qu'il fallait pour être parmi les premiers à monter dedans !

Il libéra le terminal.

Se donner les moyens d'être le premier prévenu de cette visite, donc : « monopoliser les informations ». Conséquence : contrôler les employés de l'Astroport. Demander au chef de la Police, si nécessaire, de placer un homme de confiance, là-bas. Pas trop intelligent !

Il se félicita d'avoir déclaré cet hélico en panne et d'avoir expédié le second dans le Marais : le moment venu, il ne pouvait être question de se présenter à l'Astroport à cinquante ou plus ! Et pour l'ensemble de l'opération : guider soigneusement le processus.

Il se releva. Faire plus, c'était apurer ses premières prévisions. Le vaisseau pouvait survenir n'importe quel jour. Il était donc souhaitable que ce second hélico ne revienne pas à l'heure où une navette se poserait, sous peine de détruire son plan dans des moments ultimes. Réduire ces probabilités néfastes c'était l'expédier en mission constamment. Il s'y emploierait : un détail oublié faisait, parfois, que le plan le mieux agencé capotât. Prévoir dans les moindres détails...

La secrétaire lui signalait l'arrivée de Rigler ; Avaredjan se composa un visage soucieux et déverrouilla la porte.

Il connaissait bien le Chef de la Police. Rigler, tout comme lui, avait ses fiches. Mais les archives de la Santé étaient considérablement plus complètes ! Ajouté au fait qu'Avaredjan se savait plus méticuleux pour les détails, ses propres fiches étaient tenues à jour en permanence : il savait donc avoir barre sur le responsable de l'Ordre. Rigler se ferait prier, mais il suivrait. Quand ce vaisseau apparaîtrait en orbite, il y aurait plusieurs places disponibles à bord, et Rigler pouvait s'avérer précieux dans l'avenir, une fois dépêtrés de cette saleté de planète de boue noire.

Le Secrétaire à la Santé cultivait ses amis avec soin, même s'il détenait en particulier, contre Rigler, une très longue liste de fautes de maintien de l'ordre (essentiellement sur des mesures de Quarantaine, non conformes ou non respectées). Il soupçonnait même Rigler de fermer les yeux sur des trafics de cartes sanitaires confisquées et revendues en sous-main. Des cas de malades revenus de Bourg ne relevaient pas de l'exception ; au cas où Rigler ferait des manières, Avaredjan aventurerait quelques allusions « appuyées »...

Il allongea ses jambes, se sentant bien. Seule la perspective d'une maussade soirée le chagrinaient. Impossible d'aller se distraire ! Relever la secrétaire qui guettait la console de l'Astroport était un impératif. Il poussa un soupir : certains instants de la vie exigeaient des sacrifices.

L'hélico s'élevait dans la cours de la Cité ; il le suivit machinalement des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse. Quoi qu'il arrive, l'Institut ne pourrait lui reprocher...

Puis, calmé, après avoir effacé le sourire qui naissait de penser à Stevenson, il déclencha l'ouverture de la porte et se leva pour accueillir le Chef de la Police de Nelly (puisque'il ne pouvait être le seul, autant que ce soit avec ce benêt !).

\*\*

Le pilote, les premières fois, avait cru que le diffuseur du casque de son passager était défectueux. Puis il s'était aperçu, à certains réflexes de son visage, que Stevenson entendait parfaitement. Avant de trop s'irriter de ce mutisme délibéré, il monta encore la puissance de son micro, bien décidé à obtenir une réponse...

... « Vous vous décidez, Docteur Stevenson ? Droit sur les marais ? Ou droit sur Bourg ?! »

Pour Stevenson, lesté de ces quelques verres qui lui diffusaient une chaleur passagère mais rassurante, Bourg c'était le Marais. Et le Marais : c'était Bourg. À son arrivée sur Nelly, quinze années auparavant, il s'était rendu dans le Marais. Une seule fois. Et, parvenu à Bourg, il avait fait demi-tour, effrayé d'apprendre que l'agglomération n'était qu'un prélude. À l'est du gros bourg, flottant dans des canaux d'eau pourrie, des milliers d'embarcations de joncs se désagrégeaient, hantées par une population de cadavres en sursis. Il s'était sauvé pour ne plus y revenir !

Ce qui l'avait consolé, alors, c'est qu'il n'était pas le premier scientifique en mission sur Nelly à avoir connu cette viscérale réaction. Mais, de lâchetés en renoncements, Stevenson, insensiblement, s'était mis à boire pour se supporter. Malheureusement, les doses nécessaires pour obtenir ce statut quo, au fil des mois, puis des années, avaient dû être augmentées régulièrement.

À la minute, il se sentait léger, encore, d'avoir évité toute réponse, s'évertuant de faire accroire au pilote qu'il n'avait pas encore choisi. Aux regards soupçonneux que lui dédiait l'homme, il affectait le profil d'un être tiraillé entre deux devoirs d'égale importance. En réalité, Stevenson savait parfaitement ce qu'il aurait désiré... Mais il se sentait incapable d'oser l'exprimer à cet homme ! Stevenson aurait très bien admis que l'appareil l'emportât en droite ligne à Bourg, et, une fois rendu à destination, le pilote serait descendu pour aller chercher les solars. Lui-même restant dans la cabine, bien sûr ! Et, pour finir, ils seraient rentrés à Nelly-Ville, toujours au plus court, ses actions perdues heureusement métamorphosées en bonne monnaie.

Mais Stevenson « se » serait terrifié d'avoir eu l'audace de formuler clairement au pilote ses cheminement de pensée : David était absent de ce scénario et l'homme avait peut-être reçu des consignes d'Avaredjan (?). Que le pilote ait parlé du Marais, à plusieurs reprises, ne prouvait pas qu'il fût au fait de l'ensemble des alternatives. Évoquer Bourg des Marais, comme préalable, c'était peut-être lui laisser comprendre, le mettre sur la voie ?

Stevenson, comme face à un immatériel mur infranchissable, opta pour des réponses évasives. Des réponses qui ne pouvaient que le satisfaire, lui.

Le pilote, tout en maintenant le cap, revint à la charge :

- C'est idiot ! Il fera nuit si nous nous amusons longtemps à ce petit jeu absurde ! Je vous demande si nous passons à Bourg, ou bien si nous allons -d'abord - dans le Marais ?
- Vers seize heures, la nuit commencera...

- Et alors, où est le dilemme ? Nous allons chercher ce docteur David ! Et si nous revenons directement, nous pouvons être de retour à Nelly-Ville à la nuit.
- Pourquoi revenir à Nelly-Ville ? On peut faire un crochet par Bourg.
- Le Secrétaire m'en avait parlé comme d'une possibilité admissible, mais, avec ce départ précipité...
- Une... « possibilité admissible » ?  
(Stevenson reconnaissait bien là les manières d'Avaredjan ! « Admissible » par « qui » ? Par le pilote ? Par le Secrétaire ? Par lui-même ?).
- Écoutez, Docteur... Consommer du carburant... Si vous ne savez pas où vous voulez aller !
- Allez à Bourg !
- Le docteur David est-il dans le Marais ou à Bourg ?
- Nous le repêcherons et nous passerons à Bourg...
- Parce que, selon vous, vous me garantissez que je trouverai du carburant à Bourg ?!
- N... non. Je ne peux pas le garantir. Mais que vous a dit exactement le Secrétaire Avaredjan ?
- « Un docteur David serait perdu dans le Marais » et, « il faudrait le ramener à Nelly-Ville ».
- Il ne vous a pas parlé de Bourg ?
- Si : comme d'une « possibilité admissible ». Écoutez-moi, Docteur... Brûler du carburant, sans savoir où je vais...
- Je vous l'ai dit !
- Et vous me garantissez ?
- Mais je ne le peux pas !
- Alors choisissez, et vite, car les routes divergent plus nous avançons.
- Le docteur David...
- Bien... Enfin ! Votre docteur David ne doit pas être très frais. Pourquoi lui imposer Bourg des Marais, hein ? En admettant qu'il y ait du carburant dans ce coin perdu, notez-le. Ce dont je doute fortement. Et puis, il y aurait ces foutues règles sanitaires.
- Votre plein a été fait avant de partir, non ?
- Non. Pas le temps. J'ai consulté la jauge : aller-retour, ça passait. Puisqu'il fallait partir à « sept » heures.
- Vous faisiez le plein et nous partions à huit heures !
- Avaredjan a parlé de « sept heures » et de ce docteur : « une urgence ». Je me suis posé à l'heure dite. Contesteriez-vous mon service ?!
- Une absurdité. Huit heures et ça allait encore.
- Trop tard maintenant... Où se trouve votre docteur ? Avez-vous ses coordonnées ?
- Les voici...  
(Stevenson farfouilla dans une de ses poche-poitrine et lui tendit le papier).
- « À l'ouest de Bourg ». « Environ deux cents kilomètres ». Mazette ! Et comment le trouver ?! Avez-vous lu ? « Environ » !
- Le Docteur David a fait une estimation en kilomètres et j'en ai déduit des coordonnées.
- Ce n'est pas sérieux, Docteur Stevenson ! Vous n'avez jamais survolé le Marais !
- Ça fait très longtemps...

- Ces coordonnées sont une mauvaise plaisanterie, j'espère ? Nous pourrions être juste au-dessus de lui et ne même pas voir l'eau ! Il me faut les coordonnées exactes, Stevenson !
- Je n'ai que celles-ci. Nous ferons ce que nous pourrons.
- Je mets le contact, vous l'appellerez... Dites-lui de mettre le feu, que ça fasse une trouée, que je puisse le repérer.
- Je ne peux pas le contacter avant quinze heures.
- De mieux en mieux ! Nous devons donc nous poser avant de parvenir au Marais, puisqu'il me faut un sol stable, et nous attendrons quinze heures. Ce sera la seule façon d'économiser du carburant ! Et j'espère qu'il n'a pas trop de paquets, votre docteur David, sinon...
- Que voulez-vous que j'y fasse si c'est le cas !
- Et si vous arrêtez de téter cette bouteille, Docteur, vous comprendriez que nous n'allons pas tourner inutilement pendant une heure et plus !
- J'ai soif, en quoi cela vous regarde-t-il !
- Si Avaredjan ne m'avais pas parlé de ce docteur perdu dans le Marais, je vous prie de croire que je faisais demi-tour, sans l'ombre d'une hésitation ! « Deux cents kilomètres à l'ouest »... C'est fou, des kilomètres dans les Marais ça ne veut rien dire !

\*\*\*

## **Chapitre 8**

Le soleil surchauffait l'embranchement des canaux. Une vibration semblait faire vivre l'eau d'une impatience contenue. La brume matinale s'était dissipée mais l'air était trouble et l'œil ne captait que des images équivoques. Les lignes d'eaux s'égarèrent en trompe l'œil, et les couleurs se fondaient dans des kakis plus ou moins clairs, ou plus ou moins sombres. Les ombres se perdaient en rendant un paysage sans relief : une peinture de très mauvais goût. Un décor factice...

Il était dix heures : juste le milieu de journée sur Nelly. Le soleil était invisible, en ce sens que la lumière ne venait de nul endroit précis dans le ciel. Pourtant, il plombait au zénith en cet instant, mais sa lumière surgissait de partout, noyait tout, comme si elle était issue de cette humidité même qui saturait et obstruait les poumons. Et tout ce qui se respirait véhiculait une odeur pestilentielle qui hypothéquait jusqu'aux pensées.

Depuis quelques jours, les brises diurnes étaient tombées ; mais, le soir, de brusques mini tornades bouscullaient le Marais, poussant les tapis verticaux de la végétation, les gonflant comme d'immenses voiles, au risque d'arracher les îles de leurs ancrages mouillés. David tentait de dompter ses craintes et se réfugiait dans les anses épargnées, recouvrant les gamins de couches épaisses de boue qui les faisaient grelotter toute la nuit. Il s'imposait à lui-même de semblables épaisseurs, un peu épouvanté par la pluie des myriades de feuilles et des brindilles brisées qui voltigeaient.

Le vent durait peu, guère plus de deux ou trois minutes. Puis cela avait été cinq minutes. Et puis, il avait duré six minutes. Puis sept ! Une éternité ! Feuilles et poussières mettaient la nuit pour se déposer. Sur l'eau, à l'aube, comme pour incruster ces moments d'angoisse dans la mémoire, ces débris mettaient encore des heures avant de couler. La surface du Marais, encombrée une bonne partie de la journée, il fallait les repousser, les écarter encore, pour découvrir les troupes de vauriens virevoltant dans l'eau chaude et trouble. Les fonds remontaient aux moindres mouvements de l'eau, il fallait prospecter cinq à six endroits différents pour un repas consistant.

Toutes ces occupations ménagères paralysaient les journées de David. Ils mangeaient tôt. Puis il jetait de la gadoue sur les braises, arrimait soigneusement son embarcation et attendait la nuit.

Si Rose était encore plus à l'ouest, alors, comme eux, elle subissait ces brutales bourrasques. Mais il préférait s'émerveiller de sa science du Marais qu'elle n'avait pu qu'accumulée au fil des années d'expérience : rassurer son imagination, la détourner du pire...

Lorsque le Collecteur de gales avait parlé des Pluies, une terreur superstitieuse avait voilé ses yeux d'abîmes informulés ; il fallait que Stevenson vienne enlever ces gamins au plus vite ! À quinze heures, il saurait. Il saurait si Stevenson honorerait sa

promesse, s'il avait trouvé un hélico. Peut-être serait-il surpris de ne ramener que deux gosses.

Ces gamins constituaient un fardeau insupportable ; mais, pour l'avenir, il s'estimait incapable de renoncer à chercher Rose. Et une situation pourrait survenir, à l'avenir, encore plus périlleuse. Conserver ses notes était un bon moyen de pression pour faire revenir cet hélico...

Cette fois : attendre quinze heures pour ces enfants. Quelques heures à modérer ses propres velléités de renoncement, conséquence de ces miasmes qui rongent l'être jusqu'à précipiter sa fuite.

Son seul vœu immédiat était de croiser ce marchand. Il venait de plus loin, dans ce fouillis effarant, où chaque kilomètre forçait à aller et revenir, multipliant ainsi les chances de rencontres et, par là, une source de renseignements. Hors de question de le manquer en quittant ce carrefour !

Il ouvrit sa malle où il rangeait sa montre. Puis la referma : à peine onze heures. Il le sentait dans ses articulations, la couche de boue séchait malgré l'humidité poisseuse. Il sacrifia une heure à s'enduire, lui et les gosses. Un prétexte pour s'en soucier et aussi leur prodiguer attentions et affection. Que deviendraient-ils à Nelly-Ville ? Mais le pire n'était-il pas dans le Marais ! Songer à les revoir... David refusa de poser l'hypothèse tant cela supposait d'obstacles réduits et d'impossibilités surmontées : une idée extravagante dans le sens strict du mot. Ce qui était indéniable, à coup sûr ils trouveraient la mort en restant ici. Une exception n'aurait su s'inscrire dans la règle sous le fallacieux prétexte que ces gosses étaient orphelins ! Le Marais ne consentirait jamais une telle improbabilité ! Et Lui seul fixait les statistiques. David se considérait déjà, lui-même, comme une incongruité dans cette implacable comptabilité qui présidait aux vies et aux morts. Qu'ils s'en sortent, eux ! Ils avaient déjà payé chèrement leur note.

\*\*

L'hélico perdit de l'altitude et atterrit. Quelques centaines de mètres carrés d'herbe rase un peu grillée... La Côte Ouest n'était qu'à dix kilomètres environ. De cette altitude, pourtant faible (cinquante mètres à peine) les eaux libres étaient visibles au loin. Le ciel était tacheté de nuages, résidus des pluies tombées plus au nord venant s'échouer à cette latitude, se mélangeant avec l'intense évaporation de la Ceinture.

Le pilote, serein, les bottes dans l'herbe courte et rêche, s'arrêta de mâcher son casse-croûte, et commenta le changement de saison qui s'annonçait.

- Regardez ce ciel qui nous vient de l'ouest : il pleut déjà, là-bas ! Avant un mois, ça arrivera à Bourg.

(Il frissonna, autant par le fond d'air frais qui ventait ces terres que de s'imaginer à Bourg des Marais sous la pluie).

... Je ne voudrais pas y être coincé ! Paraît-il que l'eau affleure le terre-plein artificiel et que les maisons ont les pieds dans l'eau. Brrrr... Cette vase... Et ces bêtes ! Vous faites bien d'aller chercher votre collègue ! Si vos coordonnées ne sont pas trop erronées, le chemin des écoliers ne sera plus pour lui. Vous n'êtes pas bavard, docteur Stevenson ?

- Je trouve ridicule de perdre tout ce temps.

- C'est vous qui avez fixé « quinze » heures, nous n'allions pas tourner au-dessus de la jungle de la Ceinture pendant deux heures ! Pour le retrouver, ce Marc David, ça suffira bien assez. Mangez-donc, vous aurez besoin de vos forces ! Et cessez de boire, vous vous occuperez du treuil et nous gagnerons ainsi du temps.
- Deux heures ! Largement le temps de faire le plein...
- Inutile de vous lamenter, nous sommes là. C'est la première fois que je me pose dans cette contrée !
- Elle fait partie de l'espace interdit : « Zone de sécurité contre les contagions ».
- Pensez bien que des gens qui voudraient revenir de Bourg s'amuseraient à passer ici ! Il leur suffirait de monter dans un ferry, les soutes ne sont pas faites que pour les bagages !

Stevenson n'avait aucune envie de parler : ce choix de récupérer ce David avant de passer à Bourg ! Il ne savait pas trop s'il devait se féliciter du cours pris par l'enchaînement des décisions... ou de ses indécisions ! Avoir pu amortir la ruine de ses actions et flancher ainsi, alors que Bourg avait été à sa portée. Le niais, l'inconséquent, il devait s'avouer que c'était lui. Et lui - encore - qui laissait s'échapper les solars de Bourg ! Si Avaredjan avait dit vrai... Avec lui, savait-on jamais, avec certitude ? Évidemment, ramener Marc David satisfaisait sa conscience. Sur le moment, il s'était senti « propre ». Mais, maintenant qu'il était dans le milieu de ce versant, en plein vent, mal abrité par l'hélico, à écouter ce pilote bavard, une autre petite voix lui susurrait qu'il avait été une triple buse ! Et si - éventualité probable - il avait opté pour Bourg, sa conscience aurait été tout aussi insupportable que cette petite voix qui se moquait de lui en ironisant sur le sauvetage d'un énergumène résolu à patauger dans le Marais.

Il aurait aimé que ce pilote émit l'idée qu'une avarie leur imposât d'abandonner un projet aussi saugrenu. Mais non ! L'homme regardait les eaux Libres, dans la direction où elles bordaient la Ceinture, et parlait, et parlait, et parlait !

- Voyez-vous cette lueur dans le lointain ? Ce sont des milliers d'éclairs. Bientôt pour nous ! Les eaux sales du nord rejoindront les buées de la Ceinture et les précipiteront : un mur liquide, littéralement ! Le vent froid du Pôle descendra jusqu'ici. Cent vingt à cent quarante kilomètres à l'heure. L'hélico ne s'élève pas plus de dix mètres. Si le Secrétaire, dans quinze jours, m'avait dit : « James, ramenez ce docteur du Marais », eh bien, j'aurais répondu : « je regrette, Secrétaire, c'est bien trop de risques ! C'est non ! »
- Ne pourriez-vous pas vous taire une seule minute ?
- Se regarder en chiens de faïence pendant deux heures...
- Je retourne dans la cabine.
- Peine perdue : j'ai fermé.
- Consigne d'Avaredjan ?
- Quelle consigne ? L'habitude, c'est tout !
- Il vous a mis en garde contre moi ?
- Non ! Il m'a seulement dit que si vous étiez à jeun, c'est que le Marais était à sec.
- Son compte bancaire ne doit pas l'être... à sec ! Avez-vous lu les nouvelles, ce matin ?
- Oui ! La Compagnie de la Gale passe un mauvais quart d'heure. Quelques Huiles vont mal dormir !
- Si vous trouvez ça drôle...

- Je vois... N'empêche que Nelly est une belle planète. On aurait pu construire Nelly-Ville là où nous sommes et ne jamais aller dans les eaux pourries de la Ceinture. Les eaux Libres sont saines, elles.
- Glacées.
- Pas à la latitude où nous sommes !
- Pas accessibles : nous sommes en zone de Quarantaine. « Interdites ».
- À cause de la Gale ! Pas de Gale et pas de Bourg ; et pas de Ceinture et pas de Marais. Donc : pas de contagions. Donc : pas de Quarantaine !
- Pas de Gale et pas de solars. Nelly ne vit que de ça.
- C'est ce que je disais ! Pourquoi ne pas vivre sur cette côte Ouest, hein ?
- Et pêcher ?
- Pourquoi pas ? Ce sont des scientifiques comme vous qui ont extrait la drogue de la Gale ; les solars ont suivi et l'on n'a plus parlé que de ça. On n'a pas laissé les gens s'organiser selon leurs nécessités et les zones climatiques viables.
- Vous rêvez tout haut.
- Bien sûr... Mais si le marché de la Gale s'écroule comme ils l'écrivent, croyez-vous intelligent de se laisser mourir de faim ?
- Dans le Marais, il y a de quoi soigner toute l'Humanité.
- Votre intention serait-elle d'y rester pour l'étudier ?
- D'autres le feront... plus jeunes...
- Et ça recommencera ?! Des centaines de milliers de pauvres types continueront d'aller crever dans le Marais sous prétexte de soigner ceux qui sont « ailleurs » : touchante perspective ! La Gale ne vous a donc rien appris, docteur Stevenson ? Incorrigible, décidément. Et c'est vous qui me dites que je rêve !
- Vous n'avez pas souffert beaucoup dans votre hélico...
- Vous ignorez bien des choses ! Mais si cela vous reconforte et vous justifie de le penser... Votre bouteille serait-elle vidée, Docteur ?
- Quelle insolence ! C'est Avaredjan qui...
- Avaredjan, la Gale, le Marais, les Pluies qui arrivent, le carburant qui manque, des boucs-émissaires on peut en trouver partout. Quelques fois, il n'y aurait pas besoin d'aller bien loin. Nous dirons que c'est la faute à Nelly !
- Que voulez-vous dire ?
- Rien : je rêve tout haut.
- Rêvez et fichez-moi la paix !
- Bien, Docteur Stevenson, bien ! Calmez-vous !

\*\*

L'après-midi se terminait, c'était le moment le plus pénible de la journée. Le Marais, dans la chaudière des heures, exhalait son haleine putride, et les quelques degrés de fraîcheur de la nuit se faisaient désirer. Les bulles de méthane, nombreuses, se frayaient un passage dans les épaisseurs en décomposition. Par endroit, ces fanges s'épaississaient en centaines de mètres : les volcans du Nord crachaient sans trêve depuis un milliard d'années et plus.

Les boues noires et le végétal édifiaient ce continent, saisons après saisons, millénaires après millénaires. Les pluies créaient ce trop plein qui emportait arbres,



animaux, alluvions volcaniques, pour mieux les ramener dès que les pluies auraient couru ailleurs, vers l'Est, déverser leurs océans de nuages. Puis, inlassables, les courants et les marées remodeleraient la Ceinture sur ses franges. Un orage sempiternel, magistral, tyrannique, ponctuant l'année de Nelly. Des milliers d'éclairs accompagnaient les pluies : une fureur que l'étoile de Nelly, ses deux satellites, la folie des volcans et la révolte des plaques tectoniques déclenchaient, la rendant imprévisible à quelques jours près.

Une apocalypse qui ne pouvait se vivre avec ces enfants ! À quinze heures, David ouvrit la malle et déplia l'antenne. À la seconde près, il poussa le contact. Le pilote de l'hélico se présenta en réponse...

- Allô ? Ici : James Edward. Je suis le pilote de l'hélico. Je viens vous chercher. Il faudra y mettre du vôtre car je ne vois que de la forêt et seulement les plus larges canaux. Répondez !
- Vous venez de Nelly-Ville ? Je suis le docteur David. Je vous entends très bien.
- De Nelly-Ville. Affirmatif...
- Dommage, je ne possède qu'une carte partant de Bourg des Marais. Je m'estime à deux cents kilomètres de Bourg, à l'ouest...
- Êtes-vous, au moins, sur un canal large ? Répondez !
- Je le pense. Sous toutes réserves.
- Cette indication n'est pas fiable. Il faudra allumer un feu qui vous situera.
- Ça peut se faire, mais il faudra du temps.
- Pas d'autres moyens ! De la fumée ou je m'en retourne. Stop.
- Et la goniométrie ?
- D'accord pour l'approche. Insuffisante pour vous voir. Stop. Mettez l'émetteur en automatique s'il en possède un. À vous !
- Il en a un.
- Bien ! Je devrais être dans vos parages dans... disons : une demi-heure. Allumez ce feu ! Terminé.
- Bien. Entendu... Terminé.

David fit comme le demandait le pilote. Il n'entendait aucun bruit de moteur et ne l'espérait pas : le labyrinthe des îlots et les collines végétales assourdisaient, ou renvoyaient en échos inattendus, quand ils n'étouffaient pas totalement. Il accosta et glana quelques branches mortes pas trop humides, les entassa, puis sortit de sa malle une poignée de bâtons allumeurs. Les cartouches à compartiments contenaient un gaz fusant, de l'oxygène solidifié et, un asphalte de phosphore : sacrifier une partie de sa réserve éviterait de passer un temps infini à vouloir enflammer ce monceau de bois humide et moisi ! Il plaça le tout au pied d'un arbre, déclencha la coulée de phosphore et sauta dans son radeau.

Les gosses le regardèrent ramer. Ils étaient impassibles et, en apparence, rien ne les surprenait. Mais David savait que tout était immédiatement gravé dans leurs mémoire.

Revenu de l'autre côté de l'eau, en diagonale, il cessa de ramer et se réinstalla à son poste. Le pilote se fit attendre plusieurs minutes puis la communication fût rétablie.

- Avez-vous fait ce feu, je ne vois rien ?!

- Croyez-vous que l'on allume un brasier en deux minutes dans le Marais, pilote ? J'ai placé six bâtons allumeurs et ce n'est pas encore certain que cela suffira !
- Bien reçu... La goniométrie indique que je suis dans un rayon de cinq kilomètres, au grand maximum. Mais aucune précision. Stop.
- Dans deux minutes, ce feu... Si tout fonctionne !

David replongea ses mains dans la boue puis se pencha sur le micro incorporé à l'émetteur...

... Attention, Pilote, dans quelques secondes...

Un rugissement prit de la puissance au pied de la tenture végétale, à cinquante mètres. Une première flamme blanche gicla en gerbe. Les étincelles se dispersaient dans le manteau de branches sans autre résultat, quand un second geyser fusa au pied de l'arbre, ponctué par un second rugissement.

Le feu s'accrocha une quinzaine de secondes à un tronc, puis mourut, comme impuissant. Il s'éteignait, lorsque le cataclysme recommença. Cette fois, une flamme de vingt mètres lécha le végétal et se communiqua aux branches.

La quatrième fois, une flamme puissante attaqua le tronc et gagna les frondaisons. Les deux dernières charges transformèrent l'îlot en brasier. Une épaisse fumée se répandit, s'éleva, noire, irrespirable.

- Allô, Pilote ? Le voyez-vous ?
- Cette fois, oui ! Bravo ! Tenez-vous dans le milieu de l'eau, j'arrive !

David leva la tête mais n'entendit aucun bruit de moteur. Le crépitement de l'incendie s'imposait. Les flammes, hésitantes, montaient, s'étouffaient, reprenait de la vigueur. L'îlot disparaissait dans la fumée. L'hélico ne tarda pas à faire son apparition, tel un insecte gauche. Il amorça une large courbe. Une voix grésilla quand l'épais nuage âcre se rabattit...

... La fumée est trop épaisse ! Préparez-vous et attendez ! Je descends le siège. Vous me guiderez. Pressez-vous, je suis à court en carburant !

La fumée envahissait le carrefour des voies, faisant du radeau une tache fantomatique et incertaine... Le pilote tenta une descente prudente puis discerna le vague rectangle noir de sa forme. Suivant les indications qui lui arrivaient dans les écouteurs, il consulta son altimètre et le confronta à la longueur développée du treuil. Il la réajusta jusqu'à capter l'approbation de David...

Le nacelle se balançait à un mètre du miroir d'eau deux minutes plus tard. David poussa sur une rame et, attrapant les gosses un à un, les hissa sur le siège. Puis, contrôlant sa précipitation, boucla la sangle fermement.

Un balancement menaçant manqua de le percuter, il n'eut que le temps de se laisser tomber pour éviter de passer par dessus bord. Puis il rampa vers le poste, criant à l'adresse du micro...

- Montez ! Montez !
- Je ne vous vois plus !
- Allez-y ! Montez la nacelle ! Vite !
- Bon... Vous êtes mieux placé que moi... Je mets le treuil en marche...

\*

Enfin les deux gamins avaient été extirpés du Marais !

David, à plat ventre, se tint plaqué contre la malle et guetta la réaction du pilote de l'hélico. Passées cinq minutes, une voix outrée vociféra dans son haut-parleur...

- Mais... Ce sont des gosses ! Docteur David ? Docteur David ? Allô ? Allô ? Docteur David ?
- Deux gamins, Pilote, il fallait les sauver ! Maintenant redescendez l'élingue, je vais accrocher une des malles !
- Ce n'est pas le pilote qui vous parle, docteur David, c'est moi ! Moi ! Moi, le docteur Stevenson ! Je suis Stevenson !

(David entendit nettement une seconde voix interférant avec celle qui prétendait être celle de Stevenson).

« ... Ce n'est pas possible, ce sera bien trop lourd. Je remonte ! Avec cette fumée, je ne vois plus rien... Ce sera bien trop lourd ! Et une malle en plus ! C'est impossible, nous excéderons la charge... »

David en était à distinguer cette protestation qui ne pouvait être que celle du pilote, d'une autre, en contrepoint, qui s'affolait...

- Docteur David ? Docteur David ? Je suis Stevenson ! Je ne comprends pas ! Quels sont ces enfants ?!

Le pilote n'avait toujours pas coupé son micro et sa voix se surajouta à celle de Stevenson. David crut deviner une confuse et hargneuse discussion entre eux deux, là-haut...

« ... Ça change tout ! Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit, docteur Stevenson. Pas du tout ! Vous m'aviez parlé d'un adulte et de deux malles. Mais, maintenant, je comprends qu'il y a deux enfants en plus ! »

Hystérique, Stevenson brailla. Puis sa voix pâteuse, à la limite du compréhensible, changea du tout au tout et bafouilla :

« Pas question de ces enfants... Ils n'étaient pas prévus... Non.. »

- Ce qui n'était pas prévu, Docteur Stevenson, c'était un tel poids ! On ne s'en sortira pas ! Trois adultes, c'était la limite ! Vraiment... Je vais devoir emballer le moteur constamment et surconsommer ! Ce serait irresponsable...
- Ce qui était prévu : David plus deux malles... Je ne comprends pas pour ces gosses... Jamais nous n'avions envisagé... Des gosses...
- Chargés ainsi... Je tournais déjà à l'économie ! À plein régime, il ne faudra pas y compter, faites une croix sur Bourg des Marais ! Allons, que décidons-nous ? Que décidez-vous, Stevenson ?!
- Je ne sais pas ! Pas... Pas ces gosses !
- Suggérez-vous que nous devrions les rejeter à l'eau ? Eh, Stevenson, je vous parle ! Voulez-vous que je les redescende ?

David essayait de se faire entendre, mais la fumée, plaquée sur le Marais, l'asphyxiait. Une toux irrépressible tenta de libérer ses poumons, pendant que les deux hommes, dans la cabine, là-haut à cinquante mètres, se défiaient.

- Stevenson, vous n'allez pas essayer de me faire accroire que vous n'étiez pas au courant, non ?! En attendant, il faut choisir ! Et choisir vite ! David, plus les deux gosses, plus la malle, c'est une pure folie ! Allez ! Décidez-vous !

Stevenson, éperdu, niait les mots du pilote. Il se voyait, repoussant ces gamins... Les notes dans la malle... Ramener David et se justifier...

Hagard, désespéré, Stevenson ne réagissait plus. Les solars de Bourg s'évaporaient. Un mirage et un piège. Toute sa vie n'avait été qu'une nasse où son corps et son esprit s'étaient empêtrés. Un spasme nerveux, totalement incontrôlable, agita sa carcasse affolée. Il aurait tout donné pour une salvatrice rasade d'alcool ! Et ces enfants, pendus au-dessus du vide... Deux visages boueux... Deux regards fixes qui attendaient. Qui attendaient sa décision. Qui l'attendaient, « lui » !

Une attente, mais aussi un jugement silencieux, terrible, horrifiant, face à son hésitation de rapprocher, enfin, le siège qui portait les deux enfants à l'intérieur de la carlingue...

Stevenson tenta de conquérir une voix posée. Puis y renonça. Il tremblait de trop et sa gorge ne lui appartenait plus. Et puis, de biais, il y avait cette expression du pilote, elle semblait lui dire :

« Un sale moment, docteur Stevenson. Oui, c'est un sale moment. Deux gosses, c'est vraiment pas de chance. Un bien sale rendez-vous que vous avez là, Docteur ! Vraiment, un sale rendez-vous. Oui, un sale rendez-vous... sale rendez-vous... rendez-vous... rendez-vous... »

L'hélico escaladait les mètres à la verticale. Les deux gamins, coincés sur le siège, à un mètres de la porte de l'engin, à l'extérieur, allaient et venaient en un lent balancement...

Le pilote, confronté à des impossibilités, exigeait une réponse :

- Vous vous décidez ! Que faisons-nous ? Allez-vous enfin me répondre !

Oui. Oui, Stevenson s'était décidé. Fébrilement, il happa le câble, le tira, et ramena successivement les deux enfants à l'intérieur du cockpit. La Voix résonnait encore, il ne savait trop où, dans son crâne. Il aurait voulu pleurer pour ne plus l'entendre. Bien qu'il fût persuadé qu'aucune explication, aucune consolation, aucun ordre, aucun pleur, aucun hurlement, n'auraient su la faire taire, ni même la couvrir...

« Un bien sale rendez-vous que vous avez là, Stevenson. Pour sûr. Vous vous décidez ? »

Stevenson s'assura que ces deux gosses inconnus étaient sur le sol métallique. Puis il déverrouilla la sangle. L'hélico se hissait au-dessus des volutes qui tourbillonnaient. Dégrisé, Stevenson contempla la toiture troublée de la jungle...

À perte de vue, l'immensité du Marais. Le paysage de son renoncement, de sa honte. Sans limite, comme celle de la Frange... Comme la boue. L'humiliation et la honte... Sa vie gâchée. Par la porte ouverte sur le vide, il lui sembla que son esprit s'échappait. Il se pencha.

Pour se réconcilier. Pour se retrouver enfin. Pour étreindre... étreindre... étreindre...

Une fierté et un corps qui fuyaient. Mais un rendez-vous réussi : son corps s'écrasa sur le miroir du Marais.

Une claque mouillée, vite étouffée dans la suffisance des eaux croupies. Un large cercle gagna le carrefour et donna un roulis au radeau de David, où celui-ci était toujours aux prises avec la fumée qui tardait à se dissiper.

Un bruit indistinct. Puis une agitation. D'abord, David pensa à un animal. Et, subitement, au siège des enfants. (Une famille anéantie !).

Il fut incapable de réagir et se tint prostré, le visage collé contre l'appareil radio...

- Docteur David ? Allô ? Répondez, docteur David ?!
- Oui, Stevenson... C'est... c'était le siège des...
- Ce n'est pas le docteur Stevenson qui vous parle, je suis le pilote. Les gosses sont en sécurité, avec moi, dans l'hélico. C'est votre collègue qui s'est jeté dans le vide. Je n'ai pas eu le temps de le retenir. Qu'est-ce que je fais maintenant ? Dépêchez-vous car je suis juste en carburant ! Répondez ? Allô ? Docteur David ?
- Je comprends que les enfants sont avec vous ?
- Affirmatif ! Et maintenant, je me représente au-dessus de vous. Je laisse filer l'élingue avec le siège. Accrochez vos malles. Et pressez-vous !
- Non ! Non ! Pas de malles ! Et je reste en bas. Emmener les gamins à Nelly-Ville !
- Ai-je bien compris, vous ne montez pas ?!
- Je reste ici. Partez sans moi. Terminé.
- Et ces gosses ? Allô, Docteur David ! Allô !
- Ailleurs. Loin d'ici ! Comme vous voudrez, ils n'ont plus de parents. Emmenez-les loin ! Et merci !

Ainsi, c'était Stevenson qui avait fait cette chute. Le pilote l'avait laissé entendre. Mais une tragique maladresse ne se qualifiait pas obligatoirement de suicide. Alors, cette claque au bruit étouffé, que son cerveau avait enregistrée... Le pilote avait, très certainement, mal interprété une perte d'équilibre. À moins que...

Subitement, il se rendit compte qu'il avait eu une occasion d'entretenir un contact radio avec l'hélico et qu'il l'avait laissé passer ! Fébrilement, aussitôt, il relança son indicatif. Mais, en retour, le diffuseur ne fit que grésiller.

Pourquoi le contact aurait-il été maintenu, le pilote n'avait fait qu'exaucer...

Voilà, c'était fini. Tout était fini ! Il avait perdu la tête et se trouvait plus isolé que jamais.

Un moment d'intense dépression succéda à ce constat. Avec fatalisme, il ferma la malle et s'assit dessus. La jeter par dessus bord ? Elle était lourde et il était las. Trop de catastrophes, trop de dangers, trop de déceptions. Et puis ce climat le minait. Un vertige, régulièrement, le prenait en fin de journée...

Affalé contre la malle, il regarda le crépuscule annihiler les ombres et les dernières volutes de fumée tournoyer. La couleur grise relayait les kakis et s'étendait. Il n'aurait même pas le courage de pêcher aujourd'hui !

Et puis la bourrasque du soir ne devait pas le surprendre à cet endroit. Machinalement, il se redressa. Il mit en place les rames et poussa sa maison vers une anse. Tout aussi machinalement, il fit une provision de boue, s'en enduisit, puis allongea ses jambes. Dormir et oublier. Oublier pour s'endormir.

\*

Quand il s'éveilla, son masque de la nuit se craquelait. Le jour devait s'être levé depuis longtemps ! Fébrilement, il entreprit de se rincer puis de renouveler sa protection.

L'eau était chaude et grasse ; il s'y intéressa, appliqué, redoutant que trop de détails des événements de la veille ne lui reviennent en mémoire. Il avait faim. Et le radeau paraissait grand. Trop grand. Il appliqua sa cuirasse molle en paquets épais, lissant des deux mains le visage, le cou, les épaules, la poitrine, le ventre, les cuisses, les mollets, les chevilles, les pieds... Il devait se ressaisir et suivre scrupuleusement les conseils de la Règle, se replacer sur ses gardes.

Tout n'avait été qu'une simple péripétie, le Marais demeurait : une simple vaguelette concentrique à laquelle son esprit devrait s'habituer...

- Help, l'Ami ! Je peux m'approcher ?

David sursauta !

Il ne voyait personne, mais il agita une main pour encourager la « voix ». Puis il discerna un radeau qui s'avancait.

Le type parlait mais David ne comprenait rien. La boue se collait à ses paupières. Tout allait mal. Et cette statue de boue, dont il lui semblait bien qu'il en sortît des sons...

Pourquoi cet homme restait-il si loin ! Il ré-agita sa main en signe de bienvenue. Sa bouche et ses oreilles nécessitaient un périlleux travail de sculpture et l'autre maison était à quinze ou vingt mètres, elle pouvait se rapprocher !

David, de la main, réitéra son invitation :

- Je renouvelle ma protection ! Avance encore ! Je ne comprends rien à ce que tu me dis !
- Me rapprocher de toi ? J'peux pas, le mignon il n'aime pas ! Faut lui laisser le temps !

Il faisait des grands gestes d'impuissance. Sa maison faisait bien ses sept mètres de longueur. Et, au beau milieu, cinq ou six malles alignées voisinaient avec un amoncellement de sacs et de ballots sans formes...

- Qui ?
- Le mignon est méfiant, j'peux pas ! Il a horreur des nouveaux. Mais je vais te parler plus fort, j'ai l'habitude !
- Quel mignon ?
- Celui-ci, pardi ! Il n'aime pas que l'on vienne trop près. C'est de ma faute !
- Ah ?
- Bien sûr : je l'ai encouragé ! C'est un bon gardien. Tu l'entends ?
- Si j'entends un... ? Non... Oui ! (David avait perçu un bruit)
- C'est parce que tu es à la bonne distance ! Approche d'un ou deux mètres, doucement. Surtout pas plus !
- Tu vas me forcer à quitter mon amarre !
- Ben oui ! De toutes les manières, ma maison ne peut pas venir si près de ta berge, alors ! Tu l'entends ?

David se releva et arracha son ancre de la vase. Avec sa perche, il se donna un peu d'élan.

Un sifflement rageur et impératif stridula aussitôt.

- Tu l'entends, hein ? Je recule... Avance encore un peu et pose ton ancre !

Un quart d'heure plus tard, les deux radeaux stationnaient au milieu du canal principal, non loin l'un de l'autre. Un mignon sifflait et crachait sa vindicte. L'homme

se mit à rire et entreprit de calmer l'animal. Un animal que David n'avait toujours pas discerné...

Et, surtout, le fait qu'un mignon montât la garde à bord d'un radeau lui mobilisait tellement l'esprit qu'il eût fallu que l'homme lui plaçât devant les yeux pour l'admettre ! Au lieu de ça, le bonhomme avait posé une sorte de sac d'un poids visiblement conséquent...

\*\*\*

## Chapitre 9

- Voilà... C'est qu'il est gros, le bougre ! Il pèse bien ses vingt-quatre kilos.
- Parle plus fort !
- Hein ? Pourquoi j'ai un mignon à bord ? Il monte la garde, pardi ! Je suis le marchand et l'apothicaire : je n'ai pas envie que l'on vienne m'aborder la nuit sans mon consentement ! Ni même la journée, d'ailleurs. Le mignon, il sait ça, lui !
- Ah...
- T'es fatiguant avec tes « ah » ! Je vois bien que tu ne me connais pas. Je vends des boussoles, des montres, des briquets, et tout ce dont tu as besoin dans le Marais.
- On m'a parlé de toi. Alors, tous ces paquets et ces malles...
- C'est ma boutique !
- J'y suis...
- Pas trop tôt... T'es nouveau, P'tit !
- Si l'on veut...
- On veut : j'ai vingt et une années de Marais, qu'en dis-tu ?!
- J'imagine sans peine. Moi, ça ne fait pas quatre-vingt-dix jours.
- C'est déjà bien ! C'est au début le plus difficile. Moi, j'ai récolté les gales pendant treize saisons. Et huit années que je traîne maintenant cette boutique. Toujours pareil. Tous les anciens me connaissent et savent que le mignon n'est pas commode. Rien que la tête, elle fait ses quinze kilos, j'en suis sûr. Pas loin de deux kilos de cervelle, et tout le reste c'est l'os du crâne et la corne des mâchoires ; Sifflet il te mettrait la main comme une feuille d'herbe à limaces, ces grandes feuilles toutes plates, il n'en aurait pas pour longtemps ! ... Tu veux un briquet ?
- Si je veux un briquet ?! J'ai le mien !
- Tu as « encore » le tien : nuance !
- Je l'ai encore...
- Jusqu'à ce que tu ne l'aies plus...
- Je l'ai encore.
- Et quand tu ne l'auras plus, hein ? Tu te diras : j'aurais dû en acheter un au Vieux. Mais tu ne l'auras pas acheté ! Alors tu mangeras tes vauriens crus. Et donc : tu ne tueras pas leurs toxines ! Alors tu te demanderas si c'est « le malaise du Soir » ou si c'est ce satané vaurien... Oh, tu n'en mourras pas immédiatement, rassure-toi, mais, jours après jours : si ! Elles te mettent de la bouche jusqu'au bout en feu ! À vif ! Sale façon de crever, c'est sûr...
- Tu veux me porter la poisse ?
- Le Vieux, il ne porte pas la poisse : il dit ! T'as des doigts plein de boue ; t'entends un bruit ; tu te retournes ; tes doigts se serrent ; et... le briquet tombe à l'eau. Plop ! Et tu fouilleras la vase pendant des jours. Mais on ne retrouve rien dans la vase. Jamais ! Ta boussole... La chaîne que tu croyais tenir... Ta machette... Ton couteau... Plop !



- Si je te comprends bien, je devrais tout acheter en double !
- Tu as bien compris.
- Tu as le sens des affaires, hein !
- J'ai dit : le briquet. On ne peut pas se rendre compte...
- Si, si... très bien ! Et, à la réflexion, tu as probablement raison pour le briquet. Et pour la boussole, ça peut se faire aussi...
- Et le couteau, et...
- Stop, Pépé ! Deux « plop », pas un de plus !
- Je me disais : il est nouveau...
- Et je vais lui en vendre pour mille nels, hein !
- Exactement... Mais, avec la boussole, ça fera deux mille nels.
- Tu n'es pas sérieux, l'Ancien ?!
- Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je ne collecte pas la Gale, moi ! Je suis là pour que les gars ne se disent pas : mon briquet est tombé par-dessus bord, les vauriens vont me foutre les tripes à vif, et je...
- je vais mourir salement.
- Exact.
- Tu ne crois pas que ce soit un peu cher, l'Ancien ?
- C'est bien la première fois que j'entends marchander sa mort !
- Ne crois-tu pas exagérer ?
- C'est plein de gens, ici, qui trouvaient que j'exagérais. Jusqu'aux plop. C'est certain qu'ils ne reviendront plus pour te dire : l'Ancien il n'exagérerait pas. Tu peux donc croire que j'exagère. C'est comme là, dans cette malle, j'ai de l'usiak... Cinq cuillerées : cinq cents nels. Si je dois te fournir la fiole étanche, en plus, ça fera cinq cents nels, en plus. Tu pourrais dire : l'Ancien il exagère.
- Il ne peut pas y avoir de plop puisque je n'ai pas de flacon !
- Tu te moques, P'tit ? C'est que tu ne sais pas ce qu'est la Gêne du Soir ! Il ne faut pas la confondre avec le Malaise.
- Le « Malaise »...?
- Tu ne connais même pas ! Je pourrais te le vendre mille deux cents nels !
- Avec ou sans le plop ?
- Ne rigole pas, P'tit, je t'explique ce qu'est la Gêne du Soir : tu fais bouillir ton eau ; tu en bois la moitié ; tu ne vides pas le bol tout de suite ; alors tu te dis : il en reste, je ne vais pas la jeter, puisqu'elle a bouilli. Et ce sera un grand tort, vois-tu ! Si le ver rose des vases a pondu, pas loin, au pied d'un arbre, sa petite boule de vermines, tu auras eu de plus en plus tort ! Car la petite boule du ver rose c'est tout les petits du ver ! Quand il pond, la petite boule est toute collée, alors tu n'as pas encore réellement tort. Après, si : totalement tort ! Elle sèche, alors ça ne colle plus ! Et tu as une flopée de petites vermines qui volent partout à la moindre brise !
- Je connais... C'est vrai. Disons... Que je ne connais pas tout.
- Alors, pourquoi m'interromps-tu ? Dans la petite boule, il y a au moins deux cents larves.
- Plus, elles sont minuscules et on en compte jusqu'à mille.
- Ah, tu vois ! Quand c'est séché, tu as deux cents futurs petits vers roses qui n'attendent qu'une brise pour aller voler jusqu'à ton gobelet !
- Ça m'intéresse ton usiak : on ne sait pas grand-chose sur ce ver.

- Qui, « on » ? Moi, je sais ! Ta larve, elle tombe dans ton gobelet, et l'eau n'en est plus assez chaude. Et tu n'as pas de chance. Et tu avales la larve. Et elle te tombe dans l'estomac ! Dans l'eau du Marais, on ne sait pas si elle grossit vite, mais dans ton estomac, tu vas avoir intérêt à la nourrir ! Et vite ! Et sans arrêt ! Des vauriens par dizaines, rien que pour elle ! Si tu l'as bien nourri, le ver rose sera content et grossira. Un jour il croira que c'est le moment de faire des petites boules, alors il te pèsera sur l'estomac. Tellement que tu le vomiras ! Encore bien que ses petits il les ponde en hauteur ! Imagine : un ver des vases. Un ver qui ne voudrait pas monter mais, descendre. Eh bien, le ver rose, si tu ne le nourris pas assez et pas assez vite, il va te descendre comme un ver des vases ! Et quand il sera installé dans tes boyaux, il ne voudra pas sortir avant d'avoir ses trente centimètres. Et quand il les aura, ne crois pas qu'il cherchera une sortie naturelle, le ver rose, oh non ! Le plus court chemin ! J'ai assisté une fois... Le gars voulait que je l'achève à la machette. Je n'ai pas voulu. Je l'ai tant entendu hurler que je me suis dit : l'Ancien, tu croises beaucoup de monde, alors réfléchis. Il y a des jeunes et des vieux. Prends les vieux. Il y a des vieux morts et d'autres qui sont vivants.... Prends les vivants. Tu comprends, P'tit, c'est tellement douloureux que t'avalerais n'importe quoi pour crever plus vite, et, avec un peu de chance, moins douloureusement. Des milliers de gars ont dû se dire ça avant de crever, en cinquante ans ! Alors, forcément, un gars, un jour, a avalé une herbe... Et, miracle, l'herbe a tué le ver ! Alors je me suis dit : il faut que je trouve un gars à qui un gars a dit qu'il savait.
- Et... Tu as trouvé cette personne ?
- Ben, oui ! Et c'était la tige de l'usiak.
- Ce n'est pas idiot... C'était bien raisonné !
- Parce que tu crois que l'Ancien est fou, P'tit ?
- Ce n'est pas ce que je voulais dire !
- Tu veux une ou deux cuillerées d'usiak ?
- Une minute, l'Ancien, je ne vais pas acheter tout ce que tu transportes dans tes malles ! Mais je peux t'acheter ce genre de renseignements.
- C'est faisable : tu me rachètes ma boutique et l'Ancien il prend sa retraite à Bourg.
- Ce n'est pas ce que j'ai dit ! Je suis médecin.
- Et tu ne savais pas pour la tige de l'usiak ?
- Non.
- T'es un curieux médecin, P'tit.
- Je le reconnais, j'ai appris beaucoup à l'université mais ce n'est guère utile pour vivre ici.
- Ah ? Que sais-tu ?
- La chimie, la biologie... Les maladies des marais, aussi, mais pas toutes. J'ai étudié les salissures et j'en cherche le remède.
- Pour ça, P'tit, je n'ai pas le vrai remède.
- Qu'entends-tu par « vrai » remède ?
- Je sais... On va par là. (Il tendit un bras vers le nord-ouest.). Et on retarde les salissures. Rien d'autre.
- Vers les Eaux Libres ?
- C'est ça, P'tit, par là.
- Dis, l'Ancien, aurais-tu vu passer une femme allant dans cette direction ?

- Des femmes, dans le Marais, il y en a quelques unes... Mais le Marchand il ne va pas s'amuser à retirer la boue ! Drôle de question.
- Une femme. Une jeune fille. Une dénommée Rose Flamand.
- Rose Flam... Je connais une Rose. Oui, presque toutes les saisons, il m'arrive de la croiser. Cette Rose est une fille du Marais. Elle collecte, elle va, elle vient...
- L'as-tu vue ces derniers temps ?
- Que lui veux-tu à cette Rose ?
- Je ne lui veux pas de mal, que vas-tu imaginer ! Je voudrais la retrouver.
- Retrouver quelqu'un dans le Marais, P'tit ? Il fait plus de dix mille kilomètres de large à certains endroits de la Ceinture !
- Sois sérieux, l'Ancien : en partant de Bourg.
- Comme tout le monde...
- Oui, comme tout le monde.
- Mais la Rose que je connais est ancienne dans le Marais, elle n'est pas comme tout le monde.
- Je sais que nous parlons de la même ! L'as-tu vue ?
- Pourquoi serait-ce la même ?
- Je sais, j'en suis persuadé. Je cherche cette Rose Flamand, elle a quitté Bourg il y a de ça quatre-vingt-dix jours. Paraît-il que les collecteurs ne viennent qu'à l'ouest de Bourg, alors je te demande si tu l'as vue.
- Tu parles de ces derniers jours, P'tit ?
- Parce qu'elle devrait revenir, maintenant, à cause des Pluies !
- L'Ancien aussi, il revient. Mais Rose... Elle revient ou elle ne revient pas. Je l'ai vue, il y a trois mois. La Petite ne lambinait pas.
- Elle s'est enfuie, j'ai essayé de la rattraper.
- Alors c'est de ta faute si la Petite était si pressée ? Écoute, P'tit : je n'ai pas à te renseigner.
- Je me suis mal expliqué, l'Ancien.
- Ça...
- J'aime Rose, je veux la rattraper et la soigner.
- Tu ne connais pas de médecine ! Alors, c'est donc à cause de toi que la Petite se dépêchait. Les autres saisons, Rose discutait avec moi. Quelques jours, pas plus. Rose aime savoir.
- Je voudrais la rejoindre parce que je tiens à elle !
- Rose était pressée, p'être que tu dis vrai... Elle ne voulait pas que tu la rejoignes, c'est tout.
- Je suis certain qu'elle m'aime aussi !
- Eh bien, c'est ce que je te dis ! Non ? Rose avait peur ! Elle t'aime... Non ?
- Non... Oui !
- Oui, non : pour un médecin, je ne voudrais pas être soigné par toi ! P'tit, tu es peut-être amoureux de Rose, mais tu es certainement un petit peu fou.
- Je ne comprends rien !
- Ce qu'il y a à comprendre, c'est que les Pluies vont arriver. Tu ne t'es pas trop mal débrouillé pour arriver ici, mais il va te falloir repartir à Bourg, maintenant !
- Je veux rejoindre Rose !
- Un peu plus fou que je ne le pensais...

- Pourquoi « fou » ? Tu sais, j'ai bien compris que nous parlions de la même Rose et qu'elle était partie par là, vers le nord ouest. Alors tu l'as croisée, j'en suis certain.
- Rose est là. Ou, alors : là. Elle est pourrait être à deux kilomètres de nous, mais ce n'est pas pour ça que nous la verrions. Cette année, Rose est bien plus loin. Je t'ai déjà dit !
- Tu veux dire qu'elle est en route vers les Eaux Libres ? Que je ne dois cesser de la suivre parce que je la fais fuir ? Que je dois rentrer à Bourg ?
- Ce n'est pas trop tôt, P'tit, ce qu'il faut t'expliquer ! Rose part loin parce que tu lui fais peur. Donc : toi, tu rentres à Bourg.
- Ce n'est pas ça qui la fera revenir !
- Si tu ne mens pas quand tu dis qu'elle t'aime, tu dis vrai : ce n'est pas ça qui la fera revenir ! Mais tu lui auras fait plaisir, sûrement.
- Tu penses que c'est une façon de faire plaisir, l'Ancien, que de l'abandonner ! Moi, je pense que si je la retrouve, je pourrais, peut-être, la soigner. La guérir !
- Peut-être... Mais tu lui feras grand tort, sûrement.
- Tu t'obstines à voir ainsi, l'Ancien ?
- C'est ainsi que l'on pense dans le Marais ! On vit seul ! Et si l'on aime : on se sauve ! Pourquoi prendre le risque de provoquer la mort de l'autre, hein ?! Alors que la sienne, dans ces cas-là, est certaine. Autant aller mourir le plus loin possible ! Et si l'on est malade, on y va encore plus vite, et encore plus loin. Penses-tu que ce raisonnement soit faux, P'tit ?
- C'est une façon de voir....
- Et dans le Marais, il n'y a qu'une seule façon de voir : celle que le Marais accepte. Et la Petite, elle, elle l'a apprise.
- Tu es en train de me dire qu'elle est partie se suicider ? Loin ?
- Qui parle de suicide ?! Elle s'en va, c'est tout. Tu voudrais, toi, si je te comprends bien, que vous naviguiez à deux ?! Que vous viviez à deux ?! Avoir des enfants, aussi, pourquoi pas ! T'es vraiment fou !
- Ce n'est pas une obligation.
- Et moi, c'est uniquement pour te faire comprendre que tu es un idiot. Sacrement idiot pour un médecin. La Petite t'a donné le maximum de chances pour rester en vie, c'est ça qui l'aide à vivre en ce moment, et qui l'aidera à mourir le moment venu. Je vois que tu ne comprends rien à rien, P'tit ! Tu n'es pas à l'Université, ici, c'est le Marais ! Et la Petite, elle, elle y a grandi. Sais-tu ce que ça représente comme nombre d'années, seule ? Sais-tu ce que ça représente comme espoirs, Toubib ? Comme rêves ? Non... Tu n'en sais rien. Tu n'y a même pas pensé. Tu voudrais en rajouter et la faire souffrir un peu plus en saccageant ce qui est. Je vais te dire, Toubib : Rose, elle voit le petit toubib qui ne connaît rien à rien et en tombe amoureux. Alors elle se sauve. En vrai : elle « Le » sauve. Et elle conserve ses malheureux petits et derniers rêves. Et elle fait comme si que le petit toubib, qui ne connaît rien, saura un jour ! Qu'il comprendra. C'est simple, non ?
- Mais si elle meurt, je veux mourir aussi ! Je n'accepte pas de vivre si elle ne vit pas !
- Tu viens d'un autre monde, Toubib... Tu le lui a dis ça ?
- Je lui ai dit de ne pas partir ! Que je tenais à elle ! Enfin, elle l'a compris.
- C'était bien le meilleur moyen de provoquer sa fuite !
- Qu'aurais-je dû faire ?!

- Dire à tes yeux et à tes mains qu'ils se taisent, voilà ! Mais, donner des conseils... Tout ce que je peux te dire, P'tit, c'est ça : si Rose était restée proche de toi, c'est qu'elle n'aurait eu aucun sentiment particulier pour toi. Elle t'aurait quitté de quelques kilomètres, juste pour ne pas être trop près. Mais elle ne serait pas partie par là !
- C'est fou ce que tu dis, l'Ancien ! Ton raisonnement paraît vrai et, pourtant, il mène à des absurdités !
- Que Rose t'épargne parce qu'elle t'aime, tu trouves ça absurde ? Bizarre façon de penser...
- Peut-être exagères-tu...
- Dans le Marais, il y a des dizaines de milliers d'humains qui pensent différemment. Si tout le monde se mettait à penser comme toi, le Marais serait désert. Non ? Et tu ne serais pas là à me poser des questions sur la Gêne du Soir.
- Je ne sais plus... Je crois que le Marais rend inhumain.
- Rose « inhumaine » ? Que dis-tu là !
- Je ne sais plus, l'Ancien, je ne sais plus... Que ferais-tu, toi, si tu étais à ma place ?
- Moi ? À ta place ? Mais je ne peux pas le savoir !
- Disons : si moi j'étais à ta place et si –toi- tu aimais Rose. Comprends-tu ?
- Non. Et puis on ne peut jamais décider pour quelqu'un d'autre...
- Je vais te poser une question, l'Ancien, elle te sera difficile, mais ce n'est pas ce que je souhaite : dans le Marais, l'Ancien, as-tu aimé une femme ? Ici ou à Bourg ?
- P'tit, il me semble comprendre ce que tu veux que je te dise. Mais tu ne l'entendras pas. Si je me trompe dans ma réponse, j'en demande pardon à la Petite. Moi, je rentrerais à Bourg parce qu'il y a les Pluies, je chercherais le médicament que tu cherches, et quand Rose reviendrait, je la guérirais. Si elle ne revenait pas, elle aurait su jusqu'à ses derniers instants que, jours et nuits, sans répit, j'ai cherché à la guérir. Et si je trouve le médicament, même si c'est trop tard pour elle, je pourrai guérir les autres. Rose, en mourant, sera très fière de le croire. Oui, elle sera fière. Fière d'avoir inspiré un tel amour. Et si je trouvais un médicament, un vrai, alors je rejoins Rose et je la guéris. Après, je repartirais loin, pour ne pas qu'elle m'entende rêver d'elle tout haut. Oui, c'est ça... Le plus loin possible ! C'est ça, la Règle.
- C'est ce que tu ferais ?
- Oublie tout, maintenant, car je ne suis pas toi ! Vois-tu, Toubib, tu n'as pas grandi dans le Marais. Rose et toi n'avez pas les mêmes règles. Le Marais impose sa mort après l'avoir rendue familière. On tente de l'appriivoiser mais c'est sans illusions. Ce qui compte c'est de vivre avec, de conserver sa vie le plus longtemps possible, de la vendre le plus cher possible, et si l'on choisit le moment de sa mort, Toubib, à l'extrême moment où l'on pouvait encore choisir, c'est le luxe suprême. Les humains sont ainsi dans le Marais. Même s'il n'y a pas de témoins, tout le monde saura que tu as tenu, et que, pour finir, tu auras dupé le Marais. Ce sera la revanche de tous ceux qui n'ont pas pu, de tous ceux qui n'ont pas eu le temps. Tu ne connais pas tout, Toubib, et ce n'était à personne de te le dire. Pas-même moi ! Le Marais fixe les règles, à toi de les découvrir. Mais, toi, tu as voulu les connaître avec les mots d'un autre. Je pense que tu as eu grand tort de vouloir savoir de cette façon : le Marais a marqué un point parce que tu vas décider sans en savoir le prix exact, c'est bien imprudent. Rose ne serait pas très satisfaite si elle l'apprenait... Enfin, parlons d'autres choses...

- Non, l'Ancien ! Je ne suis pas aussi idiot que tu le crois. C'est vrai que je ne suis pas de ce monde. Le Marais, pour moi, c'est effarant, et je ne m'y attendais pas. Mais Rose le sait et peut comprendre mes erreurs.
- Ne fais pas trop d'erreurs, Petit, tu ferais honte à Rose. Je l'aime bien, cette Petite, et même si elle te les pardonnait, moi je ne te les pardonnerais pas. Personne ici ! On ne triche pas avec la Règle ! Vois-tu, c'est tout simple. Voilà, Toubib, tu sais tout. Ou tu le crois... Que s'est-il passé, ici ? Cette île a brûlé ?
- J'avais récupéré deux orphelins. J'ai pu faire venir un hélico et j'ai mis le feu pour signaler l'endroit.
- Deux orphelins ?
- Leur mère s'était fait tuer en voulant sauver son mari. Il restait deux gamins.
- Ah oui...
- Je devine ce que tu penses, l'Ancien.
- Rendre le Marais désert par imprudence, ce n'est pas conforme à la Règle. Continuer d'y vivre, s'il y avait une autre solution, ce ne serait pas - non plus - conforme. Mais chacun doit y vivre et y tenir. Tu vois, Toubib, c'est pour ça que le Marais sait avec qui il a affaire : à cause de la Règle.

(Encore cette Règle !). David songea à Rose qu'il tentait de rejoindre. Pourquoi avait-Elle fui ? Non pas un caprice du Marais, mais une décision : elle assumait. Elle avait fui –sciemment- pour ne pas lui transmettre ses salissures. Les quelques mots qu'elle avait prononcés ce soir-là se chargeaient d'une résonance incommensurable ! Et un seul, pour déchiffrer et rendre intelligibles le passé, le présent, le futur, pour rendre une cohérence à cette existence dans les marais, pour s'y accrocher : la Règle. Voilà pourquoi la porte, tout juste entrebâillée, avait été refermée de vive force ! De vif désespoir. Ne pas entraîner l'Autre. L'épargner. Prolonger son sursis...

\*\*

Le long bateau du Marchand et l'embarcation de David se suivirent. Le Marchand connaissait son chemin comme le fond de sa maison. Rarement, en cours de route, il se distrait ; seulement pour désigner brièvement une plante, ou un arbre, ou un remous. À certains carrefours, il stoppait. Alors, débouchant d'un chenal adjacent, un Collecteur s'approchait et achetait ce qui lui manquait. Ce n'était qu'au cours des haltes de fin de journée que le Marchand redevenait lui-même : un homme profondément attachant, nanti d'une science fruste mais efficace, faite de feuilles, de tiges, de racines, de manteaux de vauriens séchés et pilés, d'extrait de flagelle, ainsi que d'une bonne cinquantaine de mixtures les plus diverses.

Des substances que David s'efforçait d'analyser avec ses réactifs et son microscope. Mais le Marchand était pressé et ne lui avait concédé qu'une heure de pose le midi, avec beaucoup de réticences :

- Toubib, vois-tu ces courants ?
- De simples mouvements de l'eau créés par l'avance de nos radeaux.
- Non : des courants ! Ils étaient différents et à peine repérables il y a trois mois. Ça veut dire que les Pluies tombent à l'ouest et qu'une partie du trop-plein refoule ici. Très

peu, mais ça suffit pour modifier. Ça signifie que les Pluies arriveront quelques jours plus tôt cette Saison, qu'il ne faut pas s'attarder !

- Une heure ! Une petite heure ! C'est comme si je le touchais du doigt, ce médicament. Il est là, mais il m'échappe encore !
- Il faut repartir ! Les Pluies.
- Je range. Démarre et je te suis...

Ce qui captivait aussi David, c'était cette présence du mignon à bord de la boutique. Un mignon dans un radeau ! Bizarre endroit pour une bête aussi étrange qu'inquiétante.

Il faut qu'il s'habitue à toi, à ton odeur, à ta présence. Il siffle encore. Patiente, je te présenterai, avait dit l'apothicaire...

- Comment as-tu fais pour le capturer ?
- Oh, c'est toute une histoire ! Tiens, ce soir, je te la raconterai. Maintenant, taisons-nous, il y a des rouges dans ce coin et je n'ai pas d'antidote pour ça. Uniquement se préserver. Suivons l'autre berge...

Une longue bourrasque soufflait tous ces jours, le soir. Elle prenait ampleur et durée. Les quelques minutes des premiers jours étaient devenues quarts d'heure.

« ... Tu vois, P'tit, ces coups de vent et ces nuages ? Nous avons raison de ne pas lambiner, nous aurons tout juste le temps d'arriver à Bourg et de vider nos maisons ! »

David cru reconnaître un endroit où ils étaient passés avec le ferry rouillé pour ramasser les joncs des bateaux ; il fit part au marchand de sa cruelle mésaventure...

- C'est la Règle, ça ?
- Je sais, c'est dur. Mais maintenant ? Que tu connais un peu ?
- Un examen ?
- Eh, oui ! Bourg n'est pas tendre pour les nouveaux. C'est une manière de faire repartir ceux qui le peuvent encore. Une manière de les sauver... Rame plus fort, je te dis !

La veille du soir d'arriver à Bourg, le marchand s'était détendu ; David devina qu'il allait en savoir un peu plus sur les mignons de la Ceinture...

- La couleur des nuages dit que nous avons deux à trois jours devant nous : ce ne sont pas des nuages « à éclairs ». Arrêtons pour aujourd'hui, je vais te parler des mignons. Tu vois, ta maison est à quatre mètres à peine et il ne grogne plus : il a compris qui tu étais. Que sais-tu des mignons, Toubib ?
- C'est une sorte de batracien. Sur Terre, on appellerait cet animal du nom de cette sous-espèce des anoues : les crapauds. C'est un embranchement de la Vie qui a cessé son évolution. Sur Nelly, il a été un peu plus loin.
- « Un peu plus loin » ! Je vais te raconter ce que je sais, et ce que l'on m'a dit. Un « peu » ! T'entends, Sifflet ? Un « peu » !

L'homme s'étranglait d'un rire qu'il ne pouvait refréner et, dans ce jour qui s'achevait sur le Marais, la boue de son visage se plissait au risque d'y tracer des fissures ; machinalement il prit un paquet de boue dans un seau et l'étala sur ses joues...

Un « peu »... Mais, Toubib, le mignon c'est le roi ici ! Qu'est-ce qu'il y avait dans tes livres ? Ils ont cru à ce sobriquet ironique dont un abruti les a affublés à l'origine ?! Le roi, je te dis ! Un « peu » ! Écoute : d'abord le mignon ne vit pas seul, il vit en clan, à vingt ou trente et des fois plus. Toujours un nombre pair ! C'est que, vois-tu, il vit en couple, et quand l'un des deux meurt, l'autre dépérit. Ça t'étonne,

hein ! Les couples se constituent à la fin de la saison des Pluies, quand les mignons reviennent des Eaux Libres. La femelle pond deux œufs, un gros et un second plus modeste : un mâle et une femelle. Elle les expulse et le mâle l'aide à les placer dans sa poche ventrale. Un gros et un petit... S'il y a deux gros et un petit, ils abandonnent un gros, ou celui qu'ils voient comme le « moins beau », eux. Pareil si il y a deux petits œufs. Dans la poche de la mère, ils vont éclore et trouver gîte et couvert. Mais il n'y a de la place que pour deux. Ceux qui sont en supplément, on en trouve des fois sur une berge. Sifflet je l'ai eu de cette manière. Ça se gâte si madame mignon ne pond qu'un œuf ou si l'un des deux est crevé lors du passage à la poche, parce que papa mignon va se faire houspiller par Madame et il devra aller en voler à un autre couple. Il n'aura pas plus d'une demi-journée pour y parvenir !

- Voler ? Ce n'est pas un signe d'évolution que je sache.
- Le mignon fait la part de la vie ; il sait d'instinct que le Marais ne sera tendre pour personne. Tu n'as jamais vu de telles bagarres, Toubib ! Moi qui te parle, j'en ai vu une : si tu croises une colonie de mignons, je peux te dire que tu éviteras de rester là, des fois que ta présence ne leur plairait pas ! Alors, le papa, il va mettre une peignée à un collègue pour lui prendre l'œuf qui lui manque. Dans l'eau... Sur la berge... Dans les taillis... Jusqu'à ce que le vainqueur récupère l'œuf qu'il lui faut ! C'est dire qu'il doit être rudement fort car la maman naturelle, elle aussi, n'est pas contente qu'on en veuille à son œuf ! Et, en plus, notre voleur doit garder un œil sur son épouse ; des fois qu'un concurrent s'aviserait... Tu vois, la mise en poche est tumultueuse dans un clan si ça se passe mal ! Des Collecteurs disent que ça peut s'arranger paisiblement s'il y a des oeufs en trop. Il paraît... S'il revient bredouille, le perdant de la bagarre pourrait aller en chipoter un deuxième ; mais il est bien trop mal en point pour s'y hasarder. Des blessures, même pour un mignon, ça ne pardonne pas dans le Marais. Quant à l'œuf restant, on ne sait pas ce qu'il devient puisqu'une femelle en a toujours deux. Peut-être qu'elle ne le nourrit plus et qu'elle l'abandonne... Ou qu'elle se laisse mourir, elle, qui sait ?
- Une sélection sévère pour l'espèce !
- Heureusement ! Sinon il y en aurait plein le Marais, des mignons ! Car, quand ils arrivent dans un nouveau territoire, je peux t'assurer que, si ils le toléraient, tu pourrais t'y baigner après ! Ils font le ménage, faut voir ! Les flagelles, les limaces, les sarvs, tout y passe ! Ce qu'ils ne tuent pas, ils s'arrangent pour l'éloigner. Ce qu'ils laissent en place, c'est leur casse-croûte. C'est pour cette raison qu'ils n'aiment pas la concurrence. Mais, si tu te tiens à l'extérieur de leurs limites, ils te laisseront tranquille. Ils mangent et ils s'amuse. Des guetteurs assurent la sécurité du clan. Petit danger : un mignon. Danger bien net : un couple. Danger sérieux : deux ou trois couples... Ou plus ! Les sacs aujourd'hui sont en peaux d'axo ; paraît-il qu'au début ils étaient confectionnés avec du cuir de mignon. Les chasseurs ont dû y laisser leur peau - à eux - plus que souvent ! Car si tu as tout un clan sur le dos, je ne donnerais pas cher de la tienne, de peau. Moi, quand j'en vois deux, je dis à Sifflet d'aller au bord et de leur expliquer.
- Et il n'a jamais plongé pour t'abandonner ?
- Plonger ? Si ! Mais pour leur dire qui je suis. M'abandonner ? Jamais ! À moins d'un drame dans la communauté qui laisserait une veuve, un célibataire n'a pas de place dans un clan. Les mignons pratiquent le contrôle des membres du clan, il ne pourrait y



rester. Sifflet, quand je l'ai ramassé, il venait de sortir de son œuf et flottait. Un drame, sans doute. C'est moi qui lui ai mis une couche de boue quand il est né et qui l'ai nourri. Qu'est-ce qu'il a pu manger comme vauriens ! Heureusement, passés quinze jours, son cuir s'était épaissi et durci : je l'ai mis à l'eau et il a commencé à se débrouiller tout seul. Il est toujours revenu ! Une heure, et il est là ! Que la maison bouge ou pas : Sifflet, il s'accroche au rebord et il grimpe. J'ai continué à lui mettre de la boue et il se jetait à l'eau pour se nettoyer. Des fois je lui en mets encore. Il se roule dedans et... hop, à l'eau ! Sifflet, il aime jouer. Ça doit lui rappeler quand il était tout jeune et que je le nourrissais.

- Jamais blessé ?
- Cinq centimètres de cuir : Sifflet, il est blindé ! Trois paupières les unes par-dessus les autres, et ses oreilles sont dans l'épaisseur de la peau de son crâne. As-tu vu ses yeux, Toubib ? Il te regarde. Depuis notre rencontre, il te surveille. Si tu peux t'approcher, ce soir, c'est qu'il t'a observé. Ne t'inquiète plus de lui, il t'aurait déjà bouffé une jambe. Il n'en aurait pas pour longtemps à plonger, nager, grimper chez toi et te dépiauter, Sifflet ! J'avais vu ça. Sinon je t'aurais prévenu et tu n'aurais pas pu rester.
- Il n'est pas nécessaire d'être intelligent pour être prudent...
- Tu parles pour toi ou pour lui ?
- Pour lui.
- Tu l'entends, Sifflet ? ! Il ne croit pas que Tu sais déjà tout de Lui ! Toubib, je te dis que Sifflet est intelligent ! Au début, je me disais : « il est méfiant ». Rien de plus normal, les bêtes sont comme ça. Ses ancêtres connaissaient le Marais comme pas un, alors, Lui, il a hérité de tout ça ! Mais non ! Regarde et écoute. Je vais lui dire : « ton frère est sous ma maison et il la gratte... »

Le Vieux n'eut pas à répéter sa phrase une seconde fois ! Un remue-ménage s'activa derrière les malles, et Sifflet, déboula, plongea, disparut, dans un seul mouvement ! Dans le crépuscule, David entendit des clapotements furieux, puis le mignon regrimpa à bord. Il se hissa sur une caisse et, droit et attentif, scruta l'homme...

« ... Ne te fâche pas, Sifflet, c'était pour lui faire voir ! Tu le savais, hein ! Il ne te croyait pas intelligent, il fallait bien lui démontrer ! »

Alors la gueule énorme fixa David. Les puissantes mâchoires, que deux plaques de corne, naturellement affûtées, obstruaient parfaitement, s'entrouvrirent... Un sifflement rauque se fit entendre, venu du fin fond de cette masse de cuir brun qui respirait la force.

Une merveille d'adaptation au Marais. Mais de là à penser...

Les pattes arrière, grosses comme les cuisses d'un humain, se terminaient par trois doigts palmés, dont les extrémités, armées de spatules cornées, pouvaient trancher n'importe quelles chairs. Les pattes avant avaient leurs trois doigts libres : l'animal pouvait saisir. Mais il pouvait, aussi, percer et déchirer, car les ongles en pointe constituaient de redoutables griffes. Le dos et les flancs, ainsi qu'une partie du ventre, étaient protégés de plaques d'un cuir quasiment invulnérable, qui s'articulait ou se plissait selon les jointures. Le mignon n'avait pas de queue. Cependant il nageait aussi bien qu'il bondissait. Le poids d'un mâle adulte frôlait les cinquante kilos. Mais on ignorait si ces mâles aperçus étaient parvenus à leur stade mature : le potentiel physiologique de l'animal acceptait soixante kilos et plus !

David, dans la pénombre, ne devinait même plus l'animal. À son sujet, il se remémora les cours de la Faculté...

« Le mignon est l'animal le plus évolué de la planète Nelly. Malgré tout, il ne peut être considéré comme une espèce supérieure car il ne modifie pas son milieu. Comme la merveline, il semblerait doté de capacités cérébrales qui pourraient se qualifier d'intelligentes. Si l'on voulait se référer à l'espèce humaine : pas avant trois à cinq millions d'années d'évolution. Cependant, compte tenu de la spécialisation de ces deux espèces extraterrestres, on peut envisager le terme d'Impasses... »

Ce que disait le Vieux battait en brèche les aspects égocentriques et méprisants des cours de la faculté envers cet animal. Ou bien : après plusieurs saisons en compagnie de la bête, le Vieux s'abusait, prêtant à l'animal une intelligence, alors que ce n'était qu'un dressage... ?

- L'Ancien, tu lui as appris des mots et des tours ; ça s'appelle du dressage.
- Du dressage ? Du dressage !? Sifflet, dis-lui ce qui se serait passé si j'avais voulu te faire faire des tours ! Du dressage ?! Attends, Toubib, Sifflet va te l'expliquer lui-même, son dressage !

En effet, Sifflet changea de pose pour faire face à David.

Les trois paupières durent s'être éclipsées car David aperçut les pupilles phosphorescentes se pointer dans sa direction, vrillant ses yeux comme si le mignon avait voulu lui prouver qu'il était contrarié. Puis l'énorme gueule s'ouvrit, et un sifflement strident, aigu et bref, alerta tout le bestiaire du Marais. Un sifflement qui se prolongea en un crescendo de hoquets saccadés et hargneux dont l'effet fut quasi immédiat sur l'environnement : la vie parut geler. Un tel silence, dominant le paysage, aussi subit, donnait la chair de poule...

- As-tu entendu, Toubib ? Il ne t'en voudra pas car il sait que tu ignorais. Il a voulu te faire réfléchir. S'il comprenait que tu le méprises, il te mépriserait. Et tu ne serais pas gagnant, ça non. Pas gagnant du tout !
- Il peut être très dangereux.
- Sifflet, lui, il te mépriserait. Tu n'existerais plus pour lui ! Et, moi, je n'aimerais pas que Sifflet me méprise.

Le mignon avait remis ses paupières en place. Il descendit de la caisse et vint s'asseoir au côté du Vieux.

La cérémonie des paupières s'inversa. Le front puissant, recouvert de sa carapace plissée et lourde, s'orienta vers le Marchand. Un bizarre sifflement roucoulé s'entendit.

Puis, la bête, se mettant en veille, se coucha...

\*\*\*

## Chapitre 10

L'apothicaire poursuivit.

... Vois-tu, Toubib, il sait que je l'aime et que je le respecte. Il est mon égal. Nous venons de mondes différents, c'est tout. Mais, lui, il est chez lui, pour ça il aura toujours le dernier mot. Je vois ça comme ça. J'ai besoin de lui, mais lui : pas. Toubib, quand les mignons seront décidés, la vie sera moins dure pour les humains dans le Marais. Ils pourraient tirer les maisons et éloigner les autres animaux dangereux. Il peut tout et il sait tout. Quand une île va s'effondrer, ou dériver, le clan a déjà déménagé deux jours auparavant. Et, à certains moments, tu ne le verras qu'avec une seule plante dans la gueule : je suis persuadé que les mignons se soignent comme ça.

- Ça pourrait être intéressant, mais les bêtes d'ici n'ont pas le même sang que les humains. Les plantes seraient mortelles pour nous : totale incompatibilité entre les sangs. Donc, totale inutilité pour les Humains. Sinon, nous aurions pu modifier les gènes.
- Heureusement, Toubib, heureusement ! T'entends, Sifflet ?! Ils t'auraient bien vidé de ton sang à l'Université, si ça les avait arrangés ! Ça n'aurait pas duré longtemps si on avait voulu se les accaparer, Toubib ! Plus un seul, du jour au lendemain ! À l'autre bout du Marais, ils seraient tous partis. Les mignons n'auraient pas accepté, ça non. Eux peuvent survivre partout. Quand le Marais déborde, les mignons suivent les courants et vont dans les Eaux Libres. Quand les Eaux reviennent, ils reviennent avec la Marée. Et tu ne peux pas savoir par où ils passent ! Ils tracent des chemins, sûrement. On ne peut pas imaginer ce qu'ils affrontent sous les îles, dans l'eau, dans la jungle, mais ils reviennent au même endroit. Toi, tu ne vois que la Marée qui revient, et rien d'autre. Un tas de bestioles flottent, nagent, marchent, rampent, mais jamais tu ne verras un mignon. Et, d'un seul coup : ils sont là ! Je ne voudrais pas avoir un clan à mes trousses ! Des sangs qui ne se mélangent pas... Ils sont fous tes savants ! Quelle idée idiote ! C'est peut-être à cause de ce genre d'idée que les mignons ne se sont pas décidés à nous aider pour le Marais ! Et tu dis, toi, qu'il n'est pas intelligent ?!
- C'est ce que l'on apprend à l'Université de Chante-Cœur.
- Ils n'ont pas dû rester longtemps dans le Marais, tes professeurs, pour sûr ! Pas longtemps... Je vais te dire, P'tit : si Sifflet disparaissait, mon reste de vie serait bref. Non pas parce que je me fais vieux, mais parce que Sifflet a dû m'éviter pas mal d'ennuis sans que je m'en rende compte. Il chasse des bestioles que je ne vois même pas. Et ce n'est pas pour les manger : il ne revient pas avec ! Des fois, avant d'accoster, il y est avant moi et gratte comme un fou toute la berge. Et toute la végétation est mise à l'eau ! Sais-tu pourquoi il fait ça ? Moi : non. Je n'ai rien vu,

mais lui il m'a précédé pour tout nettoyer. Avant que je sois arrivé ! Sais-tu combien de temps vit un mignon ?

- Non.
- Dommage, j'aurais aimé le savoir. Sifflet a cinq ans et pèse ses vingt-quatre kilos.
- Il peut encore grossir.
- Il le faudrait.
- Pourtant... vivre à deux...
- Ta plaisanterie n'est pas drôle, Toubib !
- C'est vrai, je te prie de m'excuser.

David détourna la tête. Il se faisait tard. Il valait mieux laisser le Vieux dans ses pensées. Dormir... Il s'allongea dans le fond de son radeau, encore songeur : quoi qu'il fasse, l'Humain avait besoin d'un Sifflet dans la tête, d'un Être cher. Avec le Vieux, la Règle pêchait, là, une exception bien utile.

\*

David s'endormit tandis que le Marais gérait sa nuit à coups de suçoirs, de fouets, de mâchoires, de fuites éperdues ; rongé, dépeçant, intoxicant, nourrissant toutes les formes de vie. Les arbres-fougère perçaient la vase. Les champignons étiraient leur mycélium. Le carrousel de la nuit prolongeait celui du jour. Vainqueurs d'un jour : vaincus de la nuit. Une arène où le plus minuscule pouvait être le plus infernal.

Le lendemain matin, leurs protections changées, ils reprirent leur chemin. Le Marchand lui avait fait parcourir en trois semaines ce qui lui avait pris plus de trois mois ! Mais l'homme ne parlait plus, comme si ces ultimes heures exigeaient un redoublement d'attention. Aucun relâchement : la Règle était respectée. Il utilisait ses rames avec une lenteur efficace ; aucune perte de temps dans ces trajectoires, calculées au plus court, chaque geste écartant une feuille, ou repoussant une branche, trouvant d'instinct le passage le plus rationnel.

David peinait à suivre. Le soleil de Nelly, voilé par les vapeurs denses, ne perçait pas. Le ciel était lumineux et blanc. Un plafond de nuages incertains réverbérait sur les marigots une clarté douteuse et trouble.

Les embarcations de Collecteurs étaient moins rares, mais ne se recherchaient toujours pas : un salut ou un signe évasif, de loin, pas plus. Cette Règle, dont s'étaient prévalus le Collecteur et le Marchand, était-elle réelle ? À usage réservé ? Ou bien, dans le Marais, chacun la faisait-il sienne ? Ces milliers de collecteurs, qui circulaient dans ce milieu, s'étaient-ils tous accordés ? Ou, à l'inverse, chacun d'eux était-il parvenu à la même conclusion dans le microcosme de sa propre maison ? Pour David, à la recherche de nouvelles vérités, la question était d'importance. Et que faisait Rose à la minute, alors qu'eux rentraient à Bourg des Marais ? Était-Elle si loin vers le nord-ouest ? Si oui, les torrents de pluie la frapperaient en première. Si ce n'était déjà fait. Tandis que lui serait à l'abri, dans une maison en dur. Malsaine peut-être, mais construite sur le terre-plein. Ce remblai que les humains, au début de la colonisation, avaient bourré à grands frais de pierraille et de terre rapportées. Quand Nelly faisait miroiter ses Eaux Libres et que sa jungle mystérieuse et gigantesque disait aux Humains : « Venez ! Venez ! Il y a la Gale. »

David changea de place sur son siège et se remit en ligne. À laisser ses pensées errer de la sorte, il prenait du retard ! Il lui fallait à présent tirer sur les rames encore plus énergiquement. Après le détour, face à lui, il avait entr'aperçu le dessin noirâtre de l'embarcadère et ne souhaitait pas se faire distancer. Et, encore moins, se faire lâcher si près du but. Les deux maisons de joncs boueux se rangèrent le long des poteaux.

Des poteaux dont le double emploi était de retenir un entrelacs de boiseries humides et moisies chargés de retenir la berge et de supporter une passerelle. L'eau léchait la terre compactée par l'humain car on avait décidé que le Marais finirait là. Cet ouvrage artisanal paraissait dérisoire, mais il avait tenu face aux milliers de kilomètres de jungle et de gadoues insanes. Cette limite du terre-plein faisait apparaître ce fragile rempart comme le rebord du Monde Civilisé. Un radeau que les eaux emporteraient quand elles le voudraient...

Mais, ce 21 Mai 2675, le Marais était encore calme. Cette Saison, ce ne serait pas les Pluies qui allaient balayer Bourg avec le plus de violence : depuis quelques heures, c'étaient les cours de la Gale qui partaient à la dérive.

Le Marchand, de son vrai nom, s'appelait Gavec Robert ; à Bourg, les premières personnes avec qui il échangea quelques mots le surnommaient Vaurien parce qu'il allait et venait dans les marais. Certains, aussi, le surnommaient Sifflet. (Mais Sifflet était resté dans la grande barcasse du marchand ambulant et ne se montrait pas). Dans l'ensemble, Gavec répondait au nom de Mignon : preuve que pas mal de gens, sinon tous, connaissaient l'existence de la bête. Gavec discuta longuement avec le Quincaillier du quai ; puis revint. Il extirpa ses caisses de métal de sa maison et, soulevant et poussant avec de gros efforts, débarqua sa « boutique » sur la berge...

- Tu comprends, Toubib, nous aurions pu décharger tout ça à l'embarcadère puisque le hangar est tout juste à cinq mètres, mais ça aurait voulu dire au Quincaillier : je m'installe comme la Saison passée. Et ça, ça ne se fait pas !
- Mais, puisqu'il est d'accord, pourquoi décharger là ?
- Je fais comme la première fois. Et puis, beaucoup de Collecteurs rentrent en ce moment à longueur de journée, je ne veux pas encombrer le quai.
- Pour une heure, ça nous éviterait ces cent mètres...
- Le Quincaillier dit que ce n'est pas bon parce que les Collecteurs sont en colère. Regarde, P'tit, ils laissent leurs gales à vau-l'eau. Il dit, aussi, qu'il ne faut plus de gales. J'ai dû mal comprendre. Déchargeons, nous irons aux nouvelles ensuite !

C'était vraiment une corvée surhumaine que de tirer et porter une à une les lourdes malles du Marchand jusqu'au hangar du Quincaillier. Dans le bout du ponton, des « maisons » de Collecteurs arrivaient encore malgré l'heure tardive, traînant des centaines de gales dans leurs sillages. Ça discutait ferme devant l'immeuble de la Compagnie où les quatre gros bras avaient fort à faire.

Le bateau de David fût déchargé aussi. David s'empara de son sac et suivit Mignon jusqu'au bar « Du Marais », un lieu bondé de personnages qui n'avaient pas pris le temps de se nettoyer. Les uns étaient en colère, les autres effondrés, anéantis. La boue était partout, au sol, sur les murs, sur les sièges, sur les tables, sur les visages. Aucun verre : on buvait au comptoir des bols d'infusion brûlante dans une odeur générale de vase. Mignon traîna David à une table vide et ils se laissèrent tous les

deux tomber sur un banc, leurs jambes ne supportant plus cet exercice que des mois d'ankylose refusaient. Quant aux oreilles, la colère encore retenue, qui menaçait aux quatre coins de la salle, faisait comme un sourd grondement précédant un orage...

- Explique, Mignon ! Tu utilises trop de mots que je ne traduis pas !
- Paraît-il que la Compagnie est en faillite, qu'elle n'achète plus les gales. Ce serait un drame et ce n'est pas possible !
- Avant que je vienne sur Nelly, l'Institut des Mondes faisait déjà des recherches pour fabriquer une drogue artificielle.
- Fabriquer une gale artificielle ?
- Une drogue de synthèse, que l'on pourrait fabriquer sans le besoin des gales de l'exana.
- Je ne peux croire ça ! Ça tuerait Bourg !
- Ça peut arriver. Je ne le souhaite pas pour ces gens. Enfin... de cette manière, je veux dire.
- Certains veulent aller à Nelly-Ville. Mais ce n'est pas possible, non plus ! La Police les retiendra à la Rivière des Eaux Froides !
- C'est sur le chemin de Nelly-Ville ?
- Le Bras des Eaux Libres, si tu préfères... Sur la route du Nord.
- Ce grand bras d'eau que l'on traverse en ferry quand on arrive à Bourg ? Il faudra bien que la police laisse passer les ferries qui font le transport avec la ville, non ?
- Il n'y a plus de ferry depuis huit jours ! Plus rien n'arrive. Plus un immigrant, plus de matériel, rien !
- Si j'avais dû repartir...
- Coincé, P'tit ! Pour moi, ça ne change rien, j'ai un œdème sous l'omoplate. Comme ils n'en connaissent ni la cause, ni le traitement, ils ne me rendront jamais mes papiers pour Nelly-Ville. Et toi, tu n'as rien ? Je dis ça, mais... à la Maison de l'Hygiène, il n'y a plus personne. Les employés tournent en rond dans Bourg comme des fous parce qu'on les a oubliés ici. Tu sais ce que l'on va faire, P'tit ? On va se réserver une chambre d'hôtel si ça existe encore.
- Ou bien nous dormirons dans le hangar, avec le matériel !
- Le hangar... Mieux vaudrait une chambre.
- Tu as des idées de luxe, Mignon !
- Quatre mois dans l'appentis du Quincaillier, on voit bien que tu ne connais pas les Pluies !
- Ce que j'en dis...
- Évidemment, nous serions près de nos affaires... Mais j'ai comme une idée...
- Que ça va aller mal ?
- Encore plus mal que ça, Toubib ! Tu ne connais pas tout de Bourg. Et je ne sais pas si le quai sera un lieu pire ou moins mauvais que n'importe quel autre endroit de Bourg pour ce à quoi je pense. Comprends-tu ? Si l'on empêche les collecteurs de vivre, la Règle ne pourra plus être respectée. C'est très grave. On peut accepter la mort, P'tit, mais seulement si les autres survivent. Ici, beaucoup acceptent et attendent la mort grâce à la Règle. Mais à condition qu'Elle puisse être appliquée à tous. Et ça, ça me fait peur...
- Tu es bien mystérieux !

- Il faudrait des mots... Des mots qui n'existent pas. Deuxième Bourg viendra chercher sa mort et la Règle sera quand même respectée. Il faudrait que les collecteurs aient une raison de repartir dans le Marais. Mais, s'il n'y a plus la Gale...
- Tous ces gens autour de nous n'auront plus de nels, n'est-ce pas le plus important ?
- Ce n'est pas ce que je crains le plus, Toubib. L'important, c'est la Règle. Et rien d'autre. Allons voir en ville, pour cette chambre d'hôtel.

\*

Tout était complet en ville, on logeait jusqu'à chez le résident permanent. Ils revinrent aux abords du ponton et échouèrent chez le Quincaillier. Le hangar, sombre, jouxtait sa boutique. Tout y était aussi souillé et moisi que dans cette dernière. Trois murs de planches gonflées et déformées par les buées permanentes du Marais, délimitaient ce capharnaüm accolé au magasin. Un vilain toit de joncs protégeait la baraque. Côté quai, une porte donnait directement sur le ponton, bridée par un cadenas brillant : le Quincaillier entendait conserver ses trésors ! Il n'y avait aucune fenêtre, mais les planches étaient si mal jointes que de nombreux interstices mettaient ce baraquement presque à claire-voie ; ici et là il y avait de quoi y passer le bras. Ce n'était pas un inconvénient car il y faisait frais et, somme toute, ce hangar parvenait à n'être pas plus malsain que l'extérieur. Ils y aménagèrent de quoi vivre.

Finalement, le Quincaillier du ponton n'était pas un mauvais bougre, il avait tout simplement dépassé le cap du fatalisme, et la Règle, pour lui, se résumait par ce seul synonyme : habitude. Cet homme avait subi - sans aucun doute - de si gros et si nombreux malheurs qu'il ne tentait même plus ni de les surmonter ni même de les nier. Un passé lourd de tristesse et d'espoirs déçus s'était dilué en lui. Il servait, achetait, vendait, parlait, mangeait, s'endormait, empreint d'un pesant regret d'ensemble dont il ne se souvenait plus les causes. Il personnifiait à lui-même l'humidité, la tristesse, et toute la platitude du terre-plein qui servait d'assise à Bourg des Marais. Il aurait pu être un de ces poteaux de bois de fougère qui avaient été forcés dans vingt mètres de vase, luisants des salissures que sécrétaient les eaux sales ; mais l'homme, lui, s'était posé au ras du ponton, hors des vases noirâtres, et ses salissures, à lui, lui marbraient du visage jusqu'aux jambes. Sa peau en était grenelée. Il supportait, stoïquement absent, les agressions débutantes du troisième stade de cette maladie qui ravageait l'humanité accrochée aux marais de Nelly. (David constata que la maladie avait tragiquement gagné du terrain depuis trois mois).

Quand le regard de l'Homme se posait sur quelque chose, ou sur quelqu'un, et s'il maugréait ou marmonnait, c'est qu'il considérait que la journée avait été « bonne ». Pas vivable, non, mais : normale. Ses yeux mornes précisaient la relativité de toute appréciation. Quand il se taisait, c'est que des angoisses sournoises se faufilaient dans ses habitudes, qu'elles tentaient de modeler une cohérence à son existence ; alors il souffrait et son mental chancelait, ses pensées se conjugaient aux douleurs physiques et réclamaient un bilan : la journée, donc, était « pire ».

Que les jours soient « normaux » ou « pires », l'échéance ne pouvait être que Deuxième Bourg. Quand il acceptait cette finitude, il pensait à Mignon pour sa succession : les pesanteurs de la Règle, ses implacables logiques, s'imposaient et le poussaient vers une continuation de son rôle à Bourg des Marais. L'Homme jetait sur

cette fin le voile de ses pupilles ternies, son regard voyant déjà des Ailleurs sur lesquels des centaines de milliers d'humains avaient posé leur regard avant lui. Quand un de ces Ailleurs prendrait la consistance et la réalité d'un simulacre de mort, la Règle redeviendrait, peut-être, la conscience claire d'une dernière bouée : une nécessaire et dernière maison de joncs.

Le marchand ambulant lui avait demandé de loger dans le hangar avec un certain « Docteur » David... Alors l'homme avait mâché quelques syllabes confuses et était parvenu à dire « oui » : c'était bien le signe qu'il avait vécu sa meilleure journée depuis, bientôt, une demi-saison !

Mignon et David s'étaient donc installés. Du ponton, ils voyaient les maisons échouées et abandonnées. Sifflet, déjà, avait effectué plusieurs passages au ras des poteaux. Des deux « Mignons », il aurait été difficile de reconnaître le plus heureux...

- Ne t'inquiètes pas, Toubib, il sait que nous sommes là. Tu le verras rappliquer à la nuit, quand il n'y aura plus personne. Certaines saisons, quand je logeais dans un hôtel plus éloigné du ponton, ça ne l'empêchait pas de venir sous ma fenêtre. D'ailleurs, je n'ai jamais compris comment il pouvait me repérer !
- N'as-tu pas peur qu'il se laisse emporter par l'eau des Pluies ?
- Oh, non ! C'est, au contraire, quand la Marée est basse et sur le point de revenir qu'il pourrait lui venir à l'idée d'aller chercher une compagne. Ce serait une bonne époque pour tenter sa chance. Mais, pour ça, il lui faudrait suivre les pluies des derniers jours et il ne le fait pas. C'est compliqué la vie d'un mignon, sais-tu ! Remarque, je ne lui dis pas tout ce que je sais, des fois qu'il comprendrait de travers et se croirait obligé de se marier. Enfin, bien malin qui sait ce qui lui passe en tête...
- Ça fait quatre Saisons qu'il t'attend ainsi ?
- Oui. Pendant quatre mois à chaque fois. Des fois, je me demande s'il ne me prend pas pour son père ou sa mère. (Gavec resta pensif un moment, puis parut se réveiller). Cette nuit nous dormirons sur ces caisses et, demain, il fera jour ; j'achèterai au Quincaillier de quoi nous équiper.
- J'ai encore des nels.
- Un réchaud sérieux et des bâches pour doubler le toit. Tu déballeras tes livres et tes instruments. Pour cette histoire de Gale, nous y verrons plus clair demain. Et quitte cet air étonné ! Ton métier, c'est Médecin, non ? Et Rose le sait ! Eh bien alors ?
- Elle sait ça aussi.
- Si elle avait pu en savoir moins... Tu as été trop bavard, Toubib, bien trop bavard.

\*

D'abord ils voulurent savoir à quoi s'en tenir et rodèrent deux jours en ville. Plus aucune gale n'était achetée par la Compagnie : l'immeuble était bouclé. Dans leur majorité, il apparaissait que les hommes, épuisés par plusieurs mois de quête et de dangers, ne réagissaient pas. Des groupes de quelques dizaines, revenus les premiers, commençaient à réaliser et tenaient des réunions permanentes dans un hôtel du centre de Bourg. Au fur et à mesure des discussions, on touchait du doigt les implications de l'événement, et l'on s'en énervait.

Les premières averses de la Saison, les premiers jours timides, déversaient maintenant leur contingent de pluie. Les nuages se pressaient et de rares éclairs



jetaient des lueurs sinistres sur les alentours. La Saison Sèche avait vécu et la grande dépression des Pluies ramassait ses forces, agaçant les esprits et les corps déjà exacerbés par les épuisements outrepassés des semaines durant.

David s'installa dans le hangar. Mignon, surexcité, continuait de courir les rues pour en revenir tous les jours un peu plus soucieux...

- Demain ou après demain, Toubib, ces gens seront énervés d'être énervés ! Le carburant, déjà, se fait rare !
- Tu as tort de traîner dans les rues, ça va mal tourner.
- Que crois-tu, Toubib, mais ça tourne déjà mal ! Et ça se produit, pile, en fin de saison Sèche, à l'époque où tous les collecteurs sont réunis à Bourg ! Personne n'est pressé d'enjamber le bordage d'une maison pour aller pêcher, tu penses ! Le début des Pluies... Avec toutes ces vermines qui tombent des arbres secoués par le vent, c'est le plus mauvais moment ! Et dans quinze jours, il n'y aura plus rien à manger. Les prix montent et les collecteurs n'ont pas de nels. Ils espèrent que les ferries vont reprendre le trafic... Tu y crois, toi ?
- Même s'il en venait, comment veux-tu nourrir tous ces gens ? Dix ou vingt mille... Ou plus. C'est ça qui est terrible, personne ne sait exactement combien d'humains sont dans le Marais. Et puis, qui paiera ? La Compagnie ne va pas rendre ce qu'elle a gagné par le passé ! Et si ça dure quatre mois...
- Certains disent de même.
- Réfléchis, Mignon : qui approvisionnerait Bourg ? Nulle part il est question d'un Fond de Secours. Des envois auraient déjà commencé et c'est l'inverse qui se passe. S'il n'y a plus de transports, nous sommes irrémédiablement isolés.
- Alors, selon toi, nous allons tous crever à Bourg ?
- Tôt ou tard, il faudra aller pêcher.
- Personne ne veut bouger ! Et ceux qui le veulent, c'est pour remonter la route jusqu'à Nelly-Ville. Ceux-là sont en furie !
- Ça peut se comprendre mais, ça ne servira à rien.
- Ce n'est pas une solution, ça ?
- Si c'est tout le commerce de la Gale qui s'effondre... C'est pour cette raison que je te dis qu'il vaudrait mieux trouver des moyens de pêcher en grosses quantités et pouvoir ainsi manger. Après, on peut réfléchir. Et s'ils veulent toujours y aller...
- Je leur ai dit : vous ne passerez pas le Bras !
- Même qu'ils le passeraient.
- Tu as une radio, Toubib ; pourquoi ne te renseignes-tu pas à la Ville ?
- J'ai déjà essayé : rien ! Personne ne répond. Il y a le téléphone...
- Non, pas de téléphone à Bourg. S'il n'y a plus de radio, nous sommes coupés du monde !
- Mon avis est que c'est la cas. Et si la Gale n'intéresse plus...
- Tu veux dire que tout est fichu ?
- J'ignore les études de l'Institut pour la globalité de Nelly, donc je ne peux que présumer de ce que choisira l'État des Mondes. Il faudrait une ressource de substitution aussi rentable que la Gale et, a priori, je n'en vois pas. Développer la pêche dans les Eaux Libres ? Hémisphère Nord ou Sud, ce n'est pas exportable. Des médicaments, dans les marais ? Ils n'auraient surtout d'intérêt que pour soigner les

maladies d'ici. Franchement, je ne vois pas. La Ceinture, peut-être...? Connais-tu des collecteurs qui y soient allés ?

- T'es fou, Toubib, on ne va pas par là ! On n'y va jamais ! Dans le Marais on peut circuler, mais, là-bas, c'est impossible ! À moins de vivre et de respirer comme un axo. Brrr... J'en ai la chair de poule. Des vases mouvantes sur des milliers de kilomètres, ça ne s'imagine pas ! Même s'il y avait des trucs à en ramener de là-bas !
- Qu'est-ce qui pourrait bien intéresser l'État des Mondes, alors ? Rien ! Il faut en tirer la conclusion.
- L'État des Mondes pourrait s'intéresser à nous ! Dans Bourg, les gens se mettent à penser à ça.
- Mais s'il n'y a plus rien à gagner... Essaie de leur dire, qu'ils y réfléchissent.
- Et puis comment leur dire que la Règle ne sert plus à rien ! Alors qu'elle doit encore servir !
- La Règle est faite pour le Marais, Mignon. Nelly peut en nécessiter une autre.
- Pour ça, faudrait avoir le temps, Toubib ! Et ça...

Le quatrième soir, les orages arrivèrent. Le ciel gris-plombé du crépuscule s'abattit en vagues brutales, dans un martèlement d'éclairs et de ruissellements d'eaux dévalant de partout. Un vent violent coucha les arbres-fougère et emporta les nappes de pluie à l'horizontale. Le sol irrégulier de Bourg s'égalisa de flaques qui, bientôt, dans un bruit de ruisseaux, se rejoignirent, puis vidèrent leur trop-plein vers les égouts et les puisards censés purger et assainir la ville. Tout le monde se terra dans les maisons. L'orage passa. Mais le bruit des éclairs se perdait dans les marais que de nouveaux roulements s'annonçaient comme une menace indistincte, tapie aux alentours, se ramassant pour un nouvel assaut. Les cataractes, croulant par vagues, ponctuèrent la nuit. Et le matin ne les stoppa pas.

David rassemblait ses fiches, les compulsait et les classait, mais...

Mais le Marchand ne savait rester muet bien longtemps !

- Jamais les Pluies ne sont tombées à un si mauvais moment ! Comme si c'était fait exprès !
- Tu retournes dans Bourg ?
- Pas par ce vent, c'est trop dangereux ! Les saloperies volent. C'est mieux d'attendre une accalmie. Si tu es surpris, la première porte est la bonne, il faut entrer dans la première maison venue !
- Avec les cloisons de ce hangar...
- C'est le Marais, que veux-tu ! Tu fais ton possible et voilà tout. Et pour ton remède ?
- Précisément : j'ai besoin de ton autorisation pour analyser tes fioles. Confronter et vérifier.
- Si je peux t'aider... Ne perds pas de temps, Toubib, il serait le bienvenu !

Enfermé, Mignon ne tenait jamais bien longtemps en place dans le hangar ; il guettait les sautes du vent pour s'éclipser à nouveau et assouvir sa curiosité. Pour David, le problème était ailleurs : viendrait le temps de l'expérimentation des molécules qu'il assemblait. Les Salissures étaient répandues chez quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens du Marais, et c'était –là– un étrange paradoxe : trouver un malade complaisant qui acceptât. David, lui-même, s'observait le corps, appréhendant

d'y déceler les ombres caractéristiques. Mais la Règle exigeait que l'on ne demandât pas à une personne contaminée de parler des siennes. Le sujet était tabou. Remarquer ou faire remarquer la maladie, c'était entrevoir ou faire entrevoir les stades ultimes. C'était, pour le moins, s'immiscer et exagérer le malheur de l'autre puisque l'on était pas en mesure de le soigner. On respectait ce tacite contrat qui, en retour, liait les autres envers soi. On n'acceptait pas les Salissures, même par fatalisme : on ignorait cette compagne qui vous rongeaient. Elle faisait implicitement partie de la Règle. Tout comme les maladies qui s'engouffraient à sa suite par l'épiderme fragilisé. Dans la dernière phase, une immense lassitude physique et mentale effaçait les sens, poussant le malade à l'abandon de soi. Mais, jusque là, une sourde honte permanente, jointe à l'inexorabilité de la maladie, savait les âmes aussi sûrement que tout le cortège des pathologies qui s'ensuivrait détruisaient le corps.

Les Salissures étaient la maladie centrale du Marais. La Règle palliait les projets qui avortaient et donnait immédiatement une justification à la mort. Une mort qui, pourtant, tarderait. Tout comme cette Règle enveloppait toutes les causes qui gâchaient les vies pourries par les eaux croupies : un tout global, incluant les rêves de fortune, eux aussi détruits, et l'acharnement humain à perdurer. Difficile de se glisser dans cette cohérence, encore bien confuse pour David. Et difficile d'admettre que personne ne reconnaît sa maladie, y compris pour accepter un traitement d'essai.

Et pourtant, il faudrait bien que cela se fasse !

La pluie tombait, maintenant, vingt heures sur vingt. Les coups de vent se calmaient par intermittence et une brise régulière les remplaçait, amenant la masse des nuages dans une canonnade soutenue d'explosions électriques bleutées et comme givrées. Pourtant, l'air était chaud, et la température ne descendait pas en-dessous de 40°C la nuit. Le jour, à l'intérieur du hangar, elle avoisinait les 45°C !

La montée du niveau du Marais n'était pas encore perceptible, mais des courants prenaient naissance et véhiculaient une épaisse flottille de feuilles, de branches cassées, d'arbres brisés par la foudre. Mille choses voguaient, lentement, indéfinissables, mortes, foudroyées. Une cohue végétale et animale empruntait les canaux, recouvrait les creux de berge, obstruait les chenaux étroits, s'enfournait sous les îles et les îlots... puis se disloquait, retrouvant une issue incertaine vers les grandes rivières du Nord-Ouest. Le Marais abandonnait une faible partie de son butin, certain que la Marée, en retour, lui en rendrait le double, enrichi des cendres des milliers de volcans du Pôle. Un éternel mascaret s'écoulant des marais, pour s'y engouffrer de nouveau... Le Marais laissait échapper ce qu'il n'avait pu amalgamer à sa vie au cours de la saison Sèche passée, mais il se vengeait aux antipodes de la Ceinture. Les vastes mouvements d'eaux étaient sa respiration. L'entassement des vases construisait son continent, il ne s'en lassait pas.

Quand David était fatigué, il se levait et allait lorgner entre deux planches disjointes et se stupéfiait d'un tel carnage. Les livres et les diverses informations de l'Université ne l'avaient préparé en rien à une telle désolation, à une telle sauvagerie liquide. À la saison sèche, l'eau était partout ; à présent, ce qu'il avait devant les yeux, dissolvait jusqu'aux mots ! L'eau imbibait tout ; elle était dans tout ; elle butait en vaguelettes hypocrites contre le ponton ; elle dévalait des toitures en rideaux translucides ; elle tombait du ciel et se joignait à celle du Marais dans une mousse épaisse de bulles cristallines aux reflets sombres ; elle enveloppait la jungle ; elle s'y

immisçait ; elle en déformait jusqu'à la représentation. L'idée même de faire sécher un quelconque vêtement aurait relevé du canular le plus odieux. L'oppression de l'air poussait à boire, et la transpiration, à son tour, devenait gouttes et ruisselets...

L'eau. Toujours l'eau. Et David avait faim, comme les milliers d'habitants de Bourg. Seul Sifflet semblait vivre un conte merveilleux : son repas passait en continu le long de l'embarcadère. Il y percevait sa dîme. Tout le reste disparaissait au détour du canal, entraîné vers les eaux de l'ouest, à plusieurs centaines de kilomètres de là. Si tant est qu'un kilomètre ait pu avoir eu, une seule fois, dans le Marais, une quelconque signification.

\*\*

Mais, à la Cité Administrative, Avaredjan conservait la tête froide ! Les nuits, il relayait sa secrétaire devant l'écran des communications jusqu'à cinq heures - heure à laquelle la femme revenait -. Il allait alors se coucher et dormait jusqu'à neuf heures. Il se levait et mangeait, puis, frais et dispos, réapparaissait dans son bureau. Tout compte fait, cette vie était notoirement plus calme et moins éprouvante que celle qu'il menait en temps habituel. À onze heures de la journée de Nelly, il abordait son service, recevait le compte-rendu de sa seconde secrétaire, et, chaudement et élégamment vêtu, prenait place dans son siège. Alors il sacrifiait quelques minutes à lisser ses cheveux blancs, toujours soigneusement coupés, avalait une infusion acidulée, puis s'apprêtait à recevoir, la mine sévère et préoccupée, les premiers rendez-vous que son employée avait eu pour consigne de trier. C'est-à-dire : un nombre minimum ; Avaredjan soupesant lui-même, et en dernier avis, les noms, en fonction de ses intérêts du moment.

La liste était donc rationnelle et très courte. Pour l'heure : c'était le tour de Rigler. Avaredjan abrègerait son attente dans la mesure où le Chef de la Police se situait au centre du cercle restreint des trois personnes auxquelles le Secrétaire de l'Hygiène Publique avait concédé une place dans ses projets : le pilote de l'hélico, Rigler, et... lui-même. Trois personnes : le maximum transportable pour un hélico allant de la Cité à l'Astroport.

Avec Rigler, Avaredjan avait décidé de jouer franc-jeu. Enfin... presque. Il ne prenait pas Rigler pour un abruti mais seulement pour une personne un peu lente à saisir sur l'instant les implications d'un fait. Par ailleurs, Rigler personnalisant la marge de sécurité que doit comporter tout projet, Avaredjan était décidé à lui exposer plusieurs cartes, d'emblée, sur la table, pour le persuader. Rigler pourrait - peut-être - se satisfaire d'une fraction de vérité. Mais, conséquence de sa maladive prudence, il hésitait encore. Il fallait le convaincre à tout prix, sans plus attendre.

D'abord : il était irrémédiablement impératif que Rigler se sente privilégié, au cœur d'un petit nombre d'initiés. Et ce, au plus vite. La situation se détériorait à vive allure à Nelly-Ville, et surtout, à Bourg. Rigler avait déjà accepté de placer des patrouilles entre la ville et l'Astroport : un premier pas. Bloquer la circulation ferait tendre vers zéro le nombre de citoyens qui se rueraient vers les aires d'embarquement des navettes quand les engins se poseraient. Un second pas avait été obtenu de lui - celui-là moins aisément - : le chef avait aussi accepté de dépêcher les deux tiers de ses forces au bord du Bras des Eaux Libres. Rigler avait dû apaiser les protestations des

hommes à qui l'on avait dit depuis des années que cette « zone tampon » était vitale pour contrer les contagions. Face à la levée de bouclier de ses hommes, Rigler avait alors traîné la jambe avant de démontrer un semblant d'autorité. Il ne fallait plus de ces hésitations !

Mais, de son côté, le Chef avait compris que la sécurité en ville n'était pas le soucis majeur du Secrétariat à la Santé. Il pouvait y avoir - là - prétexte à sursaut de mauvaise conscience, et Avaredjan refusait d'être tributaire de ces états d'âme à tout bout de champ. L'idée de lâcher quelques significatives informations dans sa direction avait fait son chemin : elles feraient taire ses scrupules. Des scrupules en totale inadéquation avec la réalité ! Quelques arguments et quelques solides vérités en viendraient à bout.

Par ailleurs, sachant Rigler très sensible à ces signes qui regonflent comme par enchantement l'ego en déroute, manifester une discrète considération à son endroit ne gênerait rien. Avaredjan quitta son siège et alla ouvrir la porte lui-même, marquant par là que le Chef n'était pas n'importe qui. Puis il le salua avec un soupçon appuyé d'amabilité...

- Entrez, Rigler ! Et installez-vous ! J'ai fait le vide dans mon carnet de rendez-vous, nous aurons tout notre temps. Cette secrétaire avait cru bon de prendre tous les appels et de mettre tout le monde sur un même pied, comment imaginer une telle incurie ! Enfin, le mal est réparé... C'est bien d'avoir pris l'initiative de venir, Rigler, car j'ai quelques éléments nouveaux à vous communiquer à propos de ce drame qui nous frappe.
- Ça va très mal, Avaredjan ! Très mal ! Nous contenons Bourg, mais ça ne durera pas indéfiniment !
- Les Pluies arrivent, Rigler, le Bras sera bientôt pris par le courant. Quand il sera gros, je ne les vois pas le traverser en radeaux. Et plus les jours passeront, et moins ils le pourront.
- Dans quatre mois, le courant s'inversera et ils profiteront des quelques jours !
- Dans quatre mois, Rigler. Quatre mois ! Et ce sont ces dix ou vingt jours qui viennent qui me tracassent. Dans quatre mois, Rigler, j'ai tout lieu de penser que tout sera joué. Je vous parlais d'éléments nouveaux... J'y viens. Vous serez le seul à en avoir connaissance. Par le passé, Rigler, à chaque fois que j'ai fait appel à vos services, vous n'avez jamais hésité. Si, si ! J'ai une bonne mémoire, je sais reconnaître mes amis. Comme je vous le disais hier, tout se passe comme si Nelly allait être abandonnée. Ou : sur le point de l'être.
- J'avais cru mal comprendre. Ce ne serait plus un événement, mais un fait incroyable. Je ne peux y croire !
- Je trouve vingt indices, au minimum, qui accréditent cette conclusion. Remarquez que je n'emploie pas le mot « thèse », je suis certain de ce que j'avance. J'ai donc pensé à vous, Rigler, et je me suis demandé si l'idée de rester sur Nelly, jusqu'à la fin de vos jours, vous captiverait. (Avaredjan avait insisté sur ce dernier verbe, escomptant sur son effet dans les pensées du Chef).
- Je ne trouverais pas cette perspective désopilante !
- Et moi : résolument sinistre. Je ne vous cacherai pas que j'aimerais profiter un tant soit peu de mes économies. Estimez-vous que ce serait - là - une idée sur laquelle il serait bon de se pencher ? Vous-même, n'y avez-vous jamais songé ?

- L'idée que Nelly puisse être abandonnée, comme ça, subitement... Je ne vous avais pas cru ! Quel preuve vous rend si affirmatif ?
- Lisez ce pensum. Je ne pense pas utile de le lire à voix haute...

\*\*\*

## Chapitre 11

Avaredjan, tout en repérant les effets que sa note produisait sur le visage du Chef de la Police de Nelly, attendit patiemment. Et, lorsqu'il fut certain que les mots avaient entamé leur travail de sape...

- Qu'en pensez-vous, Rigler ?
- C'est troublant... En effet...
- Déchirez ce papier, Rigler, et donnez-moi les morceaux, ne les laissons pas traîner...
- Et ça fait longtemps que... que vous en êtes venu à cette conclusion ?
- Les jours et les mois passent, ce qui permet de réfléchir. Noter les détails, les rassembler, en tirer les implications... Quelles qu'elles soient...
- Le saviez-vous quand vous m'avez demandé de boucler la route de l'Astroport ?
- Des prémonitions, de simples prémonitions. Mais revenons-en au problème qui, je le présume, vous intéresse aussi.
- Moisir ici, sur Nelly ? Mais... Je suis un fonctionnaire, ce serait une désertion.
- Moi aussi je suis un fonctionnaire. Et je le reste. Sauf s'il est notoire que l'État des Mondes laisse Nelly à son triste sort. Ce ne sera plus une désertion : je me rapatrie. Nuance.
- Sur Celcius, que vaudra une telle nuance ?
- L'époque des interprétations et des subtilités n'est jamais périmée, Rigler. Et puis, si l'État décide d'abandonner une planète, c'est que ça va plus que mal. Je veux bien, même, me faire révoquer, si ces messieurs de l'État prenaient encore le temps de se pencher sur le cas de deux petits fonctionnaires dont les postes se seraient, dans les faits, volatilisés. Car, c'est une évidence : plus de Nelly et, plus de postes ! Et plus de paies convertibles en solars, notons-le au passage. J'avoue qu'entre deux maux on a le droit de choisir le moindre, on ne m'enverrait pas sur un astéroïde casser de la pierre ponce pour ça. Qu'en pensez-vous ?
- Ça se tient...
- Ce qui ne se tient plus du tout, Rigler, c'est notre stabilité sur cette planète. Quant à Nelly-Ville, n'en parlons plus : dans un mois, il n'y aura plus de nourriture. Croyez-vous que les pêcheries de la Cote Ouest vont nous envoyer notre pitance en échange de nels dont plus personne ne voudra avant longtemps ? Le Nel tenait parce qu'il était convertible en solars. Mais, maintenant ? Les zones de culture autour de la ville deviendront de vagues souvenirs après quelques semaines de pillage. En supposant que Bourg ne déferle pas avant ! Croyez-moi, Rigler : il est superflu de dramatiser car la réalité suffira.

\*

Encore une fois, Avaredjan faisait forte impression sur Rigler. Comment le responsable de la Santé pouvait-il voir si loin ! Toutes ces répercussions, qu'il n'avait pas immédiatement devinées, lui... Aucune association d'idées ne l'avait averti. Mais, maintenant, cette logique qui l'emmenait à cette échéance...

Rigler se sentit, presque malgré lui, emporté par cette dialectique. Tout ce qu'Avaredjan lui avait demandé ces derniers jours... Un plan mûri. Tout ça menant à ne pas se laisser piéger sur cette maudite planète.

- Vous escomptez sur le fait qu'un vaisseau, au moins, accostera sur Nelly.
- Au moins un, Rigler. Ce qui m'interpelle, c'est que ce pourrait être le dernier. Le dernier avant longtemps.
- Ça pèse lourd...
- Très lourd. Des décisions difficiles. Dramatiques...
- Ce sera l'affolement. La ruée. Y avez-vous songé, Avaredjan ?
- Oui : toutes les communications de l'Astroport arrivent ici. Une de mes secrétaires monte la garde. D'autre part, je conserve un hélico sous la main, pour le cas.
- Celui de James Edward ne...
- James Edward sera très pris. Je le prévois. Il - devra - patrouiller sans arrêt au Bras, ainsi que sur la Côte Ouest.
- Je le croyais irréparable... ?
- Il tourne comme une horloge. Alors autant l'occuper...
- Ah... Et les employés de l'Astroport ?
- Une poignée. Mettez un homme de confiance à vous, Rigler : embargo sur toutes les informations, tout doit arriver ici. Imaginez, Rigler, qu'il n'y ait qu'un seul vaisseau le jour « J »... Que le nombre de places soit limité.
- Je ne les vois pas évacuer Nelly !
- Eh bien...? En êtes-vous ? C'est une offre.

Rigler fit mine de réfléchir. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq et de ses quatre-vingt-dix kilos, Rigler en imposait ; mais, intimement, il n'avait rien d'un baroudeur. Ce bouleversement prévisible de son existence grattait la plaie d'antagonismes qui ne demandaient qu'à se réveiller : des années auparavant, sa nomination pour Nelly, sans aucune promotion, lui était apparue comme une relégation dissimulée.

Avaredjan venait de cristalliser les mille détails d'une carrière avortée. Rigler était, tout à la fois, un aigri et un déprimé. Par l'inertie de sa vie sur Nelly, les deux plateaux de la balance ne s'étaient jamais décidés à rompre définitivement un précaire équilibre. Cependant, la faillite de la Gale avait déclenché une confuse frayeur chez lui : le pressentiment qu'un drame allait ravager ses économies. Mais Avaredjan l'avait prévenu à temps et il avait pu changer ses nels en solars. Avaredjan. Toujours Avaredjan. Ce diable d'homme voyait loin, et ne paraissait pas la proie de ces affres qui le tiraillaient, lui, le chef de la Police. Avaredjan avait maintes fois prouvé son acuité de vue sur les événements, ses décisions avaient toujours été promptes et exactes, parfaitement appropriées. Rigler le jugeait ambitieux, incisif, de vues larges, faites de compétences multiples : le Secrétaire était sous-employé sur cette planète des Confins, c'était flagrant. Une fois de plus, il voyait juste. Sa proposition pesait sur les deux plateaux de la balance, simultanément, au point de les écraser...



- Je trouve normal que vous réfléchissiez, Rigler, mais il faudra se synchroniser, éviter les contre-décisions... Et ce ne sera pas dans les derniers moments que l'on procédera à des tours d'horizon.

Plusieurs coups de sonnette, puis la voix d'une secrétaire, interrompirent Avaredjan dans ses suggestions ; méchamment, il bascula le commutateur.

- Oui ?!
- L'hélico de monsieur Edward est revenu.
- Je sais madame Ronald, je sais, je l'ai entendu, je ne suis pas sourd ! Dès que son pilote se sera changé vous me l'enverrez. Et que l'on me fiche la paix !
- J'ai compris, monsieur le Secrétaire !

Avaredjan inversa le contact, tout en observant Rigler. Un Rigler qui se donnait la tête de celui qui vient de prendre une décision. Mais Avaredjan savait qu'elle était prise dès que le Chef avait admis l'abandon de Nelly. Cependant, il fit mine de la guetter comme si elle avait été déterminante pour raffermir son propre choix...

- Alors, Rigler ?
- Je marche avec vous.
- Bien ! Pour ce qui en est d'une nécessaire discrétion, pensez-vous que votre femme doit être mise au fait de notre... entente ?
- Je suis comme vous, Avaredjan...
- Je n'ai souscrit aucun Contrat d'Alliance, moi !
- Cette secrétaire...
- Elle est persuadée que l'arrivée d'un vaisseau sera « salubre pour Nelly ». Depuis, elle monte la garde. Le moment venu, - si elle devait insister -, ce serait inévitable de l'emmener.
- Salubre... Voici un mot à sa juste place, je pense qu'il satisfera mon épouse.
- Téléphonez-moi - à heure fixe - une fois par jour. Disons : treize heures. Je serai là. Pensez à l'Astroport : ces communications qui peuvent survenir.
- Entendu.
- Alors, Rigler : bonne journée ! Une journée de grandes décisions ! Et aussi : une bouffée d'air frais en faveur de notre avenir ! S'il vous plaît, Rigler, laissez-moi fermer la porte derrière vous...

Une fois Rigler parti, Avaredjan posa ses mains bien à plat sur son bureau : il était rassuré. Limiter les contretemps et, si besoin était, quitter à faire la part du feu, utiliser les atouts à sa disposition : Rigler ferait le nécessaire à l'Astroport. Détournerait-il des informations vers son service de police ? À son profit exclusif ? Une simple éventualité sans grandes conséquences : en cas de crise, le Chef n'hésiterait pas longtemps. Avaredjan lui avait sauvé ses actions et ses nels, il y avait deux mois de ça ; et, même, s'il n'en attendait pas de la reconnaissance de sa part, au moment des choix, Rigler se rallierait.

À présent, il fallait faire disparaître ce second hélico qui exciterait les convoitises et amènerait les plus crétins à penser. Un seul hélico à l'Astroport, voilà qui serait plus simple et limiterait les impondérables de dernière minute !

Avaredjan se relaxa et attendit que cet Edward fasse son entrée...

Une partie d'échecs sans adversaire, c'est ainsi qu'il fallait voir le problème. Et, pour ce faire : il suffisait de contrôler les événements.

\*

James Edward posa son appareil dans la cour de la Cité. La cabine était maculée de boue séchée. Les deux gamins avaient dormi la quasi totalité des neuf cents kilomètres, lui laissant beaucoup de temps pour s'ingénier à élaborer une solution. Il était célibataire et ne fréquentait aucun amis d'assez près pour leur imposer ces deux enfants ; alors, à qui les confier ? Dans les services sociaux, on ne s'embarrasserait pas de ces gosses venus tout droit des marais. Et quel concours de circonstances avait échangé le docteur David contre ces vies ? Peut-être ne le saurait-il jamais. Dans l'immédiat, il se devait de leur obtenir le manger et le coucher. Il suffisait de les emmener aux services médicaux, là on serait dans l'obligation morale de les nettoyer et de les habiller de sec. Mais : « après » ? Cette question le mettait mal à l'aise, quand bien même il n'en était pas responsable. « On » était bien capable de les renvoyer dans le Marais par le premier ferry en partance.

Il les réveilla, les descendit, gagna l'infirmerie avec eux. Après avoir rempli deux formulaires et fourni des détails sur les circonstances de leur sauvetage, il s'éclipsa vers le local dont il disposait dans la Cité pour ses gardes. Des gardes qui, bizarrement, se multipliaient depuis que l'autre pilote était malade.

C'est là qu'il dégustait par avance un repos bien mérité, quand la secrétaire d'Avaredjan entra en contact avec lui et l'avisa d'une convocation urgente chez le Secrétaire à la Santé. Edward prit une douche, passa à la cantine, y attrapa un en-cas et, la bouche encore pleine, arriva dans la salle d'attente d'Avaredjan. Une femme le fit entrer presque aussitôt. Il se retrouva debout, face au Secrétaire qui, tranquillement assis, lui précisa ce qu'il attendait de lui :

- Edward... Vous faites faire la révision et vous faites installer les réservoirs supplémentaires pour une mission « longue durée ». Vous allez patrouiller à Bras des eaux Libres et tout au long de la côte Ouest. Vous effectuerez également des passages à l'intérieur de la zone de Quarantaine. Mettez les itinéraires au point, vous-même. Départ : demain matin. Prévoyez large et ne lésinez pas. Vous présenterez la facture à mon service.
- Monsieur le Secrétaire...
- Oui ?
- J'ai ramené des gosses, mais le docteur David n'a pas voulu remonter. J'ai hélitreuillé et cueilli ces deux gamins.
- Et le docteur David ?
- Resté en bas... Je ne pouvais pas le forcer.
- Évidemment... Stevenson a-t-il fait des commentaires ?
- Le docteur Stevenson ? Mon avis est qu'il n'a pas glissé, mais qu'il a choisi ce moment pour se suicider : il est passé par la porte en plein vol. Disparu !
- Tout a-t-il été enregistré ?
- Non ! Manœuvrer, treuiller, piloter... la radio en plus...

- Vous me faites un rapport tout de suite. Après, vous passerez au service de l'Enregistrement avec ma secrétaire : je veux un exemplaire au plus vite. Vous avez encore le temps !
- Je viens de faire deux mille kilomètres.
- Vous en verrez d'autres !
- Le second pilote n'est-il toujours pas remis ?
- Toujours malade, on ne peut jamais compter sur lui. Faites ce rapport rapidement, vous aurez la nuit pour vous en remettre. Départ : demain, à la première heure.
- À la Révision, ça va rouspéter.
- Ils ont toute la nuit pour faire ça ! Si ce n'est pas fait, ça chauffera pour eux. J'ai - précisément - besoin de mécaniciens pour Bourg des Marais. Dites-leur, ça ranimera les énergies ! Compris, Edward ?
- Compris, monsieur le Secrétaire.
- Alors c'est parfait ! À vous revoir dès cette mission terminée, il y en aura d'autres.
- Entendu !
- Il y a de l'agitation dans le Marais, j'ai besoin de vous. Vous seriez deux s'il n'y avait pas ce fainéant de Cobs. Enfin, c'est ainsi. Vous profiterez seul du pactole ! Mais, pour toutes ces missions à venir, ayez l'œil. Tous c'est prospecteurs sont bien assez fous pour s'imaginer qu'ils vendront leurs gales plus cher ici qu'à Bourg !
- Ne vous inquiétez pas, j'ouvrirai l'œil.
- Parfait. J'oubliais... Vous me présenterez un devis à votre retour. Je suis pressé, je ne vous retiens pas plus longtemps. Reposez-vous.

James Edward retraversa le service de la Santé encore sous le coup de la surprise : si Avaredjan avait voulu se débarrasser de lui et de l'hélico, il n'aurait pas trouvé mieux ! Ne comprenant pas ce besoin subite de surveillance de la zone sanitaire, il revint chez lui sans avoir trouvé d'explications satisfaisantes. Peut-être n'avait-il pas assez suivi l'actualité ? Tout en arpentant les couloirs, il se promit de glaner quelques informations. Une suite de patrouilles ? Jusqu'à la frange de la Ceinture ? C'était inédit !

Parvenu à l'Enregistrement, il constata que la secrétaire d'Avaredjan l'y avait précédé. Décidément, on ne le lâchait pas ! Dès que le rapport fut en archive, la femme s'esquiva avec une copie. Une telle précipitation avait de quoi étonner : tout ça pour un suicide ! Au retour il fit un crochet par les ateliers où il répéta les ordres du Secrétaire ; puis il échoua enfin à la cantine, tout pensif, notant distraitemment la médiocrité du repas servi...

Ainsi, l'autre pilote était toujours souffrant ! Et le second hélico, toujours inutilisable... Depuis le temps ! (Puis ses pensées revinrent aux enfants). Rien n'empêchait, en fin de soirée, de s'en enquérir en passant par l'Infirmierie... Il mâcha pensivement, tout en recherchant des corrélations. Que pouvait bien justifier, si soudainement, une telle activité ? Stevenson, au cours du voyage, avait donné beaucoup d'importance à cette faillite de la Gale... Et, lui-même, avait bien deviné que le docteur avait perdu gros. Ce qui était, probablement, la cause de son suicide ! Mais pour ce que cela le touchait, lui, pilote sous contrat... Et Avaredjan, avec ces patrouilles, qui l'envoyait « vite », « loin » et, « longtemps ». Des histoires graves

dans la zone de Quarantaine ? Ça ne pouvait pas être plus important que ces deux enfants qui méritaient quelques attentions, non !

Le repas terminé, Edward reprit le chemin de l'aile Sanitaire du bâtiment. Mais on lui en refusa l'entrée. Un cerbère, une mégère en blouse blanche, le prit à parti :

- Bravo ! On revient et on disparaît ! Même procédure que pour les enfants, allez ! Tout de suite !
- Je n'ai pas quitté mon appareil !
- Et ces gosses ? Vous allez prétendre qu'ils n'étaient pas dans l'hélico, peut-être !
- Je repars : une mission urgente.
- Certainement pas ! Entrez ici !
- Désolé, mes ordres viennent d'Avaredjan !
- Alors, disparaissiez ! Mais je vous convoque pour votre retour ! Moi aussi je donne des ordres ! Et soyez content que je ne vous confisque pas, immédiatement, votre carnet de santé !
- C'est noté, je me représenterai dès mon retour.
- Ramener des gosses des marais, quelle inconscience. Pas malin pour un pilote !
- Dès que ce sera terminé...
- Je vous le conseille !

Edward battit en retraite. De ce fait, toute sa soirée restait libre. Désorienté, pensif, il entra dans le bar, face à la sortie de la cour de la Cité.

Ce docteur David en avait de bien bonnes ! Et pour ce Stevenson, tout ce remue-ménage pour un suicide...

Et, après tout, pourquoi ne se rendrait-il pas chez ce dernier, il en avait le temps. Il avait une adresse et un prétexte : « expliquer le drame à sa famille ». À l'épouse, éventuellement... Un « regrettable accident ». Il était le seul témoin : tôt ou tard, on s'interrogerait sur une éventuelle responsabilité de sa part... Il téléphona ; un homme lui répondit. Un homme qui acceptait de le recevoir. Edward prit un taxi et s'y rendit. Une occasion d'approcher des personnalités, d'y dénicher quelques explications sur cette singulière agitation d'Avaredjan, cette soudaine et peu convaincante utilité de patrouiller dans les parages du Bras des Eaux Libres...

L'adresse n'était pas celle d'une maison privée mais d'un laboratoire de l'Institut. Edward hésita puis se décida : s'il s'y prenait intelligemment, c'était –là- un lieu où l'on pouvait obtenir, sinon des confidences, du moins quelques indices. Il lancerait la conversation « sur la zone de Quarantaine » et ouvrirait grandes ses oreilles.

Il ne fallut pas plus d'un quart d'heure pour arriver à l'adresse. Encore moins de circulation qu'à l'accoutumé ! Un homme vint lui ouvrir ; la soixantaine, lunettes, blouse blanche, qui l'introduisit dans un salon aux meubles vieillots et fatigués. On le planta là. Passées dix minutes, un autre personnage, austère et glacial, l'esprit captif de quelque impératif souci, entra et se présenta pour un « professeur ». Toisant Edward de haut, avec une pointe d'agacement dans la voix, il le pria d'exposer les raisons de sa venue.

Le pilote avait imaginé un accueil différent. Cette entrée en matière était peu propice pour un bavardage ! Il s'exécuta, cependant, escomptant sur le déroulement de la conversation.

- Je suis pilote d'un hélico et j'ai emmené le docteur Stevenson à l'ouest de Bourg. Il devait y aller pour y chercher un certain docteur David...

- Nous en avons connaissance.
- Au cours de la manœuvre, le docteur Stevenson a dérapé et a basculé dans le vide.
- Triste fin. Êtes-vous certain qu'il soit mort ?  
Edward se demanda s'il entendait bien !
- Je n'allait pas me poser pour vérifier ! Mais l'altimètre indiquait cinquante-huit mètres, choir dans le Marais de cette hauteur... Que vouliez-vous que je fasse !
- Rien. À l'aller, Stevenson et vous, aviez-vous discuté ? Pendant tout ce trajet...
- Au départ il ne semblait pas décidé sur la direction à prendre.
- Vous voulez dire : « certain ».
- « Décidé » : ou nous allions pour ce docteur en premier, ou nous allions à Bourg.
- Ah ? Vous a-t-il dit pourquoi, à Bourg des Marais ? Quelle idée ! Que deviez-vous faire là-bas, vous l'a-t-il dit ?
- Non ! Et puis il s'est décidé pour le docteur David. Il m'a parlé de la Gale et de la zone de Quarantaine. Avant d'atteindre le Bras des Eaux Libres, nous avons bifurqué pour filer droit sur cette zone où se trouvait ce docteur.
- Sale affaire. Regrettable. C'est tout ?
- Oui. Je me suis dit...
- Eh bien, je vous remercie de nous avoir prévenus rapidement ! Je ne vous retiendrai pas. Bonne soirée, monsieur... Edward ?
- Bonsoir... Honoré...

Edward se voyait mettre à la porte poliment, et ne savait rien de plus ! Hormis que le Docteur Stevenson ne faisait pas figure de perte irréparable et que ce professeur s'était essayé à lui tirer les vers du nez. C'en était presque à rire !

Encore plus perplexe, le pilote termina sa soirée dans un cabaret dont il remarqua la salle, pour les trois quarts, vide. Aux tables des alentours, aucune conversation qui puisse l'édifier. Mais, curieusement, la clientèle dépensait sans compter (?). Frustré, il rentra se coucher ; le lendemain promettait une journée chargée !

\*

La Saison des Pluies arrivant, Edward n'était pas enthousiaste de devoir survoler la Côte Ouest et toute la zone interdite du continent de Nelly : les nuages du Nord et de la Ceinture se mêlaient en de vastes mouvements concentriques au-dessus de eaux libres, annonçant que les vents de l'ouest ne tarderaient plus à affronter, précisément, la contrée qu'il devait surveiller. C'était une question de jours. Avaredjan avait bonne mine de l'envoyer là, juste en fin de saison Sèche, la prime de dix mille nels qu'Edward avait inscrite sur la facture se justifierait amplement !

Il avait pris le cap plein sud, apercevant dans les lointains, sur sa gauche, la haute chaîne des pics qui bordait la Côte Est.

C'était bizarre : l'implantation humaine sur Nelly avait fait que cette Côte Est n'avait jamais éveillé un quelconque intérêt, et ce, dès l'origine ! Mais il en connaissait la géographie par les cartes établies cinquante années auparavant. La chaîne montagneuse culminait à six mille huit cents mètres et, jusqu'au Bras, formait barrage pour les vents porteurs de pluies qui buttaient sur elle comme sur un tremplin...

Edward s'arrêta à cette idée et fit faire un virage à l'hélico : il irait voir cette côte et la mission d'Avaredjan attendrait ! Il aurait un vent favorable à l'aller et ne peinerait qu'au retour. Puis il regretta que l'Administration de Nelly n'ait été pourvue que de ces vieux appareils à hélices et non par des plus récents à turbines jumelées qui l'auraient mené là-bas plus vite. Ces antiquités, qu'ils utilisaient, dénichées dans quelques vieux hangars, avaient été jugées dignes de reprendre du service sur Nelly. Mais il fallait reconnaître qu'elles étaient moins fragiles...

Maintenant le cap sur l'est, on devinait, à l'horizon, sur la droite, la brisure du paysage tracée par le Bras sur la droite. Le sol montait en étages progressivement. Face à lui, la chaîne obscurcie par les brumes exposait des sommets neigeux d'un gris douteux. Un peu sur sa droite, trois quarts face, les pics s'abaissaient jusqu'au niveau des eaux : l'endroit où le Bras se forçait un passage avant de plonger vers le sud rejoindre la Ceinture.

Il se maintint cap à l'est pendant deux heures, puis, les premiers contreforts le poussant en altitude, il obliqua vers le sud, se méfiant des vents ascendants.

Bientôt le paysage caractéristique de la Frange sous les Pluies se précisa devant lui. Les nuages noirs s'épuisaient en déluge sur toute la zone. Un paysage décourageant ! Le ciel bas, sombre, infiniment sinistre, faisait office d'horizon. On pouvait comprendre que les Collecteurs veuillent s'échapper d'ici, n'aurait été que le temps d'aller négocier leurs gales à Nelly-Ville ! Pour lui, au retour, il serait bien temps de pousser un peu plus vers l'Ouest. Mais rester exposé ainsi, pendant des heures, dans cette chape démoralisante, bousculé par les rafales saturées de cette suie dégoulinante masquant les vitres du cockpit, la mission tolérerait cette escapade du matin ! (Une mission dont l'utilité se révélait vraiment de plus en plus équivoque).

Il s'enfonça dans la mélasse de la pluie grasse. Mis à part les incertains reflets métalliques de l'eau, il ne voyait même plus le sol. Puis il en repéra nettement une berge. Se plaçant sur la bande argentée, froide, hostile, chargée de décourager, il en suivit le cours.

Le Bras, à présent, changeait de direction et s'orientait au sud. À quelques mètres près, son courant était presque de niveau avec le sol ; il dut s'élever et franchir quelques collines dans un crachin dense. Et à neuf heures de la matinée, il contournait enfin la chaîne.

Subitement, en quelques minutes, un vaste miroir illumina l'horizon : les Eaux Libres de l'Est.

Edward s'en émerveilla. Le ciel était dégagé et bleu. Les nuages de l'ouest, rejetés en altitude, avaient disparu ; il fit encore quelques kilomètres et se posa au pied de la Chaîne, entre rochers et plage. Encore médusé, il stoppa le moteur et dégringola de sa cabine, convaincu que cette contrée ne pouvait faire partie de Nelly : la première fois qu'il voyait un ciel sans nuages ! Et la première fois que l'étoile de Nelly rayonnait de sa chaleur. James Edward, ivre d'émerveillement, s'allongea sur le sol et, à voix haute, remercia ironiquement Avaredjan. Sûrement, Stevenson n'avait jamais dû voir ça pour en venir à se suicider !

Tôt le lendemain matin, le soleil éclaboussa sa cabine et renouvela son enchantement. Et aucune bête n'était venue troubler sa quiétude ! Bien à l'abri des vertigineuses falaises, le terrain était plat. Il avait voulu savourer l'instant et ne s'était même pas écarté de l'hélico. Le miracle de la veille se répétait. Le contraste avec le

versant ouest était saisissant : plus de paysage aux arbres malingres et tourmentés, mais des arbres majestueux cernant de larges clairières. Il décida de repartir et de remonter vers le nord une partie de la matinée. Il avait quelques heures devant lui. (Et Avaredjan qui le croyait au-dessus de la zone de Quarantaine !) Il se restaura et repartit.

La bande de terre, large de dix à vingt kilomètres, filait droit vers le pôle entre falaises et rivage. À certains endroits elle s'amincissait, et les roches tombaient dans l'océan dans des à-pics de plusieurs centaines de mètres. Ailleurs, les plages étaient franches, sans marais ni lagunes. Aucune présence humaine. Cette côte avait-elle été négligée dès l'implantation sur Nelly, ou bien les gens se cachaient-ils ?

Ce qu'Edward ignorait, c'est que la température moyenne de ce lieu était moins froide que sur le versant de Nelly-Ville, et que, pour cette raison entre autres, elle ne pouvait assainir des microbes ramenés du Marais. C'est ce qui avait été affirmé à l'époque -et c'était peut-être vrai-. La seconde raison était que l'étrécissement de cette bande rendait rédhibitoire l'évolution des navettes. Pour Edward, le climat de cette côte était, à lui seul, une stupéfiante surprise : il avait la sensation d'avoir déniché un petit paradis ! L'eau était claire et transparente, merveilleuse à contempler. D'immenses bancs de poissons croisaient, rayant la surface, comme de grandioses miroirs granités et animés : une incroyable vie scintillante et éblouissante.

... Mais le temps filait et, l'esprit chaviré, il dut se résigner à rebrousser chemin. Il contourna la Chaîne au plus juste puis fila en oblique, directement vers Nelly-Ville. Sur ses arrières, un orage s'abattait sur la Ceinture : les premiers assauts. Le gros des Pluies arrivait. Les déluges s'approchaient pour les prochains jours...

Il se posa à la Cité, tard dans la nuit, laissa un rapport à demi mensonger dans le service d'Avaredjan et courut rêver chez lui. Rêver et réfléchir. Si cette histoire de faillite de la Gale s'avérait si catastrophique que l'avait laissé entendre le suicidé, pourquoi ne pas aller vivre à l'est des montagnes ? (Il sentait la question bien posée, mais la réponse laissait à désirer). Matériellement, l'obtention de moyens limités était possible... Mais un détail gâchait tout : ce n'était pas le genre de projet que l'on réalisait seul !

Classer ce phantasme au rang des espoirs inaccessibles était sage, même s'il était bien agréable d'y rêver !

James Edward ignorait encore que les événements pallieraient à cet handicap de bien sinistre façon : Nelly, à tous, donnerait à choisir.

\*\*

Avec, pour bruit de fond, le martèlement assourdi de la pluie sur la toiture de jongs du hangar, et pour lumière la clarté blafarde des bocaux de bactéries, David touchait au but : le virus des Salissures succombait aux chocs thermiques. Trois molécules les déclenchaient de façon énergique et rapide, grâce aux principes de cinq plantes du Marais qu'il avait isolés. Tout n'était pourtant pas aussi simple car il fallait « tromper » les réflexes physiologiques du corps humain et fixer ces molécules sur le virus pour l'empêcher de s'enkyster. Provoquer d'autres relais de défense aussi, car il ne s'agissait pas d'endommager le cerveau du patient !

David n'était pas dupe de sa découverte : le traitement devrait se répéter plusieurs fois par jour. Et seule l'expérimentation déterminerait s'il fallait espérer une rémission en quelques semaines ou plus. Dans un laboratoire de Chante-Cœur, on aurait exigé un complément plus actif aux molécules de base pour une élimination plus rapide et définitive de la toxine répandue dans l'organisme malade. David savait ne plus avoir de temps pour respecter ces règles ; pour aider le foie, les reins, le cœur, il se contenta d'ajouter à son sérum huit substances dont six étaient déjà connues. À coup sûr, le traitement nécessiterait des rappels, mais enrayer la maladie, dans de telles conditions, serait une victoire inespérée.

C'était ce à quoi il songeait, quand il relevait la tête, et que son regard se perdait dans cette pénombre cernée de planches bancales. Quelles décisions l'avaient mené là ? Quel concours de circonstances ? Existait-il un autre responsable que lui ? Probablement pas. Il s'était voulu une tâche utile, une vie authentique : le chaos mouillé de Nelly, par son outrance, était en soi la définition de ce concept ! L'imprévisible et l'insoupçonné, comme réponses. Une réalité bien vivante, au-delà des explications et des théories.

La vie et la mort entrelacées comme jamais. Chaque seconde rendait le Marais assassin et exacerbait, par réaction, la pugnacité de la vie. David commençait à les comprendre tous, de la tenancière de l'hôtel jusqu'au quincaillier. Ça le rapprocha de Rose encore plus passionnément.

Il n'y avait plus de temps à perdre pour essayer son vaccin... Sauf que la réponse finale était de savoir à quel malade il s'adresserait. (Regrettant presque de ne pas déceler des traces sur son corps !). Il fallait que Mignon désignât quelqu'un, et David comptait sur son prestige. Mais Mignon disparaissait le matin et ne rentrait au hangar qu'en fin de journée : apparemment, il court-circuitait le Quincaillier et vendait, contre de la nourriture, toutes sortes d'objets qu'il sortait de ses malles avec des airs de conspirateur. David le surprit et s'en étonna.

- Ce n'est pas grave, Toubib, le Quincaillier est au bout du rouleau. Il m'a parlé de sa boutique et je connais ses pensées : il va abandonner son commerce. Deuxième Bourg l'attend. Il se retirera quand il le décidera. En attendant il faut bien vivre ! Je lui ai racheté tous ses filets et ses lignes de pêche, au cas où il resterait encore valide une Saison. Qu'en penses-tu, Toubib ?
- Je pense que tu te débrouilles bien pour la nourriture !
- Non, à propos de ses filets ?!
- Le quincaillier devrait les vendre lui-même.
- Cela devrait. Mais il ne répondait plus quand des gens lui en demandaient. Moi, j'ai posé les nels sur son comptoir et je suis allé les prendre vu que je savais où il les mettait. Il est très atteint. Des fois il perd la boule mais, je ne vais pas me mettre au comptoir à sa place devant lui !
- Dis, Mignon, quand tu évoques ce « Deuxième Bourg », qu'entends-tu par là ?
- J'entends que... que ce n'est pas bon. J'entends que, lorsque tu es très malade, ce n'est pas bien de rester devant les autres. C'est préférable de rejoindre ceux qui sont déjà comme toi. Comprends-tu ?
- Oui et non. J'avais compris que c'était un lieu précis.
- C'est ça, ce n'est pas n'importe où. C'est à l'est de Bourg. Mais en dehors. C'est pour cette raison que l'on dit « Deuxième » Bourg.



- Quand les gens sont trop malades, ils vont là-bas ?
- Oui, Toubib, ce ne serait pas bien de rester et de se faire voir en ville. Les pommades ne peuvent plus cacher. Et ce ne sont, déjà, pas les motifs qui manquent à tout le monde de se désoler. Alors...
- Alors, on les envoie à Deuxième Bourg.
- Tu n'y es pas du tout, Toubib. Personne ne t'y envoie ! C'est toi, un jour, qui décide que tu n'es plus utile aux gens du Marais ; que tu ne peux plus aller ni au sud, ni au nord, ni à l'ouest, ni rester... Alors, tu vas à l'est.
- C'est un faubourg ?
- C'est le Marais comme ailleurs. En dehors du Terre Plein. Les collecteurs ne vont jamais par là, parce que, lorsqu'on y va, on sait que l'on n'en reviendra pas. Personne ne t'y pousse, Toubib, personne ! Personne d'autre que toi-même. C'est la Règle.
- C'est un cimetière, alors.
- Pas tout de suite.
- Un mouroir...
- On peut appeler ça comme ça.
- On n'y reçoit pas de soin ?
- Des soins, Toubib, là-bas ? Tu reçois la Mort. Quand elle veut bien de toi. Et, je présume, que plus elle vient vite et mieux c'est.
- Personne ne se suicide ?
- La Règle, Petit, la Règle. Même –là- le Marais doit payer le prix.
- Donc, si j'avais un médicament à essayer, je pourrais...
- À Deuxième Bourg ? Enlève-toi ça de la tête ! Si tu y vas, plus question d'en revenir ! Les gens de Bourg auraient trop peur ! Après les salissures vient tout le cortège. Je préfère ne pas imaginer... Moi, à choisir, je préférerais m'enfoncer vers le Sud. Chercher un Vert de trente mètres et m'installer en-dessous. Et je ne serais pas le seul...
- Ce serait un suicide.
- Sûr ! Mais quand les salissures t'ont retourné la tête et que ta peau, ta chair, tes pensées s'en vont, qui pourrait jurer de ce que tu choisiras, hein ?
- Je comprends. Je suis ennuyé, je voudrais tester un médicament et je ne sais pas à qui le demander. On n'est jamais certain du résultat...
- Grave problème.
- Je comptais sur toi. Pour trouver quelqu'un.
- J'avais deviné. Grave question. C'est que personne ne reconnaît ses taches ! Et, encore moins devant autrui. Faudrait trouver une astuce, sinon personne n'acceptera.
- La Règle n'interdit pas de soigner !
- Bien sûr que non ! Mais on ne parle pas à quelqu'un de ses taches. À toi de te débrouiller.
- C'est compliqué !
- Si ton remède ne sert à rien, imagine le désespoir !
- Le fait est...

\*

La pluie, au dehors, croulait en masses liquides continues : un roulement feutré et lancinant sur le toit, un éclaboussement énervant du ponton, un crépitement cinglant tout ce qui roulait au fil du canal. David, bien que n'allant jamais dans Bourg, était au fait de la situation des collecteurs par les bavardages inquiets de Mignon. Ce dernier, tenaillé par la curiosité et les incertitudes, allait et revenait, ses vêtements douteux trempés en permanence.

Lorsqu'il était de retour, sous le hangar, il faisait ses commentaires à haute voix, n'osant pas déranger franchement et délibérément David. Le résultat était invariable : ce dernier interrompait son travail et regardait Mignon contourner le bric-à-brac du quincaillier, aller et venir, jusqu'à ce qu'il se décide de lui faire face. Alors, soulagé, assuré d'avoir un interlocuteur attentif, Mignon s'asseyait et reprenait au début...

« Toubib, je ne sais pas ce que nous allons devenir ! » Ou : « La Saison ne se terminera pas sans catastrophes... »

Mais ce n'était que pour classer ses idées et les lier avec ce qu'il venait d'apprendre dans Bourg ; ensuite, il exposait les dernières nouvelles, quêtant l'avis du médecin, guettant ses réactions avec une grande attention comme s'il avait voulu profiter de ces semaines d'enfermement pendant lesquelles les masques ne cachaient plus les visages.

- Il ne restera plus grand monde à Bourg : les collecteurs veulent remonter sur Nelly-Ville. La police ne les laissera pas faire. Et comment traverseront-ils le Bras de Eaux Libres, hein ?
- Ils ne le pourront pas car le courant s'accélère de jour en jour. Même si il n'y avait pas la police de l'autre côté, ce dont je doute, ils seraient emportés vers l'Océan. Il n'y a pas de solution, il faut rester là.
- C'est ce que j'ai dit ! Mais ils sont déjà plus de deux mille à le vouloir. Ça va faire une grande folie, c'est sûr. Mais l'eau quitte le Marais et ce sera de plus en plus difficile de pêcher.
- Et les autres saisons ?
- Beaucoup de poisson arrivait par les transports de Nelly-Ville. Il y a les pêcheries de la Côte Ouest ; ils sont équipés, là-bas.
- Et ces transports ? Toujours rien ?
- Rien ! On nous a abandonnés. Les collecteurs rejettent les gales dans les marais. Bientôt plus personne ne voudra des nels. C'est la fin.
- Aller vers le froid ne les guérira pas, il ne freine que la contagion. Et cinquante mille collecteurs en ville ça ferait une belle confusion. S'ils parvenaient à passer le Bras, car la police doit avoir des consignes très strictes. Vois-tu, Mignon, ce n'est pas vers le nord qu'il faut aller, mais sur la Côte Est.
- Si Bourg est déserté, plus de collecteurs et plus de commerces : le Marais aura gagné.
- Et pourquoi ne pas pêcher dans les Eaux Libres de l'Est ?
- La Gale rapportait de quoi vivre.
- Elle rapportait beaucoup de dangers, beaucoup de maladies, beaucoup de morts.
- Les gars sont furieux contre Nelly-Ville !
- Tu les suivras, Mignon ? Ne va pas au nord, ne suis pas cette route : va le plus loin possible vers l'est. Et traversez là-bas.
- Mais, Toi, Toubib ?
- Je reste.

- Rose ?
- Oui, Rose...

\*\*\*

## Chapitre 12

- Tu m'embêtes, Toubib. Mais je te comprends. Tu seras seul. Passés trois mois, les Pluies se calment progressivement. Après, ça s'inversera, les Eaux Libres refluent. Moi, si je devais, je ferais ça. Parce que les arbres sont relavés et que toute la vermine est partie. Et je ramerais comme un fou parce que ce serait le seul moment favorable. Tu n'aurais pas plus d'un mois pour faire ça. Mais pourquoi ne fais-tu pas marcher ta radio, un hélico t'emmènerait !
- Je ne peux plus contacter qui que ce soit, à croire qu'il n'y a plus une radio en ville ou que plus personne est à l'écoute. Plus rien. Que des parasites.
- Ils t'entendent mais ne veulent pas te répondre !
- Je crois, plutôt, que c'est la pagaille comme ici. Tout reposait sur la Gale. L'essentiel, en tout cas.
- Tu retourneras dans le Marais...? Dans une maison ?
- J'ai le médicament pour les Salissures, Mignon, et Rose l'attend. C'est toi-même qui me l'a expliqué, tu t'en souviens ?
- Oui !
- Je te laisserai les noms des plantes, avec des croquis, et comment les préparer. Ce sera artisanal, empirique, mais ça fera l'affaire pour la plupart des gens. Le froid ne guérit pas les contaminés : aller en ville ne leur servira en rien. Il faudra le médicament, et il est là, devant moi. Il faudra seulement que des collecteurs acceptent de retourner dans le Marais pour ramasser les plantes. Ça conviendrait à la Règle, Mignon ?
- La Règle est utile pour ce qui existe, et l'on ne sait plus ce qui existe maintenant !
- Pour ceux qui sont malades le médicament existera. Nelly existe aussi. C'est ce qui importe. Une autre Nelly, mais Nelly tout de même. Loin vers l'est, Mignon, sur l'autre côte du continent... C'est ça qu'il faut faire.
- Personne ne connaît par là !
- Je m'étais documenté avant de partir pour Nelly ; si mes souvenirs sont exacts : jusqu'au Bras, les canaux sont nombreux et pas trop larges. C'est le Bras qui posera problème. Donc : le suivre le plus loin possible jusqu'à la chaîne des montagnes.
- Et comment mangerons-nous ?
- Faites quelques provisions. Mais suivre la route et traverser le Bras : c'est être emportés. Ne vous reste donc que l'Est. Vraiment tout ce que je peux dire. Dans les canaux, vous trouverez à manger. Sur la route de Nelly-Ville : que la police !
- Je ne me souviens plus. Le ferry a traversé un bras d'eau qui n'en finissait plus, et puis nous sommes arrivés à Bourg... Depuis tant d'années.

Mignon se perdit dans ses rêveries. C'était si éloigné, le « Passé ». Ses projets de fortune s'étaient dissous dans les eaux croupies, jusqu'aux derniers cristaux. Comme les corps et les énergies, le Passé avait cessé d'exister. Il n'était plus le tremplin des

aspirations anciennes. Le Présent s'était emparé des moindres volontés et des moindres désirs pour mieux les emprisonner, pour mieux s'acharner à les détruire, pour mieux exiger la Survivance. Mignon se souvenait à peine d'avoir emprunté ce transport pour venir à Bourg. Et, encore moins, des paysages traversés. Dès la sortie du Marais, ils entreraient –tous- en terre inconnue...

« Vers l'Est... Suivre le Bras... Loin... Puis : des montagnes... Là, traverser. Pouvoir manger... »

Le Marais, furieux, lâcherait-il ses proies aussi facilement ? Modifier une Règle qui n'avait pas vécu son dernier drame...

David n'allait pas dans Bourg, il ne pouvait donc se rendre compte que la petite ville se vidait un peu plus à chaque heure qui passait. Des files d'habitants s'échappaient, pataugeant dans le sol gras et noir, environnées d'une pluie qui ne désarmait pas. Bien au contraire, l'orage battait le Marais jour et nuit, allumant des incendies aussitôt éteints. Les claquements secs faisaient courir des boules de feu dans les arbres des alentours dans un bruit renouvelé qui faisait sursauter les plus apathiques. Combien de gens étaient déjà sur la route ?

Mignon ne le savait pas. Il ne savait peut-être pas non plus ce pourquoi il n'osait quitter le hangar. Le médecin, bien sûr, pour lequel il se prenait d'une amitié que le Marais lui avait refusé jusqu'alors. Mais il n'y avait pas que ça : le Marais et Bourg étaient devenus ses horizons uniques et absolus. Admettre que tout s'effondrait lui était inaccessible. Il avait tenu des années dans sa maison de joncs, les mâchoires serrées, les joues creuses, pour que vive la Règle, et que la Règle vive avec lui ; admettre une faille dans cette cohérence faisait poindre une lueur de défaite et une sourde culpabilité le torturait. Tout autant que la présence de David, cette lueur le faisait hésiter à prendre sa place dans les foules qui fuyaient le radeau de Bourg.

Mais David ne lui disait ni « va », ni « reste », alors Mignon, sans conviction, s'admonestait en silence. Et il y avait Sifflet...

Chaque minute était oppressante de mille hésitations.

Mais la Règle enfiévrée Deuxième Bourg et décida pour lui.

\*

Un mois de Nelly et la pluie redoublait de plus belle. Le niveau du Marais, à présent, s'était haussé d'une quarantaine de centimètres, noyant un peu plus les rondins de bois moisissés et gluants du ponton. Le courant prenait ampleur et sournoiserie, bouleversant ses remous, déviant ses ondes de force, soulevant les îles, emportant des troncs arrachés ou foudroyés, charriant des cohortes ayant vécu. Le tout vite balayé par le déferlement permanent. Les Eaux Libres attendaient cette manne qui renouvellerait leur vie : un festin de quatre mois, là-bas, vers le Nord-Ouest.

Sifflet restait assis sur le ponton, tel un énorme crapaud. Par moment, il se laissait glisser et couler dans ce marécage en marche, puis revenait, tenant ou finissant d'avaler quelque sombre pitance rosâtre. Crochetant les griffes de ses puissantes pattes avant dans les rondins, alors il se hissait, sans précipitation, sur l'embarcadère, et reprenait sa fructueuse veille.

Entre deux planches, que l'humidité déformait encore plus, David l'observait : quand Mignon revenait et parlait, Sifflet détournait son regard des eaux pour fixer le hangar. Ses yeux se libéraient de leurs protections et regardaient fixement les planches mal jointes un long moment, comme s'ils avaient désespéré d'une solution à de douloureux et mystérieux tiraillements. Et même si la faim reprenait ses droits, l'animal ne négligeait pas de se tourner de temps à autre, humant les odeurs amenées par la pluie, comme pour vérifier que le Marchand n'avait eu aucune raison nouvelle de fuir.

Les mignons étaient-ils « inférieurs » aux Humains ? Étaient-ils moins évolués ? C'était bien possible. Mais David, depuis la démonstration dans le Marais, devait se faire violence pour s'en convaincre. Et puis, les races de mignons se comptaient, peut-être par dizaines, chacune ayant son système de prédilection. La Ceinture était immense. Alors ? Des évolutions différenciée ? Des spécialisations encore plus exagérées ? Des aptitudes au grégarisme différentes ? Renforcées ?

Un fait certain, Sifflet ne se classait pas parmi les plus frustrés : depuis deux jours, il regardait fréquemment vers l'Est, de longues minutes, comme si un événement s'était signalé dans cette direction.

David, intrigué, le fit constater à Mignon :

- Ton Sifflet a une attitude différente, il ne se pose plus face à l'eau. Il est de biais.
- Alors, c'est qu'il va se passer quelque chose. Sifflet, il sent, il voit, il devine des choses mieux que nous. En temps ordinaire, je ne suis pas assez intelligent pour découvrir ce qu'il prévoit. Mais dans le cas présent...
- Le mouvoir ?
- Je préférerais me tromper. Il faut attendre.

Le lendemain au matin, une rumeur venant des canaux prit naissance à deux ou trois cents mètres du hangar. Mais le jour peinait à chasser les ténèbres de la nuit et la pluie se fracassait sur les choses du Terre-Plein. Mignon et David se levèrent dans la pénombre moite : entendre un bruit qui ne fût pas un bruit d'eau forçait l'attention. David ouvrit la porte du hangar donnant sur le ponton et scruta la berge en enfilade.

L'aube et l'orage ne permettaient pas une vue de plus de cent mètres. Il ne vit rien. Cependant la rumeur se faisait plus audible. Des hommes, sans doute, se rassemblant sur la place de Bourg (?). Un bruit de fond résonnant sur les eaux filantes...

Mignon le rejoignit et, le visage figé, tendit l'oreille...

Devant le ponton des silhouettes d'embarcations de jonc, emportées par le courant, passèrent en tournoyant, vite disparues. Sifflet avait déserté son poste. La rumeur devenait plus claire. Les brumes peinaient à s'élever, ne découvrant des lambeaux du paysage qu'avec regret, ne livrant que de vagues esquisses furtives des canaux s'extrayant de l'obscurité de la nuit. Il y avait là, quelque part, des présences...

David discernait des ombres. Des embarcations, encore, passèrent, s'enfonçant progressivement dans les remous. Elles étaient vides, pour celles qui passèrent au plus près du hangar, devant eux. Celles abandonnées par les Collecteurs étaient encore accrochées, les unes à côté des autres, tout le long du ponton. Cette dernière vision le somma de trouver une autre origine pour les débris qui passaient.

Mignon, lui, paraissait avoir déjà compris.

- Je n'aime pas ça, Petit... Ça vient de l'Est. Trop de gens sont partis. Deuxième Bourg va exiger l'application de la Règle. Je n'aime pas ça du tout.
- Que crois-tu ?
- Je crois... Je crois qu'il faut nous enfermer.

(Il avait le teint blême d'un cadavre et exprimait ses mots la gorge serrée)

... Faut s'enfermer. Tu ne voudras pas voir ça, Toubib. Même pour un médecin...  
Rentrons !

(Il se terra à l'intérieur du hangar et David referma la porte sur eux).

... Mets une chaîne, Petit. Mets une chaîne...

David, à tâtons, souleva le couvercle de sa malle, prit une chaîne et emprisonna le battant. Si Mignon le demandait sur ce ton, c'est qu'il avait ses raisons. À aucun moment, David ne l'avait vu dans cet état.

... Mets le cadenas à l'intérieur ! Et ne te fais pas voir !

Il était incapable de faire un geste et s'était laissé tomber sur une chaise.

La baraque fut close. De l'extérieur, elle pouvait paraître déserte. David se posta à un interstice et chercha, dans le jour levé, la cause de ce bruit. Et, quand ses yeux se furent habitués, précipitamment il recula d'un pas.

Ce qu'il avait vu, son esprit le refusait : cent embarcations de joncs noirs et pourris s'étaient agglutinées à la berge... Cent et plus ! Elles envahissaient et obstruaient le canal malgré la pression du courant. De temps à autre, un radeau coincé et pressé se trouvait expulsé par la pression de l'ensemble et partait, dérivant, déformé, prêt à couler.

Des êtres humains étaient là, aussi, passant d'un bord à l'autre, gagnant la berge à la hauteur de la place de Bourg, à vingt mètres des dernières maisons.

David n'aurait pu compter ni les radeaux ni les ombres mouvantes, tant son entendement refusait cette vision.

Des objets flottants s'accumulaient à l'opposé, venant de l'est, comme un tapis de bric-à-brac cachant l'eau. Ce conglomérat exploserait et se disperserait tôt ou tard : aucune ancre ne se cramponnaient dans la vase bien longtemps. Mais, dans ces instants, une foule coulait des joncs et se répandait sur la place dans une clameur assourdie par la pluie opiniâtre. Des corps voûtés, cassés, passant de bord en bord, s'y reprenant à plusieurs fois, renonçant, recommençant...

David comprit ce à quoi il assistait : le Mouiroir, Deuxième Bourg, avait quitté ses chenaux vaseux et putrides et abordait Bourg des Marais pour une protestation dernière.

Essoufflé et agonisant, Deuxième Bourg réclamait une présence des Vivants. La nouvelle de l'exode des Collecteurs, colportée ou devinée, avait frappé les moribonds murés dans leurs derniers vestiges d'espairs. Alors Deuxième Bourg refusait d'être seul dans le Marais. Il refusait de se savoir abandonné et partait à l'assaut du bourg pour clamer un désespoir que la Règle, un temps, avait rassuré.

Dernière chausse-trappe pour la Vie qui végétait à l'Est.

D'étranges formes peinaient à se redresser et, de chutes en chutes, s'approchaient des maisons... Peu allaient debout durablement, ayant surpassé leurs dernières forces ou outrepassé leurs dernières raisons de vivre. Plusieurs centaines, déjà, tachaient la place de leurs corps dispersés, des corps collés au sol, dans les brillances de la pluie et les éclats des éclairs. Les autres avançaient et frappaient les portes closes avec une

énergie silencieuse et lente. Et il en venait toujours ! Cinq cents... Mille... Roulant et basculant de radeaux en radeaux, accrochant la boue de la berge, s'éparpillant dans les ruelles, glissant et rampant, à plat ventre ou à genoux, mètre après mètre, de gémissements en gémissements, une terreur indicible dans le regard comme dernier ressort, se traînant dans les pas de ceux qui avaient fui vers le Nord...

Une lugubre et désordonnée procession, échouant là, vivant ses derniers souffles, gâchant ses ultimes palpitations. Une Humanité éperdue. Quelques malades estropiés progressaient sur le ponton, traînant derrière eux, avec une rage muette, une Mort qui ne voulait pas encore d'eux à cette seconde : une malédiction heurtant les boutiques de ses gestes maladroits et avortés, râlant des cris qui semblaient dans des quintes inextinguibles...

David revint s'asseoir au côté d'un Mignon paralysé par une pâle honte qui lui intimait de se taire. Mais ses yeux disaient qu'il Savait ça. Que c'était inutile de contempler ces milliers de collecteurs venus réclamer leur dû : une dernière justification d'avoir été Humain et de ne pas être livrés au Marais comme des offrandes à un démiurge sadique. Ils y laissaient là des lambeaux de chairs déjà putréfiées : un dernier don de leur personne, de leur ultime révolte. Sanies bientôt relavées par la pluie, pluie qui s'acharnait comme si elle avait voulu emporter loin cette pourriture et détruire ainsi la preuve que le Marais avait dû lutter longtemps pour s'emparer de ces vies qui choisissaient, encore, leur lieu et leur temps pour expirer.

David et Mignon restèrent enfermés dans le hangar pendant trois jours pleins. Et quand, dehors, il n'y eut plus que des bruits de pluie qui ruisselle et de cascades qui tombent, les deux hommes ne bougèrent toujours pas : l'horreur était venue frapper à la porte, Elle les faisait encore tressaillir.

Pendant ces heures, pendant ce somptueux et horrible cauchemar, David avait vu mille visages de Rose, luttant, vaincus. Mignon, muet, niait tous ces morts ; sa silencieuse immobilité avait protesté de sa présence parmi les derniers. Mais, maintenant, tout était consommé.

Quand ils sortirent tous les deux sur le ponton, Sifflet était posté de nouveau sur le bord du chemin de bois. Un cadavre gisait à quelques mètres, dans une pose torturée : une dernière crispation pour dénier la fatalité, faire payer le juste prix à ce monde, lui imposer sa Règle. Les moribonds, tous, avaient su exiger.

David reprit pied hors du cauchemar :

- Que vas-tu faire, Mignon ?
- Que veux-tu que je fasse, Toubib ? Je suis resté et je vais partir.
- Prends au nord et oblique à l'est, le plus que tu pourras, dès que tu pourras.
- Et toi, Toubib ?
- Si je suis tes conseils, je dois attendre que le courant prenne encore de la force.
- Suis-les, Petit, suis-les !
- Et je soignerai le Quincaillier en attendant. Il est toujours dans sa boutique.
- Pour voyager, souviens-toi : le dernier mois, pas avant.
- Et Sifflet ?
- Je ne pars pas ce soir ; je lui parlerai. En ce moment, je crois qu'il réfléchit à tous ces cadavres.
- Ces cadavres... Nous ne pouvons les laisser ainsi ?



- Si, Petit ! Le Marais va nettoyer tout ça. Et nous, il vaudra mieux ne pas dormir et se remuer, faire beaucoup de bruit, même si l'on reste dans le hangar. Rien qu'à penser à toutes ces bêtes qui vont accourir dans le noir... Brrr... Si nous ne voulons pas faire partie de l'enterrement, nous veillerons chacun notre tour.
- Depuis que les gens avaient commencé de quitter Bourg, c'est ce que tu redoutais.
- Bien sûr ! Il en reste à Deuxième Bourg, probablement, ceux qui sont les plus faibles, ceux qui n'ont pas pu se déplacer, qui ne peuvent plus bouger.
- Vraiment horrible...
- Ici, on n'a jamais tout vu. Ce n'est pas un monde pour l'humain. Pourtant, ça me peine de savoir que le Marais va gagner. Bourg n'existera plus.
- Rien n'est fini, Mignon. Nelly n'est pas que son Marais, il a ses limites. Et il n'est responsable de rien. S'il n'y avait pas eu la Gale pour la drogue... L'Humain, seul, est critiquable. Maintenant, Il peut se chercher une Règle plus vaste, plus complète, plus... humaine. Pense-y Mignon ! Et pense à l'Est.
- Et toi ? Tu repars là-dedans ?
- Oui
- Si j'étais toi, Petit, j'en ferais tout autant. Rose mérite encore plus. À chaque Saison nous parlions. Quelques jours. Toujours vigilante. Toujours curieuse. Et comme elle chantait ! Le Marais en a bavé de rage, avec elle ! Même Sifflet l'écoutait. La Règle n'a jamais été aussi merveilleuse qu'avec elle, souviens-t'en. Retrouve-la, Petit... Retrouve-la... J'expliquerai à Sifflet. Et si je ne te revois jamais plus, Petit, pense à la Règle. Il n'y aura pas que Rose à compter sur toi.

\*

L'animal contemplait l'eau mousseuse qui courait le long des pieux ; David regarda le mignon engoncé dans son cuir épais et le compara à ce courant lent, puissant, insondable : même couleur de nuit et même mystère.

Même angoisse de l'humain affrontant l'obscur, le secret, le menaçant. Sous la passerelle de bois, des chocs et des clapotements rongeaient l'entrelacs de la berge. Un jour de pluie comme celui-ci, et une branche lâcherait, laisserait échapper un peu de boue du « radeau » de Bourg. Et encore un peu se dégageraient les branchages tressés, minés par l'infiniment petit et l'infatigable assaut. Deux, trois, puis quinze et cinquante branches plieraient... Puis se déchireraient. Et le Marais élargirait la brèche jusqu'à y creuser un torrent qui traverserait et emporterait le bastion humain. Le mignon pensait-il à tout ça ? Et si « oui », en était-il chagriné ? Ou heureux ? Il regardait de temps à autre le barrage de Deuxième Bourg qui finissait de se désagréger... Encore quelques jours, il n'en resterait plus rien.

Sur le Terre-Plein, chaque nuit voyait disparaître des dizaines de cadavres. Au petit jour, des créatures se laissaient couler furtivement ou péniblement dans les eaux mystérieuses de la berge ; toutes sortes de créatures dont pas le dixième ne figurait au bestiaire consulté à l'Université de Chante-Cœur ! Certaines, isolées, dépassaient les quatre mètres de long : d'énormes cylindres se mouvant laborieusement sur des centaines de pattes gracieuses, mais dotés de mandibules cornées démesurées qui crochetaient les corps et les tiraient dans l'eau dans un effort continu et obstiné. Des

colonies de protozoaires géants ondulaient dans les flaques et recouvraient les morts d'une masse gélatineuse d'un blanc livide d'outre-tombe, tels des suaires.

Aucune forme possible n'était inconnue du Marais, et toutes semblaient s'être donné rendez-vous sur cette place. De l'amibe le plus primaire, à l'axo le plus morne, en passant par les alertes sarvs et les massifs et patauds célodons, toutes se repaissaient de la mort dispersée sur la berge et aux abords des maisons. L'eau tombant en cataractes rendait tous les charniers accessibles et les chairs se liquéfiaient dans un Styx d'appétits effrénés : les fossoyeurs du Marais venaient chercher une gratification qu'ils avaient l'habitude de percevoir de vive force dans les canaux perdus de Deuxième Bourg !

Sifflet laissait-il sa part ? Il ne quittait pas l'embarcadère, étant là comme un penseur cuirassé, trônant sur l'ordre des choses, les sens tournés vers ce monde qui était le sien.

Mignon lui avait dit :

- Je m'en vais, Sifflet. Je pars. Ta vie à Toi, c'est là.

(Mignon lui avait montré l'eau, et les yeux aux profondeurs inconnues avaient trouvé un chemin entre l'index et le bord du ponton)

... Lui, c'est David... Il part par là.

L'index avait indiqué l'ouest puis évolué vers un Nord imaginaire. Et les paupières du monstre ne s'étaient pas murées pour mieux suivre le voyage.

... Si Tu le veux, Sifflet, va avec lui. Montre-lui le chemin entre les îles. Toi, tu connais Rose. Rose. Celle qui te disait : « Sifflet, si tu ne dormais pas autant, je me marierais avec Toi ! »... Mais tu ne dormais pas, hein ! Je sais que Tu l'écoutais quand Elle te disait ça. Toi, tu n'as pas d'épouse ; là-bas, dans les eaux Libres, tu pourrais en trouver une. Il doit y avoir beaucoup de dangers par là pour les Mignons... Enfin, Tu décideras. Pour moi, ce ne sera plus ma route, comprends-Tu ? Je vais par là...

Alors, les yeux sombres, libérés de leurs paupières protectrices, avaient donné une vie intense aux vingt-cinq kilos de muscles, de cuir, et d'armes redoutables ; et Sifflet avait émis une suite de borborygmes modulés, bientôt transformés en un unique et puissant sifflement capable de bouleverser jusqu'à la plus haineuse des créatures.

- Je ne te caresse pas, Sifflet, vois seulement mes mains. Pour le reste, écoute et décide, demain je ne serai plus là.

Et le mignon avait rabattu ses épaisses paupières comme après un long effort.

... Je suis certain qu'il a compris, Toubib. Quand tu partiras, s'il ne te suis pas, c'est qu'il en aura décidé autrement.

- Alors... Demain ?
- Je peux essayer de rattraper les retardataires. Ceux qui...
- Ceux qui pensaient le plus à la Règle.
- C'est ça, P'tit. Ceux qui y tenaient le plus...

\*\*

James Edward n'avait jamais autant patrouillé pour le compte de la Cité Administrative ! La secrétaire d'Avaredjan reconduisait les ordres de mission avec la régularité d'une machine automatique, et les rares manquements étaient comblés par les ordres du Chef de la Police ! Les missions étaient les mêmes, alors Edward en

avait conclu une étroite collaboration entre les deux services. Pour lui, ça se traduisait par une singulière répétition : plein supplémentaire, vol au-dessus de la Côte Ouest, survol de Bras des eaux Libres, retour par la zone de Quarantaine. Une remarquable absurdité ! Quatre-vingt mille kilomètres carrés à surveiller, où une armée de Nellyens aurait pu circuler en toute discrétion, tant il y avait des arbres, des rochers, des grottes, des ravins, des milliers de caches possibles ! Alors, une fois sur trois, Edward retournait visiter son petit paradis, étayant un projet où flânerie et velléité prenaient une place prépondérante. Lorsqu'il était de retour à la Cité, allongé dans son local inhospitalier, seul, il cherchait une logique à cette activité fofolle des services de Santé et de Police. Mais n'en trouvait aucune !

Petit à petit son « jardin » de la Côte Est devint un dérivatif plaisant et puissant. Cependant, vivant trop seul, il n'avait toujours pas d'éclaircissement sur cette curieuse ambiance énervée qui marquait le comportement des gens ; cela ne pouvait durer. Il n'avait pu obtenir de renseignements en allant au laboratoire de l'Institut des mondes et une nouvelle idée lui était venue : pour démêler l'écheveau, ayant deux heures devant lui, le plus simple était d'enquêter au siège de la Gazette de Nelly. Que ce soit auprès d'un journaliste ou dans les archives du journal, il aurait son explication. Il avala un repas (de plus en plus inconsistant) et se rendit dans le centre ville...

« La Gazette » occupait un immeuble aussi sale que les bâtisses avoisinantes ; Edward entra et s'adressa à un planton, dont le seul intérêt dans l'existence devait être le mouvement des aiguilles sur une pendule murale « à vingt heures de Nelly ». L'homme prit sur lui de lui ouvrir une porte et de lui indiquer une direction, puis se réinstalla dans son inépuisable activité.

Edward n'avait eu que le temps de retenir la porte avec le pied ! Mais, une grande salle où devait travailler la dizaine d'employés et de journalistes du journal s'étalait devant ses yeux, déserte ! Un désordre de travail abandonné régnait, et, parmi ce désordre, une présence voûtée qui lui tournait le dos...

Secouer le planton une seconde fois pour se faire annoncer constituait une tâche ingrate et rebutante, et sans doute impossible, Edward préféra arpenter la salle en contournant bureaux et sièges pour s'adresser à ce dos immobile.

Il l'aborda de biais. L'homme dormait (ou réfléchissait ?), les coudes bien plantés sur une table où trois téléphones prenaient la meilleure place. Edward y alla franchement, ne voulant pas repartir bredouille.

L'homme était seulement perdu dans ses songeries. À sa venue, il se tourna posément vers lui, écarquilla les yeux (visiblement surpris de cette intrusion), puis dévisagea le pilote pendant une longue minute... Déconcerté par cette présence qu'il ne reconnaissait pas et qui semblait être apparue à son côté, tel un spectre inconnu, il fit durer son examen. Puis, soudain rayonnant, il réalisa qu'il avait un visiteur et lui tendit une main franche. Son sourire était curieux et semblait vouloir dire : « Voyez, je me suis décidé ! Si vous voulez la serrer, décidez-vous, vous aussi ! »

Edward s'empressa pour le saluer et comprit qu'il devait faire le second pas. Ce qui s'admettait puisqu'il était demandeur. (En fait, ce n'était pas tout à fait exact ; mais il ne pouvait le comprendre à cet instant).

- James Edward : je suis un des deux pilotes d'hélicos de Nelly. Je suis très occupé, mais je profite d'un creux dans mon emploi du temps pour me renseigner. En vérité j'avais prévu consulter d'abord les archives ; le planton m'a éconduit vers vous.

L'homme avait dans les cinquante, cinquante-cinq ans. Un physique commun, à première vue... Après examen, le nez était plutôt long et mince ; le menton se dessinait volontaire et le regard plus perçant que l'on s'y attendait... Le contraste de la taille massive et de la voix douce surprenait. Edward eut l'intuition d'être venu frapper à la « bonne » porte.

- Jouanet... François Jouanet... Directeur, rédacteur, journaliste à la Gazette... Depuis quelques jours je suis aussi : machiniste, balayeur, distributeur de courrier et coursier. Ne vous inquiétez pas monsieur Edward, je soliloque ! C'est que cela me rajeunit : il y a vingt-sept ans, quand j'ai débarqué sur Nelly, « La Gazette » n'existait pas et, j'ai dû tout faire à l'époque pour créer ce journal. (Il parcourut la salle vide d'un regard circulaire et résigné)... C'est bien ce que je disais : ça me rajeunit... Jouanet, de La Gazette de Nelly, que puis-je pour vous ?

- J'aime bien comprendre ce qui m'arrive ; il se passe quelque chose en ville...

Le sieur Jouanet éclata d'un grand rire qui n'en finissait plus. Puis s'en excusa, confus :

- Ne vous formalisez pas de cette dérision, elle m'était destinée. Ça, on peut dire qu'il se passe quelque chose en ville ! C'est une formule vague et un brin lapidaire, reconnaissons-le. Ça mériterait plus de nerf, plus de punch ! Mais, pour le public, vous avez raison : « Ne jamais affoler la Clientèle ! ». Et puis... j'aime ce petit parfum de mystère : très bon pour la vente ! Dommage que le journal n'existe plus.

- Ah ?

- Assurément. Regardez, monsieur Edward : ils sont tous partis ! J'admets que si j'avais utilisé votre formule « il se passe quelque chose en ville », il en resterait au minimum deux ou trois. Mais, moi, j'ai titré : « La Police place des forces à Bras des Eaux Libres ».

- C'est vrai, je les ai aperçues.

- Bien sûr que c'était vrai ! Mais c'était la phrase exacte qu'il fallait imprimer pour que la moitié de la population de Nelly-Ville se sauve ! Et pour où, d'après vous ? Sur la Côte Ouest ! Heureusement que la Gazette n'existe plus, sinon je devrais préciser dans une nouvelle édition que d'autres forces stationnent sur la route de l'Astroport. Je vous laisse imaginer...

- Monsieur Jouanet, pouvez-vous sacrifier quelques instants de votre temps et m'expliquer ce qui se passe, très exactement ?

- Je peux ! Je peux ! Il n'y a plus de lecteurs : vous serez mon dernier auditeur. Ce rôle vous convient-il ?

- Euh... Oui. Si la Gazette cesse de paraître, c'est qu'il y a une raison importante ?

- Au minimum, une : tous les employés du journal sont partis !

Le directeur de la Gazette insista...

- Regardez ! Tous disparus ! Que voulez-vous faire, et avec qui ? Il y a vingt-sept ans, c'était différent, tout était à faire. Alors je l'ai fait. Aujourd'hui, tout est à refaire, parce que tout avait été fait. Ne vous tracassez pas pour mon mental, je me comprends. Et je suis trop vieux pour recommencer : voilà une deuxième raison.

- Y en a-t-il d'autres ?

- Des raisons ? Oh, oui ! En voici une troisième : il y a vingt-sept ans, la gale des marais atteignait son apogée. Le grand boum ! Un jeune journaliste pouvait se lancer. Les jeunes aiment les friches, des rêves d'adolescents, sans doute. Mais des rêves qui

correspondaient à une situation où ils pouvaient se concrétiser. À peine des rêves. Déjà plus des rêves. Comprenez-vous ?

- Oui. Mais je ne discerne pas le rapport. Et maintenant, Nelly-Ville...? La Gale...?
- Foutues !
- Vingt-sept ans et en arriver là, je comprends maintenant.
- Vous ne comprenez rien ! Nelly-Ville, plus la Gale, égal : « foutues ». Une simple équation du premier degré !
- J'ai su que la Compagnie de la Gale était en faillite...
- Pire que la faillite. Pire que la liquidation.
- Je ne saisis pas...?
- Vous volez, là-haut, dans votre hélico... Il vous faut du carburant ?
- J'en ai... Il y en a...
- Et aussi des pièces détachées ?
- Il y en a...
- Exact ! Autre question : pour combien de temps ?
- Je l'ignore.
- Ah ! Entrevoyez-vous le rapport, maintenant ?
- Non... Pour les pièces, ce serait un manque d'organisation : il faudra attendre un vaisseau de Reychelles.
- Je vois... Effectivement, on peut dire que vous tombez du ciel ! Et si j'amène une restriction, du genre de celle-ci : « Et s'il n'y a plus de vaisseaux qui viennent ni de Reychelles ni d'ailleurs...? »
- Impossible !
- C'est vous le directeur du journal ? C'est vous le journaliste ? Non ! Alors, vous vous dites : « Quand il n'y aura plus de pièces de rechange pour mon hélico... il y en aura encore ! Vu que l'habitude veut qu'il y en ait toujours en stock. Vu qu'un vaisseau en aura apporté auparavant. Ça, ça s'appelle, l'habitude. Et vous venez me trouver pour essayer de comprendre. Alors, moi, je vous dis : il faudra vous passer de vos habitudes ! Ça peut se dire d'une autre façon : faites-vous à l'idée que dans quelques temps il n'y aura plus d'hélicos sur Nelly. Vous saisissez ? Peut-être. Mais j'en doute. Vous croyez avoir saisi ! La preuve ? Adoptez le même raisonnement pour des mots différents pris au hasard. Par exemple : « carburant »... « nourriture »... « électricité »... Et même : « Cité administrative »... « Nelly-Ville »... ou « organisation »... Là, vous toucherez du doigt la situation nouvelle. La liste n'est pas limitative, notez-le bien !
- Vous dites qu'il n'y aura plus de vaisseaux ? Que Nelly ne sera plus approvisionnée ?
- Je m'aperçois que vous appréhendez encore mal ce que j'essaie de vous dire. Je dis que Nelly est abandonnée. A... ban... don... née...
- Ce n'est pas possible ! On n'abandonnerait pas Nelly parce que la Compagnie de la Gale est en faillite !
- Là, vous avez pour partie raison. Mais vous ne l'avez pas fait exprès ! Je vois bien que, mis à part vos préoccupations de pilote, vous ne vous êtes jamais beaucoup soucié de Nelly. Le marché de la gale, en effet, est un problème secondaire. Voyez-vous, quand je suis arrivé il y a vingt-sept ans, j'avais votre état d'esprit : je ne voyais que ma situation professionnelle à construire. Le commerce de la Gale était prospère et mon champ de vision s'arrêtait là. Sauf que mon métier de journaliste m'obligeait à

être curieux de tout, donc pas uniquement de Nelly. Car vouloir « la » comprendre, c'était comprendre aussi ce qui la rattachait aux Mondes Humains. Ce qui allait de soit pour un journaliste qui ambitionnait de devenir le Directeur de l'unique journal de la planète ! L'effondrement du marché de la Gale puise sa cause ailleurs, voyez-vous. Certains pensent que c'est la faute de cette drogue artificielle : erreur. Erreur grave. Et allez leur faire admettre, vous ! Moi, j'ai essayé. Et puis, pourquoi insister, hein ? Les événements s'en chargeraient ! Et c'est ce qui s'est produit. Le Nel ne vaut plus rien. Sur la Côte Ouest, au-dessus de l'embouchure du Bras, il y a le seul puits de pétrole qui approvisionne une mini raffinerie ; à vous, qui êtes pilote, je pose cette question : « et si plus personne ne travaillait dans cette raffinerie ?! » Commencez-vous à saisir ce que je vous explique ?

- Je commence.
- Eh bien... D'autres l'ont déjà compris ! De gré ou de force ! Vu que plus personne n'acceptait leurs nels, ça signifiait qu'ils étaient ruinés. Et que croyez-vous qu'ils fassent à cette heure ? Ils courent vers les pêcheries de la Côte Ouest en se disant : « là-bas, au moins, j'aurai à manger ». Erreur, encore ! Quand ils seront cinq ou dix mille... Ou plus. Là-bas ?
- Vous prévoyez un exode...
- Mais il est commencé ! Sortez en ville ! Le soir, tout est presque désert. Incroyable ! C'est la désorganisation complète. Et ce n'est qu'un début !
- Le mouvement peut s'inverser et les gens se reprendre. Il y a toujours les administrateurs...
- Lesquels ?
- La Santé et la Police.
- Laissez-moi sourire... Je suis journaliste, ici, depuis vingt-sept ans. Je les ai vus arriver ces fonctionnaires : Rigler, Avaredjan, et les autres... On ne peut pas tout dire dans un journal... surtout quand les affaires prospèrent : les gens ne suivraient pas. Et maintenant, que tout s'écroule, ces mêmes gens ont d'autres chats à fouetter. Et ça se comprend !
- Je patrouille continuellement entre la ville et le Bras...
- Y avez-vous vu des transports autres que ceux de la Police ?
- N... non.
- Fini ! Bourg des Marais : fini ! Que signifient ces patrouilles aériennes, ont-ils peur que les gens des marais aillent traverser le Bras ?! Alors que les pluies ont commencé sur le Marais ! Et, à supposer qu'ils parviennent à le traverser ce Bras... la Police -qui est armée, soit dit entre nous- va-t-elle tranquillement les regarder passer ? Les uns à pied et sans armes ; et les autres, biens nourris, armés, et disposant de transports à gogo. J'ai le regret, monsieur Edward, de vous dire que vos patrouilles sont totalement inutiles ! Voire : farfelues. En d'autres temps, j'aurais risqué dix lignes sur ce sujet et vous vous seriez retrouvé au chômage comme unique conséquence : vous brûlez du carburant pour rien ! Et dans cette époque troublée, c'est quasiment criminel, permettez-moi de vous le dire. Mais rassurez-vous, les gens ont la tête ailleurs.
- Savez-vous, monsieur Jouanet, que je m'en étais aperçu. C'est pourquoi je suis là et que je cherchais des explications. Le service d'Avaredjan ne rechigne pas à la dépense. Idem pour la Police.
- En nels ?

- Oui... Évidemment !
- Vous pourriez leur compter dix fois plus cher que ça ne leur extirperait pas le moindre murmure de protestation ! Ces patrouilles... Pensez-vous qu'elles puissent avoir d'autres justifications ?
- Autres que celle de surveiller les mouvements de populations dans la zone de Quarantaine ? Je n'en vois pas.
- Je connais trop bien Avaredjan... Et puis, quelle importance...
- Donc, d'après vous, Nelly serait abandonnée.
- Vous ne me faites pas l'impression de quelqu'un qui serait idiot...
- C'est que ça change tout !
- Alors ça, on peut dire que vous savez trouver les formules appropriées ! « Ça change tout », vous pouvez le dire ! Et c'est même bien engagé !
- Mais... Vous ne m'avez pas dit pourquoi Nelly serait abandonnée...?

\*\*\*

## Chapitre 13

- Elle l'est ! Et je m'en vais vous faire part de -la- raison. Dans les années 2650, il y a eu un revirement dans la politique des Transports. Il avait été dit que l'Inter Stellaire Compagnie voulait rafler toutes les Mervelines pour elle seule. Les Mervelines... Connaissez-vous les Mervelines ?
- Non.
- Les Mervelines ! Jamais entendu parler des Mervelines ?!
- Non, pas du tout. Jamais entendu.
- Si vous aviez lu la Gazette de temps à autre... Bon... Trop long, je vous résume : les pilotes qui voyagent en dehors des Failles ont un besoin impératif d'assistance psychologique. Dans le vide, les distances sont telles qu'elles génèrent une peur irrépressible. L'esprit humain n'est pas fait pour ces néants, il n'y résiste pas. Avec le Traitement, les passagers dorment, mais le pilote, lui, hormis ses heures de sommeil, est seul et ne dort pas. Alors, dans les cabines de pilotage il y a ces auxiliaires de vol, ces Mervelines. Ce sont des extraterrestres, vaguement humanoïdes, dont la puissance psychique rassurante soutient les pilotes. C'est plus compliqué que ça mais... bref. De ces Mervelines il y en a de moins en moins, l'espèce est en voie d'extinction. Je vous passe les raisons, mais si nous n'avions pas été les chercher ça se serait mieux passé pour elles. Enfin, ce n'est pas mon sujet. Donc, qui disait moins d'assistance pour les pilotes hors des Failles du Continuum, disait nécessairement moins de vaisseaux. Donc : moins de besoins. Nelly est loin du nœud stellaire de Reychelles ; c'est même une planète très éloignée de la faille la plus proche. Pensez : trois mois de vol libre ! D'autres Mondes sont plus puissants, ou, tout simplement, plus vitaux pour Celcius-Système. Ne parlons même pas de Vieille Terre, elle est si loin que, tenant compte des mensonges officiels, je ne certifierais pas qu'il y ait encore des relations avec Elle. À terme, Nelly, Elle, était condamnée. Vous saisissez ? Il y a tout lieu de penser, même que, si l'on a tant cherché cette drogue de synthèse, ça ne devait rien au hasard ; l'abandon de Nelly aurait été programmé depuis longtemps que je n'en serais pas plus étonné. On ne comprend tout ça que peu à peu. Ces deux dernières années, la raréfaction des vaisseaux venant chez nous... Et puis des détails... Des indices... Et, ces six derniers mois : pas un !
- Si vous vous en doutiez, pourquoi ne pas être parti ?
- C'est progressif, au début, on doute. Et puis les faits s'accumulent, éveillent l'esprit. Et puis maintenant... Vingt-sept ans que je suis ici ! Oh, j'aurais pu, sans doute, et je ne sais pas ce qui m'a retenu. Le journal, peut-être... Et, maintenant : plus un seul vaisseau ! Ce qui fait que si je voulais changer d'avis... À coup sûr il en viendra encore un, mais... ça va se bousculer pour monter dedans, je peux vous l'affirmer !



- Qu'envisageriez-vous, pour vous ?
- Question, qui en implique d'autres qui mènent loin ! Voyez-vous, dès l'implantation des humains sur Nelly, la société s'est très rapidement organisée en fonction de la production de la Gale, donc, restons dans le rationnel : « plus de Gale » signifie, logiquement, « organisation » différente. Mais, dans un même temps, ce qui devrait se faire sera inséparable de ce que les gens feront... Et ceci peut être éminemment contradictoire ! Car, depuis trois semaines, ils agissent sous l'empire de l'affolement. Et les semaines qui viendront ne verront pas, nécessairement, ces erreurs se rectifier. Tout pourrait, même, s'aggraver. Par ailleurs, être condamné à suivre la population dans ses errements... Difficile sujet ! Alors à quoi bon trouver une solution pour le plus grand nombre et être seul ?! Monsieur Edward, on a toujours tort d'avoir raison trop tôt. De là à se demander si c'est intéressant de réfléchir à la chose... À l'inverse : c'est crispant d'avancer dans une direction avec, pour seule consolation, celle de ne pas être seul. En fait, ne m'interrogez pas sur ce que je vais faire : je l'ignore ! Une seule certitude, Nelly-Ville est foutue : aucune autonomie de ravitaillement valable !
- Je n'ai aucun moyens de mettre en doute vos affirmations, monsieur Jouanet, et j'imagine avec peine que la situation soit si grave. Vos perspectives dépassent mes petites interrogations. Qu'entendez-vous par « être rationnel » et « organisation différente » ?
- C'est simple ! Les pêcheries ont été installées sur la Côte Ouest, au plus près de Nelly-Ville... elle-même au plus près de l'Astroport... Pourquoi aussi au nord de la Ceinture ? À cause d'une zone tampon impérative à vocation prophylactique. Officiellement : « faire barrage contre les maladies des marais ». Tout se tient ; tout s'enchaîne ; tout se répercute. Mais si l'on inversait le mécanisme ? « Plus de Gale » : et alors pourquoi « Bourg » ? Et pourquoi une « zone de Quarantaine » ? Et pourquoi Nelly-Ville en ce lieu ? Et pourquoi ces pêcheries sur cette côte de l'ouest, précisément ? Les pluies arrivent, elles sont là : plus un bateau ne pourra appareiller de trois mois. Les orages et les vents de cent cinquante kilomètres à l'heure et plus. Plus grave : bientôt les chambres froides seront ouvertes, et plus d'électricité pour les réfrigérer ! Peut-être le sont-elles déjà, ouvertes ! Affolant ! Tous ces gens qui se ruent là-bas... Alors que sur la Côte Est le climat est protégé ! Radicalement différent ! Plus de Gale, et c'est tout l'ensemble de l'organisation de cette planète qui sombre dans une sinistre farce.
- Serait-ce l'explication de l'oubli de cette Côte Est ?
- Oubli ? Mais rien n'a été « oublié » ! La Côte Est ne présentait aucun intérêt au regard de la Gale il y a cinquante ans et ce n'est pas plus compliqué que ça ! Inscrire le mot « Paradis » dans une colonne comptable en a toujours révoltés quelques uns... ou quelques unes. C'est ainsi.
- Alors, selon vous, nous entrerions dans une période où cette côte retrouverait son intérêt...
- De la logique pure ! Mais néanmoins regrettable : trop tard !
- La cause ?
- Vous me voyez jouer les Robinson Crusoë là-bas ? Ridicule et absurde, j'ai cinquante ans passés ! C'est un recommencement total. Il faut des hommes et des femmes résolus, du matériel... On ne s'improvise pas colon comme par enchantement. Et quatre-vingt-dix-neuf pour cent de Nelly-Ville est comme moi. Ce qu'il

faudrait... Les collecteurs des marais. Mais ils vont ramener les maladies et en mourront. Enfin... ceux que la police ne tirera pas comme des lapins.

- Monsieur Jouanet...
- Oui ?
- Ce tableau, que vous présentez, est-il pessimiste ?
- Sacré nom, je suis optimiste ! À considérer la situation d'ensemble, ça pourrait durer des années. À moins d'un incident malvenu, et, dans ce dernier cas, les survivants se compteront sur les doigts des deux mains au bout de quelques mois !
- Vous me faites froid dans le dos. Connaissez-vous cette Côte Est ?
- Elle vous intéresse ? Vous aimez les solutions radicales... Évidemment, vous êtes jeune...
- Réfléchir pour réfléchir...
- Un pilote d'hélico ne connaissant pas la Côte Est, quelle illustration ! Votre collègue, celui qui est décédé il y a trois ans...
- Francini ?
- Oui. Lui la connaissait. Nous avons fait un reportage. Un reportage dont tout le monde s'est fichu superbement, pourquoi le préciser ! Une bande de terre abritée par une haute chaîne de montagnes... Tout au nord, ça frôle la terre des volcans ; ça ne touche pas mais c'est gelé. Plus on descend vers le sud et plus le climat devient idéal. En bas, ça rejoint la Frange Nord de la Ceinture : le Bras, les marais. Ça laisse trois à quatre mille kilomètres de côte habitable. Il y a un courant marin qui longe la côte en descendant du Nord : les eaux que la Ceinture a rejetées des mois auparavant. Des eaux qui ont eu le temps de se décanter, propres et poissonneuses. Et puis, ces montagnes qui protègent de cette saloperie que nous envoie le Pôle.
- Cette côte est-elle déserte ?
- Ce serait bien possible que des immigrants se soient installés là, dès les débuts de la colonisation, mais j'en doute, nous en aurions aperçu. En 65 nous n'avons vu personne. Dès la découverte de Nelly, et sitôt étudiée, on a tout de suite parlé de la Gale et des fortunes rapides. Ça semble vous intéresser... ?
- Je vous avoue que je suis allé faire un tour là-bas. Au cours de ces trois semaines, j'ai un peu rêvé.
- Vous êtes un petit cachottier, monsieur Edward !
- Si vous pouviez oublier le « monsieur »... Surtout après cet exposé que vous venez de me faire sur l'avenir de Nelly !
- En fouillant, il me sera possible de retrouver mes notes, les photos, et tous mes relevés. Je n'ai plus que ça à faire ! Il y a, aussi, les banques de mémoires de l'Astroport... si vous aviez des projets...
- J'avais des rêves, sans plus. Mais après ce que vous venez de me révéler.
- C'est différent ?
- Ça se pourrait... Monsieur Jouanet ?
- Oui ?
- Par le journal... Rassembler quelques personnes... Une annonce, par exemple... ?
- Le journal n'existe plus et vous faites une mauvaise analyse sociologique. Edward, les gens qui restent en ville, à cette heure, ce sont ceux qui sont le plus paralysés par leurs montagnes de nels entassés dans leur coffre. Ce ne sont pas des gens pour vous ! Car je devine ce que vous pensez. Vous m'avez mal compris. Si j'étais vous, ce serait les

collecteurs que j'irais chercher à Bourg. Ils sont malades, mais ils ne feraient pas les choses à demi. Et, si vous aviez encore du carburant : un hélico pourrait grandement faciliter une implantation, même sommaire. Pensez-y !

- Monsieur Jouanet, je ne regrette pas d'être venu vous interroger. Si la Côte Est vous tentait encore...
- Voyez-vous, Edward, savoir que quelques humains auront une petite chance de s'en sortir, cela me satisfait et me soulage. Ce sera bien la première fois que mon métier d'informateur aura été utile ! J'ai passé des années à publier des articles débiles sur lesquels tout le monde se jetait ; et, toutes les fois que j'ai abordé des sujets sérieux, mes ventes dégringolaient ! Soyez certain que je vais rassembler tout ce qui concerne cette Côte Est, vous pouvez me faire confiance ! Appelez-moi entre deux de vos patrouilles fantaisistes et je vous les porterai. Ça me passera le temps !
- Et vous en profiterez pour manger avec moi à la cantine de la Cité Administrative.
- Excellente idée ! C'est déprimant de passer le plus clair de son temps à courir la ville pour dénicher un célo fumé, de quoi se remplir l'estomac !
- Je vous remercie monsieur Jouanet.
- Jouanet, ou bien, François, tout court... C'est moi qui vous remercie. Vraiment ! C'est la meilleure édition que j'ai réalisée en vingt-sept ans. L'auditoire était limité, j'en conviens, mais attentif...

Un fin sourire éclaira le visage de Jouanet, celui d'un homme enfin heureux. Edward ne lui marchandait pas sa poignée de main, un peu frustré de ne pas avoir connu ce genre d'homme plus tôt. Mais on ne refait pas son passé. Edward fit passer le maximum de chaleur dans son « au revoir » et prit congé.

Il se sentait léger. Subitement, tout était lumineux et gai. Curieusement, Nelly s'était métamorphosée ! Elle n'était plus un support anonyme et allant de soi, un cadre absent, une entité abstraite dont on ne subissait que les mauvais côtés. À moins que ce fût sa vie à lui qui prenait soudainement un sens visible et palpable ? Des pans entiers de son passé s'éteignaient. Sensation étrange : il ne regrettait rien.

D'ailleurs, son passé était devenu subitement inexistant : « le vide et l'inutile... »

Jouanet, comme par enchantement, lui avait ouvert des portes. Pourtant le futur proche l'obligerait à avancer et à choisir : l'immobilisme ne serait plus salvateur et rassurant. Mais ce futur, gros de certitudes et des logiques retrouvées, l'accaparait déjà. Comme si ces bouleversements avaient été confusément désirés. Curieux réflexe de son esprit !

Il revint dans son logement de la Cité. Pour les grandes lignes, il savait ce qu'il allait faire et... le carburant serait bien mieux utilisé !

\*\*

La traversée du Bras des Eaux Libres devenait dramatique. Certains collecteurs avaient improvisé des radeaux et trop escompté de leurs rames rudimentaires, comme de leurs forces usées par les dernières privations et des atteintes des maladies qui les minaient : l'entreprise s'avérait surhumaine. De plus, ils appréciaient mal la force du courant avec lequel ils étaient peu familiarisés dans les marais. La largeur du Bras était telle qu'aucune embarcation n'avait atteint le quart du chemin, quand elles défilèrent face aux forces de police de Rigler postées sur l'autre rive. La dizaine de

radeaux fut emportée vers l'ouest à toute vitesse. Ils se perdirent, minuscules points noirs en partance vers l'inconnu. Les collecteurs ne récidivèrent pas. Il remontèrent la berge dix kilomètres vers l'Est. C'était encore mal calculer, car ceux qui s'y risquèrent, parvenant à aborder l'autre rive, furent repérés, puis refoulés ou abattus.

Avec les nouveaux arrivants venant de Bourg, la poussée se stoppa et l'on se mit à réfléchir.

Longer le Bras vers l'Est c'était provoquer un déplacement similaire des policiers embusqués en face... Il devint rapidement évident qu'une possibilité, unique, pouvait offrir une chance à quelques uns : tenter délibérément une traversée simultanée en plusieurs endroits. Les pertes ne pouvaient que se présumer importantes. Dans cette logique perspective, la rage des collecteurs se transforma en une hargne haineuse pour Nelly-Ville.

C'est dans cette ambiance que les derniers partants de Bourg vinrent butter sur la foule indécise. Parmi eux, Mignon, qui avait encore dans l'oreille la suggestion du médecin : « à l'Est... loin »

On consacrait de longues heures à échafauder des stratégies toutes aussi risquées. Ce que voyant, Mignon, allant de groupes en groupes, insista autant qu'il le put :

« Nous leurs feront croire que nous tenterons un passage en force de nuit, dans le noir, carrément en face. Alors, ils se décaleront vers l'ouest. À ce moment, dans l'obscurité, nous en profiterons pour s'éclipser et marcher vers l'est. Quand ils verront nos embarcations venir sur eux, dérivant vers l'ouest, ils se déplaceront encore un peu plus. Et le temps qu'ils s'aperçoivent que les embarcations sont vides... Et nous, nous gagnerons l'est. Si l'on fait ça, un soir... »

L'idée fit son chemin et l'on se mit à couper des monceaux de joncs tout le long de la berge, sur plus de cinq kilomètres, et l'on assembla des centaines de radeaux, pendant que des centaines de collecteurs pêchaient sans relâche. Les corps maigres et enfiévrés travaillèrent jusqu'à l'épuisement. Le sixième jour, on simula un embarquement général et on attendit le crépuscule pour pousser la flottille à l'eau. Et, comme l'obscurité se dessinait, on rampa sur la berge puis l'on s'éloigna. Les radeaux vides partirent à la dérive.

La foule, des milliers d'ombres, se retira de la berge puis, se redressant, la longea en se frayant un chemin. Tout le jour suivant, les collecteurs se terrèrent. Et la seconde nuit, la fuite reprit. Le Bras obliquant vers le sud-est, les premiers marigots des marais réapparurent ; on pataugea dans la boue, ignorant les cris de douleur et les disparus du petit jour.

Le troisième jour, la marche continua dans un sol dur en pente. Avant que le Bras ne plonge vers le sud, il taillait son cour dans les collines et les derniers contreforts de la chaîne qui venait mourir là : l'eau filait quelques mètres en contrebas, chargée des détritiques du Marais que les pluies noyaient. Dans ces lieux, il était impossible de pêcher ; la mort moissonna les corps efflanqués qui, malgré tout, ne cessèrent jamais de progresser.

Mais on évitait de se compter. Contrairement aux premières nuits, c'était la fin du jour qui indiquait que les rangs s'étaient clairsemés : il restait, peut-être, six ou sept mille personnes, dont un petit millier de femmes. Étirées mais tenaces, les files continuèrent d'avancer. Le huitième jour, elles aperçurent dans le lointain, plein nord,

les hauts pics de la Chaîne. Les sentes s'inclinaient jusqu'à retrouver le niveau des eaux et les prairies de joncs : accablée, cette humanité se remit au travail.

Cette fois moins de quatre mille radeaux furent nécessaires. On ne pouvait décompter exactement ceux qui étaient repartis vers le Marais, ombres résignées à la mort, appelant de leurs vœux un Deuxième Bourg inaccessible.

Les survivants traversèrent le Bras sans opposition. S'il restait cinq à six mille personnes sur l'autre rive, c'est que la mort avait été distraite.

La Police avait perdu leur trace ou, renoncé à poursuivre son obstruction si loin vers l'est. La marche recommença sur la berge opposée, cette fois-ci plein nord. Un parti minoritaire voulut revenir sur Nelly-Ville, mais le gros de la troupe, à bout de forces, ses idées de vengeance usées, contourna les chaos de roches...

Mignon exhortait les survivants sans faiblir, ressassant les phrases de Marc David :  
« Il ne s'est pas trompé, les montagnes sont là ! Nous sommes sauvés ! »

Plus de Marais ; l'avenir nécessiterait une nouvelle Règle. Mais on marchait et les mots perdaient leur sens. Sauf un : le nord... le nord... le nord... Un seul, pour rythmer les pas. Parce qu'il n'y avait plus de Marais et qu'il fallait qu'il y eût un nord ; parce qu'il fallait qu'il y eût une Règle, tout de même, à toutes leurs espérances, encore, et encore. Quand les pitons furent sur leur gauche, le climat se fit plus conciliant. Plus de vent. Beaucoup de nuages s'accrochaient aux crêtes et s'abattaient sur les hauteurs dans un crépitement permanent d'éclairs et de coups de tonnerre assourdis par la distance. Le sol se dissipait dans un ciel transparent dont le reflet bleuté colorait l'Océan de l'Est distant de quelques kilomètres. Les colonnes piquèrent dans cette direction sur un sol meuble, traversant des bois d'essences inconnues. Puis l'Océan fut là, à quelques mètres. Mais aucun n'osa y tremper les pieds. Les habitudes avaient la vie dure !

La mort, Elle, avait eu des regains d'appétit : ils n'étaient pas plus de trois mille survivants.

\*\*

David attendit encore quinze jours avant d'être définitivement rassuré. Plus un cadavre ne gisait ni dans les rues de Bourg ni sur la berge. Dans les petits matins, plus une créature ne rampait ni ne glissait, repue d'un festin nocturne. La pluie entraîna, progressivement, les hardes déchiquetées, lavées de leur sang et des souillures morbides. Certaines restaient coincées à un angle de maison ou dans une encoignure de porte : sinistres souvenirs de Deuxième Bourg.

David n'eut pas la tentation de contempler ces reliques de vies défaites, car le Quincaillier avait traversé l'épreuve, comme fondu dans sa boutique. Déjà dans les étreintes de ses Salissures, la peau grenée, déchirée, noircie, se détachait, ouvrant ses plaies à la clarté glauque du jour. Son esprit divaguait, le faisait chanceler subitement.

L'homme, totalement étranger au spectacle du carnage, avait, en permanence, gardé son air absent. David devait lui préparer ses repas et se soucier de le pousser à survivre. Il lui portait les bols de nourriture, dehors, ce qui obligeait le gros homme à traîner sa détresse sous la pluie. Mais c'était le seul stratagème, inventé par le médecin

pour éviter les fragments d'épiderme que le Quincaillier livrait aux obstacles entravant sa marche hésitante et chaloupée.

La maladie s'en prenait maintenant à son cerveau et à ses yeux : il se heurtait sans cesse. Son esprit, qui se perdait, avait quand même enregistré la disparition de Mignon ; d'un œil éteint, il regardait David déposer la nourriture dans la ruelle, comme si le spectre avait été ce médecin et non pas lui-même. À certains moments, quand il faisait mine de prendre la direction de Deuxième Bourg, David l'appelait et l'encourageait à revenir. Ceci obtenu, il en profitait pour injecter le contenu de la seringue dans ce corps, chaque jour un peu plus insensible et mort. Alors, il restait approximativement cinq minutes au médecin pour le ramener vers l'abri de sa boutique. Et lui repartait dehors, s'installait, nu, sous les vagues de pluie, pendant des heures, pour mieux se laver des ferments...

Le Quincaillier, quant à lui, tel un zombie, subissait les chocs thermiques qui agitaient son être. Chaque choc passé, il se réactivait comme une poupée mécanique que l'on aurait remontée. Il reprenait ses errements dans un local dont une longue habitude lui faisait deviner, inconsciemment, et présence du comptoir, et présence de la table, et présences des étagères. Il ne parlait plus. Ses bougonnements s'éteignaient en souffles indistincts.

Si le bonhomme amorphe restait chez lui, David gagnait le hangar, s'y asseyait, et passait des heures à méditer sur cet épisode de cauchemar. Il repensait à sa vie sur la planète Chante-Cœur, la planète des centaines universités, des mille laboratoires, des dizaines de milliers de bibliothèques et salles de conférences, la planète des dix millions d'étudiants et de professeurs. Chante-Cœur, qui, depuis longtemps, avait déjà détrôné Vieille Terre pour le Savoir. Puis il revoyait son arrivée sur Nelly. Avaredjan et le cabaret. Il s'accrochait à ces moments et le visage attentif de Rose revenait et effaçait tout, marais, vases et cadavres. Une Voix couvrait les rafales de pluie et le tonnerre de l'extérieur. Il revivait le moindre de « Ses » gestes, le moindre de « Ses » regards comme si ses yeux n'avaient vu que celui-là. Alors l'éclat des larmes de Rose posait une limpidité triste de cristal sur le paysage battu par les rafales, et l'apaisait.

Depuis vingt jours de Nelly, David parvenait à imposer au Quincaillier la piqûre de sa seringue, notant avec effroi que le médecin qu'il était affrontait là un terrible problème de conscience. Il guettait avec remords et avidité le moindre signe d'amélioration chez le gros homme, regrettant de ne pouvoir parfaire le traitement pour nettoyer plus efficacement cette chair saturée de toxines. Le corps du martyrisé devrait effectuer cette tâche, seul.

Mais l'esprit du malade semblait recouvrer ses capacités de jugement, peu à peu. Il se cognait moins, parvenant à amorcer des mouvements pour éviter les obstacles. Ses gestes étaient moins hésitants, pas encore sûrs mais plus résolus, comme si le cerveau reprenait goût à dicter des ordres encore exécutés à regret par une carcasse engourdie : l'amélioration était indéniable. À la fin du mois, il eut le réflexe d'observer David lui administrer le contenu de la seringue et d'amorcer un perceptible mouvement de recul. Suivi d'un effort pour l'accepter... David prit le risque de s'attarder pour scruter ses salissures de près : les petites cloques ne crevaient plus pour se rejoindre et exprimer des humeurs malsaines... Elles séchaient ! Le microbe était donc neutralisé, sinon détruit : la maladie était stoppée ! Il garda ce fait encourageant

pour lui, l'homme n'étant pas encore capable de prendre ce fait en charge et de cerner consciemment cette évolution.

Dans les jours qui suivirent, l'effet s'accéléra. De longs mois seraient nécessaires pour que ce corps se débarrasse de ces traces si redoutées des collecteurs. Des points noirs démontraient que les poils de la barbe et les cheveux étaient sur la voie de la repousse : c'était gagné !

Quand David décida de le prévenir de son départ pour le Marais, les taches du Quincaillier se cicatrisaient. Il avait retrouvé sa voix et un allant prometteur dans sa marche.

- Il te faudra continuer, Quincaillier. Tout seul ! Je te laisse les instruments et les fioles. Des dessins, aussi, pour recueillir les plantes, si la maladie devait se réactiver. Même si tout disparaît, renouvelle le traitement de temps à autre, ça t'évitera d'attraper trop de saloperies : les microbes du Marais n'aiment pas ma mixture. J'ai tout résumé et j'ai mis ça dans le tiroir du comptoir.
- Alors... Tu étais vraiment... Médecin... ?
- Tu t'imaginais que je te faisais des piqûres sans quelques connaissances !
- Ici, les gens font toutes sortes d'essais pour se débarrasser de ces cochonneries...
- Je suis réellement médecin. Et même : Docteur de l'Institut Scientifique des Mondes. Il faut que tu saches également que, lorsque tu iras dans Bourg, tu n'y trouvera plus personne. Tout le monde a fui. Continue le traitement. Quand tu te sentiras fort, que tu auras fini tes conserves, il te faudra prendre une décision.
- Plus personne ne venait dans ma boutique...
- C'est ça. Et je dois partir aussi. Plus guère de gens ne viendront dans le Marais avant longtemps. Et moi, si j'en réchappe...
- Veux-tu me dire que tu pars dans le Marais ?
- Oui.
- Tu dois avoir tes raisons... Mais, surtout, prends ce qu'il te faut. La Saison des Pluies n'est pas finie ?!
- Tout juste à la moitié : j'ai trois semaines pour me préparer.
- J'ai collecté un temps. Je te dirai ce que je sais. Prépare une grande maison et peu importe son poids : le courant s'en chargera. Pareil pour revenir. Car... tu veux revenir ?
- Si le Marais le veut, ça sera mieux !
- Alors, il te faut un toit, des bâches, deux réchauds, des conserves... Et des gaffes pour te défendre ! J'ai tout ça. Et des lignes... Laisse-moi t'aider !
- C'est d'accord Quincaillier.
- On va préparer ton voyage soigneusement, Toubib. Soigneusement... Et tu essaieras de revenir. Oui, tu essaieras de revenir.

\*\*

Avaredjan hésitait : devrait-il, lui-même, mener les opérations pour retrouver les collecteurs de Bourg, ou bien s'en désintéresser ? C'est que Rigler ne démontrait pas d'un enthousiasme entreprenant pour se rendre au Bras. Le bougre n'était pas pressé de s'éloigner de l'Astroport ! Ses hommes étaient là-bas et lui tenait le siège dans son

bureau de la Police de Nelly-Ville et... n'en bougeait pas ! Et cet hélico d'Edward qui n'était pas réparé. Tout ça était fâcheux. Contrariant.

Avaredjan se décida : il n'avait aucun goût pour les impondérables. Et, après tout, que lui importait le fait que ces collecteurs aient, peut-être, traversé le Bras ?! Le détachement de police pouvait fort bien regagner Nelly-Ville en fouillant la Zone de Quarantaine en long et en large durant une dizaine de jours... puisque le vaisseau était annoncé pour le 25 Juin de Nelly ! Quatre jours : les collecteurs mettraient plus que ça pour arriver. S'il y avait des survivants, et ça restait à prouver.

Le moment n'était plus aux tergiversations ! Avaredjan décrocha le combiné...

- Rigler ?
- Lui-même.
- Contrôlez-vous toujours les employés de l'Astroport ?
- Je vous l'ai déjà confirmé. Aucun risque : réquisitionnés sur place
- Et ces collecteurs ?
- Si nous avons ce second hélico...
- Négatif, Rigler. Comment pouvez-vous y songer !
- Non seulement il a disparu, mais les rapports de cet Edward étaient lamentables de nullité. Alors, avec un second... Ça m'éviterait de diviser mes forces et me permettrait d'en envoyer une partie vers l'est. Ils n'ont pas monté cette opération de diversion pour retourner à Bourg, hein, nous les aurions repérés !
- Ça me paraît évident...
- Mes hommes les retrouveront mais ça prendra du temps. L'Est est rapidement montagneux et les véhicules ne pourront plus être utilisés.
- Au regard de ces quatre jours... Cela peut-il avoir une quelconque importance ? Poser la question c'est déjà y répondre : c'est non. Ne nous perdons pas dans ces détails, Rigler ! Pour le reste ?
- Tout est calme en ville. Forcément puisque tout le monde se rue vers la Côte Ouest ! ... Avaredjan ?
- Oui ?
- Ce vaisseau... Avez-vous des précisions sur son type ?
- C'est un vaisseau de l'armée et pas moyen d'en savoir plus. Un communiqué des plus laconiques. Destroyer ou transport de troupes, absolument aucune idée. Il y aurait un « Commissaire Auprès du Gouvernement de l'État des Mondes » à bord. Un nom qui ne me dit rien : un certain Wolf.
- Connais pas...
- Dommage, nous aurions pu savoir à qui nous allions avoir à faire. Tant pis. Bien... Nous restons en liaison.
- Entendu.

Le déclic marqua l'interruption de la communication.

Avaredjan reposa le combiné et se frotta les mains. Wolf... Monsieur Wolf... Et, maintenant : monsieur le « Commissaire » Wolf. Que Rigler ne connaissait pas... Mais dont lui, le Secrétaire à la Santé de Nelly, se remémorait fort bien le nom ! John Wolf : ancien Secrétaire aux Comptes de l'État des Mondes sur Celcius. Le type avait pris du galon et... de l'ampleur ! Une main dans l'État et l'autre main au Consortium Bancaire de Celcius... lié au Consortium Bancaire de Terre. L'homme volait haut, maintenant ! Pourquoi s'était-il retrouvé « préposé à la liquidation » de Nelly ? Car



c'était bien de ça dont il s'agissait. Encore un mystère dont on aurait bientôt la réponse. L'homme avait prouvé qu'il était malin pour se hisser à un tel poste, il n'arriverait pas les mains vides. Quelques crédits sacrifiés, quelques promesses pour calmer ? Un peu de matériel, afin que l'État et l'Inter Stellaire Compagnie puissent s'aménager des bonnes consciences. Ce Wolf ne venait que pour contrôler l'opération, éviter les bavures, apaiser les récriminations, c'était évident. Un vaisseau de la Flotte ça en imposerait et pourrait se révéler fort utile en cas de mouvements de foules à contenir... Oui. Ça se tenait.

Néanmoins, ces digressions étaient superflues : quatre jours restaient pour remettre « sur pieds » le second pilote soi-disant malade, et « réparer » cet hélico en parfait état : être opérationnel le jour « J ». Le temps et les faits acquéraient un poids considérable dans ces ultimes journées. Et trente millions de solars, à l'abri dans une banque de Celcius, jetaient comme une ombre opaque sur les destinées de Nelly, la reléguait, déjà, au rang de souvenir.

Les Mondes Humains se rétrécissaient comme peau de chagrin et la politique d'Expansion avait vécu : Avaredjan n'escomptait que de se réfugier dans le cocon des Mondes civilisés. Et Nelly, dans son projet, devenait un monde à part : rien qu'une petite sphère d'une couleur désagréable qui s'amenuiserait pour mieux se fondre dans l'anonymat du vide stellaire. Il n'en était pas fâché : il se sentait encore jeune et tout à fait capable de profiter de ses économies !

Les idées claires, il quitta son bureau. Dans la pièce contiguë, la secrétaire montait la garde au terminal ; il haussa les épaules. Que s'imaginait-elle ! Qu'elle aurait une place réservée dans ce vaisseau ? Comme pour un voyage organisé ! À trente ans, s'abuser à ce point... Dans un hélico, il n'y avait place que pour deux passagers. « Deux ». Deux, et... pas un de plus. Pourquoi pas une garde-robe, aussi ! La deuxième secrétaire, elle, avait compris : à l'heure qu'il était, probablement, elle arpentait la route menant à la Côte Ouest... Esprits étriqués, raisonnant avec leurs données propres. Des décisions bancales ! Lui décidait avec toutes les données disponibles, là était toute la différence.

\*\*

David regarda le hangar, une fois encore, dénoua la chaîne du ponton et, empoigna ses rames ; les trois embarcations usagées prirent le courant, progressivement. Le Quincaillier lui fit signe de la main et, sous son pas de porte, se remit à l'abri. L'émotion, sans doute...

L'accalmie ne durerait guère car des roulements d'orages lançaient des bruits sourds et se rapprochaient. Les radeaux étaient potables mais David ne leur faisait pas confiance pour atteindre les grands canaux du Nord-Ouest ; il lui faudrait s'arrêter sur un banc de joncs propice et se construire une maison bien plus solide que la première. Et, cette fois, il serait seul.

Des cargaisons d'immondices encombraient le passage principal. Il lui fallait deviner son chemin entre les îles qui se déportaient et les tas d'amoncellements refoulés, plaqués contre des îles mieux arrimées à la vase. La pluie ne désarmait pas. Cependant, dans cette tourmente d'eau ininterrompue depuis trois mois, des répits naissaient. L'orage ménageait des entractes de silences qui surprenaient les tympanes,

mettaient en relief les froissements, les crissements, les craquements de tout ce qui glissait et tournoyait dans les flots. Le vomit du Marais ! L'air était clair pendant ces moments et au plus frais de la Saison : la température oscillait de 30° à 35°C., de jour comme de nuit.

Le Marais semblait vidé de tous ses hôtes. Mais, en réalité, si l'on scrutait les berges avec attention, mille, dix mille créatures polymorphes avaient pris possession des espaces à l'air libre.

« Tout ce qui flotte et protège du courant est bon », avait souligné Mignon, « ta maison ou les arbres, ce sera tout comme ».

Sa seconde maison terminée, et après qu'il eut bataillé pendant six jours contre cette engeance rampante et rangé à l'abri du toit, malles, sacs et attirail de pêche, Marc David sut qu'il était condamné à ne plus mettre les pieds sur une berge avant longtemps. Il avait un mois pour s'échapper des marécages et atteindre le grand canal évacuant l'eau de toute cette zone ; mais rien n'était comparable à sa première tentative. Dès qu'il était parti, son encombrante et lourde embarcation n'avait plus été qu'un tronc arraché et emporté comme des centaines d'autres ! Le plus clair de son temps était mobilisé pour se maintenir dans le flot le plus rapide, bien que cela ne fût pas à chaque fois un gage total de sécurité. La nuit, il ne dormait pas, tentant de deviner un obstacle qui aurait fait barrage. Et quand son allure était moins soutenue, quand trop d'arbres foudroyés apparaissaient, ses alarmes le faisaient se rapprocher d'une berge ; il laissait alors traîner son ancre sur des fonds pour se ralentir, avec la peur qu'elle ne s'accroche trop brutalement à quelque obstacle et qu'elle le précipite dans la jungle inondée grouillante d'êtres à l'affût.

Arrêter cette folie n'était plus de mise. Seulement continuer... Ne plus réfléchir aux causes ; seulement un Visage, quand le radeau stoppait dans les craquements angoissants de son armature. Lorsqu'il abordait un carrefour bien dégagé, en pleine journée, David sélectionnait une anse amortissant efficacement les remous trop brutaux et s'ancrait. Somnolant quelques instants, une corde enroulée autour des poignets de peur qu'une créature s'avise de se hisser le long de sa chaîne immergée, il se laissait aller, reprenait ses esprits. La réalité prenant quelques fois le pas sur ses cauchemars, il se relevait en sursaut et secouait l'amarre avec frénésie. Si elle était anormalement alourdie, il guettait les soupçons de peaux sombres et donnait de la gaffe à l'aveuglette, jusqu'à ce que des taches troubles s'enroulent dans l'eau, le persuadant qu'il avait blessé une bête tentant de monter à son bord. Puis il prit la précaution, l'habitude venant, de conserver sa gaffe à portée de sa main. Sachant la vélocité de certaines bêtes du Marais, ses somnolences, jour après jour, se transformèrent en veilles inquiètes. Mais, pendant tous ces jours, aucun abordage « définitif » ne se produisit.

Le Marais voulait-il prolonger l'épreuve ? Plusieurs fois, le flot s'engouffra sous des îles à demi retournées ; il devait alors lutter des heures pour ne pas se faire avaler par ces pièges, jouer de l'ancre et de la gaffe, gagner mètre après mètre pour ne pas être happé par des mâchoires de branchages colonisés par d'innombrables bestioles. Des monstres peut-être encore plus apeurées que lui de cette marée. Mais il n'aurait pas parié sur l'absence d'autres menaces bien plus puissantes et cachées, et ne se relevait qu'une fois libéré, même si l'effort devait durer des heures.

\*

Puis, petit à petit, après avoir été moins étroits, les canaux se firent nettement plus larges. Le courant prenait de la force comme s'il s'était décidé pour une direction. Son radeau, filant, rebondissant, devint esclave de la vitesse impulsée. Les eaux feraient de David une charogne quand elles le voudraient !

Comment les paroles des uns et des autres auraient-elles pu lui faire prendre la mesure d'une telle démente ! Ce corps à corps furieux avec le Marais escamota la comptabilité des jours. Il était éperdument seul contre ce monstre anonyme formidablement présent.

Sifflet ne l'avait pas accompagné, comme si l'animal ne l'avait pas pris en considération, lui, l'Étranger de ce monde. Mignon avait été victime de son fantasme : sans difficulté, le Marais avait récupéré un de « ses » enfants.

Puis les derniers orages s'espacèrent. Les derniers roulements grondaient, loin derrière lui, vers l'est. Les berges s'éloignaient du radeau, libérant le regard, rendant les abords moins oppressants. Timide aperçu de la liberté : la jungle reculait chaque jour de quelques mètres. Le Marais voulait-il l'attirer dans un dernier piège ?

\*\*\*

## Chapitre 14

28 AOUT 2675

Une rivière de dix kilomètres de large emportait David ; il reprit les rames, afin de quitter le courant principal et se rapprocher de la berge la plus proche, celle de bâbord. Grosso modo il avait suivi le parcours figuré par la carte de Rose. À moins que ce fût le Marais qui l'ait chassé de son ventre ! D'après ses souvenirs, d'autres grandes rivières débouchaient, mais plus à l'ouest, à plusieurs centaines de kilomètres de là : si Rose avait recherché les eaux « froides », elle ne pouvait qu'avoir emprunté ce présent tracé, le seul que lui avait toléré le Monstre. Soit le long de cette berge gauche qui défilait à portée de rame, soit celle de droite.

Mais cette dernière disparaissait de plus en plus de sa vue. Vouloir la visiter aurait signifié traverser cette furie boueuse qui roulait vers les Eaux Libres, une force dont le courant s'enroulerait autour de l'hémisphère nord jusqu'à lui faire longer la Côte Est du continent, du nord au sud, en un long mouvement enfin soumis : traverser cette rivière à cette époque c'était se perdre ! David écarta provisoirement cette perspective ; il ne s'y risquerait qu'en désespoir de cause, dans un mois, quand les eaux se stabiliseraient., si Rose...

Il ne pleuvait pratiquement plus, à peine en fin de journée. David longea la berge dans un courant amorti par la proximité des bancs de boue et les enchevêtrements rejetés par la rivière. Collines de branches, tertres de feuilles, chaos de troncs et de cadavres, liaient les îles de plus en plus intimement jusqu'à en faire une rive presque continue. Quand cette berge serait devenue uniforme, il pourrait en déduire que le Marais touchait à sa fin.

Mais il lui fallut encore quatre jours avant que l'eau ne s'étale à perte de vue, face à lui. Sur sa droite, l'autre rive n'était plus qu'un vague trait noir, loin à l'horizon. Des nuages blancs couraient dans le ciel. Et les remous se mêlaient à des volutes d'eaux plus claires : il était « au bout » du Marais !

Presque neuf mois...

Nelly lui avait caché sa beauté ! Stupéfait, au-delà de sa lassitude, David laissa choir son ancre. Abrisé du soleil qui brûlait sa peau blême, il s'allongea dans le fond de sa maison : la première fois qu'il voyait l'étoile de Nelly dans toute sa splendeur.

Il s'endormit, ignorant qui, de lui ou du Marais, sortait vainqueur de l'épreuve...

\*\*

Avaredjan grimpa dans l'hélico. Rigler était déjà là, bien installé ! Ce qui ne manqua pas d'inquiéter le Secrétaire à la Santé : Rigler avait-il eu une « oreille intelligente » à l'Astroport ? Ou bien, s'était-il acoquiné avec le pilote ? Éventualités tout à fait possibles. Peut-être Rigler avait-il voulu s'assurer de sa place... Avaredjan chassa ces suspicions naissantes ; pourquoi fallait-il se méfier toujours de ces minuscules détails puisqu'ils n'étaient que trois !

Cet hélico était en ordre de marche. Et l'autre, peut-être, sous deux cents mètres d'eau dans le Bras ! Ou écrasé contre une colline. Edward n'avait plus donné signe de vie. Était-ce trop espérer qu'il ne réapparaîtrait pas au dernier moment ?! Avaredjan savait que les grands événements étaient tributaires, parfois, d'un minuscule détail. Rigler était bien carré dans son siège. (Lui-même se sangla). Tous deux restèrent silencieux, comme absents aux manœuvres du pilote, s'ignorant réciproquement.

L'engin s'éleva et amorça une large boucle qui, apparemment, menait à l'Astroport.

La ville défila sous eux, immensément sale, malgré un ciel passagèrement dégagé de son habituel matelas de suies mouillées et froides. Un sursis de quelques jours, puisque les vents se rééquilibreraient et que recommencerait le cauchemar de son climat. Dans son for intérieur, ironiquement, Avaredjan nota l'intermède : Nelly devrait se mettre infiniment plus en frais pour le retenir !

L'hélico parcourut les vingt kilomètres et se posa sur son aire de béton. La navette ne tarderait plus. Une fois au sol, Avaredjan et Rigler s'engouffrèrent dans la salle d'attente vitrée, les mains vides, leurs sacs se trouvant déjà dans une petite pièce attenante...

Derrière eux : la salle des Communications, animée par deux employés et les cinq policiers de Rigler. Tout paraissait en ordre et l'ambiance était détendue. (Tout ce petit monde –donc- faisait bon ménage...). Du coin de l'œil, Avaredjan ne décela aucune complication de dernière minute. Aucun symptôme d'une quelconque méfiance : tous s'étaient tournés vers les baies transparentes pour observer l'apparition de la navette, et aucun ne semblait sur le qui-vive. Un instant crucial.

Sur l'aire, les groupes propulseurs, progressivement, cessèrent d'alimenter l'intense panache des tuyères. Puis, comme un premier jour, le silence s'installa sur l'esplanade... Encore dix minutes et un sas s'ouvrit. Une échelle se désincrusta de la coque tandis que les vérins de l'engin entreprenaient de le coucher. Ostensiblement, Avaredjan se plaça dos à un mur, serrant toujours son arme dans sa poche afin de parer à toute surprise...

Apparemment : aucun indice de « coup tordu ». Là, maintenant, c'était Celcius et son magot ou, Nelly et sa crasse.

Mais Rigler se tourna vers lui, fit le signe convenu...

Avaredjan, dos au mur, discrètement, progressa...

Puis tous deux quittèrent la salle. Leurs sacs récupérés dans un placard, ils sortirent par une porte dérobée. Dix minutes plus tard, ils se présentaient au pied de l'engin, pendant qu'un ascenseur se mettait en place. Avaredjan respira profondément : son but était atteint, ils étaient les seuls ! Restaient, maintenant, cette navette et ce Wolf. Le Commissaire était-il là, ou alors, là-haut, dans le vaisseau-mère en orbite ?

La question tracassa Avaredjan tout le temps que l'ascenseur les hissa jusqu'au niveau du sas.

La plate-forme, immobilisée, un soldat de la Flotte en arme prit position pour les intercepter. Mais personne d'autre pour les accueillir. Un malaise gagna Avaredjan : on ne faisait pas grand cas de leurs personnes, sinon ce militaire se livrant aux simagrées d'usage...

Des portes coulissèrent à l'arrière plan. Deux autres soldats... Un des deux avança d'un pas et leur fit signe de le suivre.

Tous les trois s'engagèrent dans la coursive... Puis on les invita à entrer dans une petite cabine qui ressemblait à un salon. Un autre militaire les rejoignit. Remplaça le précédent.

Mais, tandis que ce dernier sortait, Avaredjan avait distinctement entendu d'autres pas...

L'homme qui entra, en premier, à sa prestance, avait des allures de Second de Vaisseau. Mais Avaredjan n'aurait pas juré de ce grade : toutes ces années avaient quelque peu effacé ses souvenirs. Par contre, dans celui qui apparut derrière, il reconnut enfin la pièce maîtresse du lâchage de Nelly : Monsieur le Commissaire Wolf.

Tunique bleu-nuit aux ourlets brodés de discrètes dorures... parements bleu clair... une casquette coincée sous son bras, cerclée des deux galons d'or torsadés des personnes les plus éminentes de l'État... mais... les traits un peu plus empâtés. Toutes ces années, l'homme avait dû courir les réunions mondaines ! Une tenue presque débraillée. Il affichait ses cinquante-cinq ou soixante ans et restait en retrait comme un félin à l'affût. D'une taille supérieure à la moyenne, le Commissaire dépassait tous les présents d'une tête ; il avait pris d'emblée possession de l'ambiance de la pièce malgré sa place à l'arrière.

Une chevelure brune et épaisse, basse sur le front... Un visage fait d'un curieux mélange des rides du jouisseur et d'expression d'une intransigeante volonté... Regard froid et lèvres gourmandes... Un double menton naissant... Avaredjan sut, aussitôt, que l'homme devait manier l'ironie avec une férocité peu commune. Les yeux se plissaient en un abord aimable qui se voulait engageant ; mais l'impression demeurait que ce personnage, tout entier, étalait un souverain dédain pour le modeste ou l'imprudent. Il se présenta, tandis que les autres s'effaçaient...

- John Wolf... Commissaire de l'État des Mondes. Je suis chargé de régler quelques problèmes sur Nelly. Chez vous ! Veuillez prendre place... Messieurs ?
- Yaru Avaredjan. Secrétaire à la Santé et à l'Hygiène Publique sur Nelly Planète.
- Héri Rigler. Chef de la Police sur Nelly.
- Bien... D'abord vous, monsieur le Secrétaire. Que souhaitez-vous ?

(« Souhaiter ») Avaredjan comprit qu'il avait fait une erreur quelque part. Il cacha au mieux son embarras et aborda sa réponse par un biais)

- Nelly est en débâcle. Il a fallu parer au plus pressé envers les populations contaminées qui menaçaient d'entrer en contact avec la ville... La fin du marché de la Gale a sapé toute l'économie en très peu de temps. Avec mon collègue, ici présent, monsieur le chef de la Police sur ce monde, nous avons pu contenir les mouvements de populations. Mais rien n'était possible pour maintenir l'économie. Nous pensons que

les infrastructures économiques sont en voie de déclin, et, même... en décomposition accélérée.

- Tout ceci était prévu. Je vous ai demandé ce que vous souhaitiez ?
- Personnellement : je souhaite être relevé de mes responsabilités.
- Tiens donc ! J'ai, précisément, la charge de vous renouveler vos Mandats et de renforcer vos autorités respectives !

(Avaredjan eut besoin de toute son énergie mentale pour ne pas perdre pied. Que venait faire ce type ? Se moquer d'eux ?!)

... Je constate que je vais devoir sacrifier de mon temps !

Le Commissaire se tourna vers un soldat, resté figé, et lui enjoignit, par un petit signe supérieur de la main, de sortir. Il se contenta de toiser les autres, Second compris, d'un regard circulaire, et attendit, l'air contrarié, que tous sortent. Puis il resta les yeux braqués sur le sac posé aux pieds d'Avaredjan...

... Votre intention était-elle de partir, monsieur le Secrétaire ?

(Il faisait semblant de découvrir un fait très surprenant)

... Ceci va à l'encontre de ma mission !

Avaredjan se sentit gibier, le jouet d'un prédateur sadique. Il résolut de contre-attaquer, car rester dans cette position où l'autre le coinçait, le faisait bouillir de rage et ne menait à rien.

- Je me suis fait mal comprendre, monsieur le Commissaire. Nelly est finie et je n'y sers plus à rien. L'autorité qui était dévolue à ma fonction n'est pas insuffisante, ni même niée, elle est... dissoute. Le vide ! Les populations se sont dispersées et j'estime... (Il rectifia tant le mot prêtait à riposte facile) C'est un simple constat que je ne sers plus à rien.
- Et vous, Rigler ? La Police ne sert-elle plus à rien, elle aussi ? Ce serait assez singulier !
- Elle a été utile. Un temps...
- Tout de même ! Et... en ce moment ?
- Elle limite les pillages. Elle protège les derniers transports, les dernières réserves de carburant. Mais, en réalité, les populations se sont éparpillées sur le continent ; tellement que la fonction policière est devenue vaine.
- Ces pillages ?
- Sporadiques il y a encore quinze jours. Terminés...
- Vous pouvez donc revoir votre mission ! Sa nature. Lui donner une coloration humanitaire. J'oserai : sociale ! Et pourquoi pas une vocation de réorganisation et de restructuration du tissu humain sur Nelly, hein ?

(Rigler ne put s'empêcher d'afficher son étonnement. Cet homme était nul... ou il n'écoutait rien. Ou il se moquait magistralement du monde !)

- Monsieur le Commissaire, je n'ai ni la formation ni la vocation.

(Il pesa sur le mot et, tint à remettre discrètement la pendule du Commissaire à l'heure, en enchaînant)

... Si vous n'étiez pas venu, et vous avez tardé, je serais civil à l'heure qu'il est. Non pas que j'aurais remis ma démission à qui que ce soit, non, mais nous étions livrés à nous-mêmes et nous ne servions plus à rien. Sans conteste, j'aurais été plus utile comme pêcheur ou comme mécanicien...

- Une société sans Police ?! Je savais que Nelly n'était pas une planète saine, mais à ce point !
- ... Je vous remets, donc, ma démission.
- Ne m'interrompez pas, monsieur Rigler ! Je peux refuser cette démission, j'en ai le pouvoir !
- Être « humanitaire » sur Nelly, en ce moment et pour l'avenir, c'est donner à manger aux populations... Et je crains qu'elles ne m'aient pas attendu. Tout est désorganisé.
- La Fonction de Police n'est jamais incompatible avec le fait de se porter au secours du plus grand nombre !
- ... Et ma démission n'est qu'une conséquence logique.  
(Avaredjan se jeta dans la brèche ouverte par Rigler : deux voix donneraient plus de crédit à leur position !)
- ... En ma qualité de Secrétaire à la Santé Publique, et étant placé dans les mêmes conditions, je ne puis que rejoindre mon collègue. L'État de Mondes ne saurait se satisfaire de fonctionnaires devenus totalement et notoirement inefficaces et impuissants. Pour tout dire : inutiles.
- Ce que vous me dites est radicalement contradictoire avec votre rapport au début de cet entretien !

Il avait exprimé le mot « entretien » en le chargeant de mystérieux sous-entendus. Alors Avaredjan mobilisa fébrilement tout ce que son mental pouvait subodorer...

\*

« Entretien »...

Sémantiquement, le mot escamotait une part de la tournure prise par cette réception. Avaredjan fit promptement fonctionner son cerveau. Que cherchait ce Wolf ? Le Secrétaire aurait juré qu'il se souciait de Nelly comme de ses premières savates ! La réponse s'illumina d'elle-même : de la monnaie, bien sûr ! Pas des nels, non, mais des solars. Et l'homme n'était pas du genre à grappiller. Il n'était pas venu sur Nelly avec un vaisseau de la Flotte pour ramasser des pourboires. Enfin, Avaredjan voyait clair dans son jeu (même s'il devait reconnaître que le Commissaire lui avait tendu une perche). Et des solars contre « quoi » ? Le départ de Nelly, pardi ! (Wolf jetait des regards négligents sur leurs sacs à Rigler et à lui...) Le qualifié « entretien » entrait donc dans une phase active. Et tout ce qui avait précédé n'avait été qu'un rappel que Wolf détenait les bonnes cartes. Et, maintenant, matois et sardonique, il attendait des propositions...

Avaredjan avança avec prudence : ils n'étaient pas encore dans le vaisseau car la navette, sur son silo, était toujours à l'horizontal. Il fallait jouer finement. Il se hasarda :

- Je serais bien plus utile sur un autre monde. Le Gouvernement saurait me confier des tâches plus en rapport...

(Mais Rigler ne voyait pas d'un bon oeil ce dialogue s'instaurer entre Wolf et le Secrétaire, avec, pour conséquence première, celle de l'isoler. Il surveilla l'échange, l'esprit en éveil, décidé à s'interposer à la première occasion. Mais Wolf repartit pour une attaque plus directe)



- Monsieur le... Secrétaire à la Santé de Nelly, vous saviez déjà, en montant, ce que vous alliez me demander ! Je vois ce sac... Et moi je ne suis pas là pour rapatrier des fonctionnaires lassés. Ce serait faire tache dans votre dossier.
- La situation a été tellement tendue sur Nelly ces derniers temps... Et réagir à un ensemble que l'on ne contrôle plus me dépassait, tant cette crise a été aiguë. Cette impossibilité à parer à l'effondrement d'une industrie qui était l'arête centrale de l'économie... Cela aurait nécessité des coudees plus franches, un soutien plus actif de la monnaie locale. Beaucoup de matériel aussi, pour amorcer une reconversion... Bien que ce ne fût pas dans mes attributions de Secrétaire à la Santé...
- Mais... ça le sera ! Je n'attends que la fin de ce tour d'horizon pour débarquer du matériel. Des machines, aussi.

(Avaredjan se sentit coincer une fois encore. Pour un peu il aurait crié « au secours » en direction de ce Wolf de malheur !).

- Qu'en pensez-vous, monsieur Rigler ?
- Je... nous avons fait le même constat, monsieur le Secrétaire et moi : plus rien à faire pour Nelly. Tout est venu trop tard.
- Pas « trop tard » puisque je suis là !
- Je vous suis mal, monsieur le Commissaire...?
- Je dis que tout vient à son heure. Que proposez-vous ?

Rigler resta bouche bée. Avaredjan nota que Wolf recommençait son petit jeu. Monsieur le Commissaire s'en délectait ! Donc il fallait subir et patienter, attendre qu'il veuille bien afficher ses souhaits... à lui. Et, comme il semblait en veine de discours, Avaredjan porta toute son attention à la tirade qui suivit...

« Ce que vous avez vécu sur Nelly n'est en rien comparable avec ce que nous vivons, nous, à l'État des Mondes ! Et partout ailleurs ! Beaucoup d'industries périclitent; c'est une période noire que nous traversons. Les Transports vont mal et nous devons réorienter des pans entiers de nos industries. Et beaucoup de crédits sont nécessaires. L'aventure inquiète et les gens hésitent à placer leurs avoirs dans ces projets. Il en va, pourtant, de l'avenir de tous, n'est-ce pas ?

Cette fois, Avaredjan le « sentait » venir ! Wolf resplendissait d'une candeur contrariée très convaincante. Mais on l'entendait quasiment saliver et déglutir avec délectation. L'occasion, cependant, était à saisir ; Avaredjan se jeta à l'eau...

- C'est parce que les gens n'ont pas vécu ce que nous venons de vivre ! Les épreuves font mesurer le besoin des efforts civiques. Je suppose que monsieur Rigler pense de même.
- Euh... Certainement, certainement !

Rigler, surpris par la déclaration d'Avaredjan, l'approuva. Wolf parut ravi, quasiment émerveillé :

- Ce n'est pas tous les jours que j'entends de telles professions de foi ! Et je connais des milliers de particuliers qui pourraient retenir la leçon ! Ne serait-ce qu'au Consortium des banques de Celcius.

(Avaredjan prit note des effets de son emphase et supputa des sommes... Le Commissaire en viendrait à évoquer des chiffres ; en abordant ces problèmes financiers, ses intentions étaient transparentes).

« ... Savez-vous ce que représente le matériel que j'amène ? Non ? Je vais vous le dire : vingt-cinq millions de solars ! Et tout ça parce que les Nellyens ont bâti des fortunes avec le commerce de la Gale et n'ont jamais investi sur « leur » planète ».

Avaredjan crista ses doigts sur la table basse vissée au sol de la cabine. Rigler, lui, ne semblait pas avoir réalisé ce que signifiaient les paroles du Commissaire. Elles étaient pourtant d'une parfaite limpidité : ce Wolf était un gourmand. Un redoutable cannibale. Il était là, à les observer, un semblant de mine défaite, attendant un soupçon de compréhension de leur part.

Mais il fit un pas en arrière, et, comme si il se souvenait subitement qu'une catastrophe menaçait...

« J'ai quelques ordres à donner, Messieurs ! Je reviendrai. En attendant mon retour, consultez ces documents ! »

Il sortit de sa tunique des feuillets plastifiés et les posa sur la table, bien à la vue, avec préciosité. Puis en récupéra une part - des ordres de virements bancaires métallisés à en-tête-... qu'il rempocha négligemment en prenant son temps.

« ... Ah ! J'oubliais... Vous remarquerez qu'il y a deux prix pour chaque type d'actions : le prix officiel et celui auquel vous les achèterez. Un simple regard vous assurera que vous faites une excellente affaire ! »

Il n'attendit pas un quelconque commentaire et, tournant les talons, faisant de grands gestes, disparut par la porte, précipitamment ouverte par le Second du bord.

En quelques secondes, Avaredjan et Rigler se retrouvèrent seuls.

Qui étaient ces hommes ? Des militaires, soit, mais ils n'avaient pas la tenue des Nautes. Hormis pour ce Second... Avaredjan rafla les documents abandonnés et les parcourut du regard...

Ce Wolf était déconcertant et dangereux : « Yaru Avaredjan, Secrétaire à la Santé de la planète Nelly, -achetait des actions du Consortium- pour l'équivalent de vingt-cinq millions de solars ». Et Héri Rigler : pour douze millions.

Ce dernier regarda Avaredjan, l'air interrogateur.

- C'est parfaitement clair, Rigler ! Si nous voulons embarquer, nous devons souscrire ! Mais que gagne-t-il dans ces virements ? Une commission ? Ça ne correspond pas au bonhomme. En tous cas, impossible de refuser dans les circonstances : cette navette n'a pas bougé d'un centimètre !
- Des actions... ça se revend.
- Sauf si c'est dans le cadre d'un emprunt d'État, les fonds seront bloqués cinq ou dix ans. Sinon plus. Et ce n'est pas tout, je soupçonne ce Wolf de détenir plus de pouvoirs qu'il veut le laisser entendre. Et je me trompe rarement ! Il nous tient.
- Moi, je ne discute pas car nous avons à faire à forte partie et l'on pourrait s'en tirer plus mal.
- Donc : on accepte. On pourrait tenter un marchandage.
- Pas d'accord ! Je signe tout ce qu'il veut !
- Soit...

Ces quelques phrases échangées entre les deux « proies », Wolf revenait déjà, l'air de quelqu'un dépassé par ses obligations et ses tâches, très soucieux. Il mima un effort pour recouvrer le fil de ses pensées, d'immenses besognes l'accablaient...

- Où en étions-nous ? Ah, oui... Ferons-nous ces virements, ou bien Nelly vous offrirait-elle, après réflexion, des attraites que vous n'auriez qu'insuffisamment pris en compte ?

Avaredjan prit son timbre de voix le plus neutre :

- Ces démarches sont très compréhensibles et monsieur le Chef Rigler partage mon avis. Nous acceptons.

- Parfait ! (Wolf ressortit les feuillets de sa tunique, ainsi qu'un stylet finement décoré)... Ce sont deux mandats : vous autorisez à transférer les fonds. Ces feuillets pour les achats. Bien... En bas vous écrivez en toutes lettres : « Dans le cadre de la législation afférente au décret 212 de Novembre 2668 Temps de Vieille Terre ». Et vous signez.

Avaredjan, le premier, s'escrima avec la fine pointe ; puis ce furent les gros doigts de Rigler.

« ... Là, appliquez vos paumes. Bien... C'est terminé !

(Il fit disparaître les documents prestement. Puis, d'un ton engageant...)

« Maintenant, prenez vos sacs et suivez-moi, nous n'allons pas nous éterniser ici !

Ils passèrent tous trois dans une autre cabine où s'alignaient des couchettes horizontales, spéciales pour les décollages. (Le Commissaire Wolf était devenu presque guilleret !).

« Le déchargement se termine. Installez-vous ! Nous avons encore plusieurs va-et-vient à réaliser.

Il désigna un tableau mural d'un petit geste empressé de la main, comme s'il réparait un oubli.

« Commandez-vous une collation ! (Puis, d'une voix toute chargée de promesses) Dans le vaisseau nous serons plus à notre aise. À tout à l'heure, Messieurs !

Il disparut de nouveau.

Avaredjan regarda Rigler...

- Voilà comment on se fait refaire. Nous avons lâché du lest, et lui, rien ! Nous n'avons même pas la certitude d'être embarqués ! Il a tous les atouts en main. C'est « oui » ou bien... l'inconnu.

- Je ne sais rien de ce décret.

- Et moi, donc ! 2668... Qu'a-t-il bien pu se produire sur Celcius, ou sur Terre, en 2668 ?!

- Celcius et Terre sont loin, comment le savoir. Et pourquoi se méfier : il a pris connaissance de nos comptes, et voilà tout. Il ne peut trafiquer les mandats, alors espérons que ça sera comme il le dit.

Avaredjan, soupçonneux, ne put empêcher son scepticisme de s'exprimer.

- Ça, j'en doute.

Les deux fonctionnaires restèrent silencieux, chacun dans leurs pensées. Mais celles d'Avaredjan étaient bien plus angoissées : il retournait les sommes. « Vingt-cinq » et « douze » : ce Commissaire aux Comptes avait eu ses entrées au Consortium. Il ne leur octroyait qu'un minuscule pécule et rien ne prouvait qu'il en resterait là ! Son intention était-elle d'escamoter les reliquats pour son propre compte ? Si ce carnivore s'en tenait à ces souscriptions d'emprunt, bienheureux...

Le Commissaire revint une demi-heure plus tard. Il était seul. Il paraissait courir après un emploi du temps horriblement chargé...

- Sanglez-vous, Messieurs ! La procédure de décollage est engagée. Ne laissez pas vos sacs posés sur le sol, cela peut être très dangereux. Vous avez un placard, là, à votre disposition.

Puis, très affairé, il repartit.

Un peu soulagés, les deux fonctionnaires se couchèrent et se sanglèrent sur les couchettes spéciales, prêts à patienter une heure. Et même deux, s'il le fallait !

Cela fut plus rapide. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la navette commençait à se redresser. Cependant, un voyant rouge clignota et le mouvement inverse se mit en branle. Progressivement, l'engin reprit sa position initiale.

Un écran s'alluma, prévenant d'un contretemps et rappelant les consignes de prudence : « vérifier qu'aucun objet ne pouvait se déplacer inconsidérément... l'enclenchement des sangles »... etc. Le décompte reprit au début, à moins quatre-vingt-dix secondes...

Puis se stoppa, à nouveau, à moins quatre-vingt-deux. L'assiette des couchettes n'avait toujours pas bougé quand la porte s'ouvrit et Wolf entra. Il était accompagné de deux soldats en arme. Les deux Nellyens, attachés, le virent s'approcher...

Il se pencha au-dessus de Rigler ; plus aucun sourire n'humanisait son visage.

- Monsieur le Chef de la Police de Nelly, en ma qualité de Commissaire délégué par l'État des Mondes, chargé de Mission, je vous arrête. Vous devrez vous expliquer sur le fait que vous avez pu dissimuler plus de quatorze millions de solars, alors que votre solde mensuelle ne s'élève qu'à quatre mille nels. Idem pour vous, monsieur Avaredjan. Vous êtes, tous les deux, en état d'arrestation. Vous, Soldat, veuillez dessangler monsieur Rigler et l'emmener dans l'autre cabine. Exécution !

Rigler, effondré et muet, se laissa faire. Tout ce monde disparut. Sur le tableau, le décompte restait bloqué à « moins quatre-vingt-deux secondes »...

De la prémonition d'être traqué, depuis l'apparition de ce Wolf, Avaredjan comprit qu'il était passé à la condition de gibier capturé. Un seul élément positif : il quittait Nelly. Mais dans quelles conditions ! La sueur lui ruisselait entre les omoplates. Cette fois, il s'était fait rouler de belle manière ! Même son revolver, sans aucune utilité dans la situation présente, était remisé dans son sac rangé dans le placard verrouillé.

Revenir sur Celcius en tant qu'inculpé ! Et ce Wolf, qui se présenterait en héros récupérateur de biens « illicites »... À moins de pouvoir, avec un bon avocat, faire valoir son geste pour la Communauté ?

Mais il était, virtuellement, et au minimum, plumé. Et Rigler aussi ! Ce qui ne le consolait nullement. Et voilà pourquoi Monsieur le Commissaire était venu en vaisseau de l'Armée, en cas de conflit, la Police n'aurait pu que s'incliner devant l'armée. Imparable ! Dans cette affaire, Nelly prenait allure de prétexte : on se dédouanait d'un abandon en y déposant quelques matériels de secours plus ou moins périmés, on raflait tous les dépôts virés sur Celcius et le tour était joué. Monsieur le Commissaire était au centre d'un ballet dont il avait, très probablement, réglé la chorégraphie.

Ce n'était pas dans la nature d'Avaredjan d'être fataliste, mais il avait de la peine à imaginer des issues satisfaisantes à sa situation. Une énorme fatigue nerveuse le

gagnait. Coincé dans ses sangles, on l'avait laissé là comme si il était devenu qualité négligeable.

Le décompte d'envol avait repris et les couchettes, progressivement, se redressèrent. Puis gagnèrent la verticale. Songer à se détacher ? La porte était à quatre mètres « au-dessus » de lui et le narguait. Tels ses solars sur Celcius ! Peut-être n'aurait-on pas été fâché qu'il s'y risquât et qu'il se rompît les os à tenter l'aventure de se détacher ? « Ses » solars...

La navette décolla. Puis Avaredjan la devina en orbite. Des bruits métalliques résonnèrent pendant une demi-heure, et l'engin, encore une fois, se déséquilibra pour un gîte qui le ramènerait à la piste : on ne l'avait pas transféré dans le vaisseau-mère !

L'opération se répéta. Puis encore. Avaredjan imagina les allées et les retours, tentant de conserver une juste estimation de l'heure. Puis tout s'immobilisa.

Enfin le panneau s'éteignit, à contretemps, comme si l'on avait réparé un oubli. Sauf erreur : la nuit était tombée sur Nelly. Il se détacha et arpenta la pièce, n'osant pas éprouver le verrou. Et s'en félicita : Wolf revenait avec deux soldats et un Capitaine Commandant de la Flotte !

Monsieur le Commissaire n'avait rien perdu de ses dispositions pour l'ironie :

- J'allais vous prier de vous libérer ! Nous vous porterons à manger. Je vous laisse ces documents que vous consulterez. Ils permettent de vous... racheter. Ne voyez aucun jeu de mot dans cette formulation. Je vous présente le Capitaine Commandant de ce vaisseau ; c'est lui qui enregistra votre déposition, une fois que vous aurez lu ces papiers. Par son grade, il représente l'Autorité Judiciaire sur ce bâtiment. Pas plus que ces soldats, je ne suis habilité à rester présent ; donc, je vous laisserai seuls. De par sa définition, un règlement exige son respect, n'est-ce pas !

Il fit un signe aux soldats et sortirent tous.

Quand ils ne furent plus que deux dans cette sorte de dortoir, le Capitaine, un homme d'une trentaine d'années, tiré à quatre épingles et parfaitement « lisse », déposa un petit appareil sur le montant d'une couchette et ouvrit la bouche pour la première fois depuis son entrée :

- Monsieur le Commissaire Wolf a fait les présentations. J'en arrive, donc, au fait. Cet appareil est à fermeture magnétique ; il est inviolable. Il enregistrera les questions et les réponses. Pour la minute, il est à l'arrêt. Veuillez m'excuser pour cette expression malencontreuse ! Monsieur le Commissaire vous a exposé le cadre juridique de votre affaire. Tout comme moi vous avez compris, je pense, qu'il vous est permis de faire amende honorable. Aucune charge sérieuse ne saurait être retenue contre vous si vous admettiez qu'il serait honnête -et j'ajouterais judicieux- de restituer les sommes que vous avez... disons... oubliées sur Celcius.
- Je n'ai pas remarqué que votre appareil ait été mis en marche... ?
- Êtes-vous si pressé ?
- Vous avez évoqué un cadre... Il me paraît, disons... « malléable »...
- Je suis Capitaine Commandant chargé d'une Instruction, et pas nécessairement un sauvage ! Je ne ferai que prendre acte de vos décisions. Le Commissaire appréciera. Et les tribunaux, également.
- Vous ne précisez pas l'ordre prévu pour ces diverses appréciations...
- Mon témoignage sera demandé et cet appareil confirmera. (Il enclencha le dé clic après avoir poussé un soupir discret). Nous commençons :

Dans le cadre de la procédure engagée contre vous, monsieur Avaredjan, précédemment Secrétaire à la Santé et à l'Hygiène Publique sur Nelly Planète, procédure qui vous a été signifiée par monsieur le Commissaire Wolf, chargé de Mission, mandaté par l'État des Mondes Humains, ce jour 25 Juin 2675 -Temps de Terre- par laquelle vous êtes tenu d'effectuer votre déposition sur les faits suivants. D'importantes sommes ont été déposées en votre nom, et sous des noms d'emprunt, dans diverses banques de Celcius. Première question : plaidez-vous coupable ? Deuxièmement : acceptez-vous de renouveler votre mission sur Nelly Planète, étant bien entendu que l'État des Mondes prendra en considération toutes les conséquences de vos réponses, y comprises celles qui pourraient éventuellement permettre d'annuler la procédure en cours ? Je vous précise : vous ne pourrez répondre que par « oui » ou par « non ». Il est de votre droit de ne pas répondre ; en ce cas, le contenu de cet enregistreur sera inclus, en l'état, à la boîte noire de ce vaisseau, qui a pour nom La Flèche de San Séverina. Donc, à la première question ?

- Ce cadre que vous évoquez...
- Par oui, ou par non, monsieur Avaredjan.
- Une parodie d'instruction...
- Par oui, ou par non.
- « Oui » pour les comptes, « non » pour rester sur Nelly.
- C'est tout pour moi. Et je stoppe cet enregistrement. (Il coupa le contact.). Tout à fait entre nous, si je puis me permettre, monsieur le Secrétaire, vous prenez une mauvaise décision. Il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir que ces deux questions sont complémentaires. Je veux dire : c'est un tout. Souhaitez-vous faire une déclaration qui rectifierait quelques peu...? Nous pouvons disposer de quelques minutes, quelques minutes qui seraient expliquées par un bien compréhensible malaise...
- Ma présence sur Nelly ne se justifie plus !
- Quelle que soit votre propre compréhension, il se pourrait que l'optique de votre décision n'ait qu'une importance mineure. Nelly...
- Je comprends très bien. Je ne tiens pas à finir mes jours ici, c'est tout.
- Comme vous voudrez. L'enregistrement restera donc en l'état. Au revoir, monsieur Avaredjan. Ah, j'oubliais : monsieur Rigler a été plus sage que vous, il a sauvé son pactole en trouvant que Nelly pouvait avoir encore quelques attraits. Quelques... séductions...
- Sauvé ? Il sera bloqué ici ! Nelly sera abandonnée, il perd tout !
- C'est un pari. Un simple pari. Mais qui prouve que Monsieur le Chef Rigler garde sa confiance dans les mondes Humains. Un point -positif- qui jouera en sa faveur.
- Seriez-vous prêt à parier sur les caractéristiques « positives » de son choix, en toute sincérité, Capitaine ?
- Dans la Flotte, nous ne bénéficions pas de ces choix. Je vous dis ce que je pense et c'est tout. Une opinion personnelle qui n'a aucune importance quant aux suites de votre affaire.
- Ce qui vous permet de ne pas répondre.
- Ce n'est pas mon rôle ! Je présume des réactions des Tribunaux, rien de plus. Et sous toutes réserves ! Bonsoir, Monsieur.
- hm mm...

Un pari ! Un pari ! Avaredjan fulminait. Rester et tout perdre... Partir et tout perdre... Un « tout » qui valait trente millions de solars, oui !

Mais il ne savait plus où il en était et n'était plus du tout certain de pouvoir décider de la moindre bribe de futur qui fusse réjouissante. Il se sentait très las, au bord de l'épuisement. Toutes ces années... À réfléchir, à calculer. Dix-sept années ! Et se retrouver comme le Citoyen-type de Nelly : refait. Avaredjan se sentit soudain très chétif, perdu dans un univers démesuré. Partir, rester, tout lui apparut immensément ridicule et dérisoire.

Et sur l'instant, il ne sut même plus qui haïr.

\*\*\*

## Chapitre 15

28 AOUT 2675

David dormit toute un jour et toute une nuit, sa maison poussée par le courant, l'ancre prise dans les racines de joncs de la rive, chaîne tendue hors de l'eau, la main crispée sur les frémissements du métal... Au petit matin, la faim se fit plus vive et le sortit de sa léthargie ; il prit la peine de tendre des lignes et ouvrit une boîte de conserve en attendant de faire une prise.

Tout était silence et paix. Une vertigineuse pulsion montait en lui. Il était au bout du Monde : l'ultime berge du Marais ! Il respira à pleins poumons, les libérant des miasmes accumulées.

Une certitude s'imposait à lui, Rose était là, quelque part. Il ne pouvait en être autrement ! Une bise ténue, venue du large, évacuait les premières buées de la journée. Il mangea de bon appétit en observant, vers l'ouest, la rive couverte de joncs qui fuyait à perte de vue. Aucun arbre ne se dressait face aux Eaux Libres ; s'il voulait explorer cette côte, il lui faudrait croiser au large pour se faire voir... ou la longer au plus près pour en scruter les moindres anfractuosités. Il se décida pour un aller-retour regroupant les deux alternatives et ramena ses lignes. Il vida et nettoya trois axes, longs d'une trentaine de centimètres, et se remit en route.

Peinant un temps dans les remous du confluent, qui l'auraient ramené dans l'axe de force du fleuve, il s'en dégagea péniblement, et, tirant sur ses rames, se rapprocha progressivement des affleurements vaseux. Il avait une bonne vision d'ensemble ; mais aucune présence humaine ne se manifestait. En milieu de journée, il fit demi-tour et parcourut le chemin en sens inverse, en prospectant au plus près cet univers semi liquide, guettant les trace d'une piste, d'un feu, ou d'une quelconque étrangeté.

Ramer sur ces eaux claires lui sembla un plaisir, malgré les sourdes et multiples douleurs qui le minaient. Enfin sa patiente obstination fut récompensée : alors qu'il songeait déjà à explorer toute cette côte à pied, il remarqua que la ligne des joncs avait subi une coupe.

L'anomalie se révélait au regard plus qu'elle ne pouvait s'observer dans le détail : la ligne continue et ondulante avait subi des décrochements pour le moins insolites. Un reflet -plus clair- des épis disparaissait et ne reprenait que bien plus loin. Cet effet ne pouvait être qu'artificiel. Il décida d'accoster pour examiner le paysage de plus près.

En effet, le recoin de berge était à découvert : mille à deux mille mètres carrés de joncs, environ, avaient été coupés. Les tiges, au ras du sol, noircissaient, attaquées par les moisissures ; mais de jeunes pousses vertes, disséminées, reprenaient déjà possession du territoire. Cette coupe ne datait que de quelques mois. Un étroit chenal, dont le seul débouché était l'océan, la traversait comme un couloir d'eau. Maintenant embourbé, des copeaux et des joncs avaient consolidé un gué. Des trognons anciens démontraient que cette zone avait été rasée aussi une saison précédente ; David s'y engagea et s'enfonça dans une végétation de plus en plus haute...



Puis il aperçut la hutte basse, invisible de la rive. L'émotion était trop violente : son cœur s'affola et sa vue se brouilla devant cette apparition magique.

Quelques secondes... Que sa pleine conscience lui revienne... Garder son sang-froid, surtout ! Et pourquoi ces abords piétinés ?

Des lignes de pêche traînaient sur le sol. À l'orée d'un taillis, le cadavre lacéré d'une limace d'eau, longue de deux mètres, finissant de pourrir... Trois poissons racornis étaient suspendus au rebord du toit de roseaux...

Partout le sol spongieux avait été maltraité par on ne savait quel outil. Après le gué, plus loin que la cabane, un radeau de joncs aux trois quarts échoué, s'enlisait : une carcasse brisée, relavée, grillée par le soleil. Tout était à l'abandon.

David osa. Il s'avança jusqu'à la porte, passa sa tête, scruta la pénombre...

Et une odeur pestilentielle, insoutenable, le rejeta en arrière ! Ses pensées, un instant chavirées, refluèrent, tandis qu'il reprenait son souffle : quelque chose pourrissait là-dedans !

De sa machette il attaqua le toit pour faire entrer le soleil et l'air pur. Mais la cabane, malmenée, oscilla et menaça de s'écrouler. Il se ravisa, reprit son sang-froid, et pratiqua une brèche dans la cloison de roseaux entrelacés. Une bouffée nauséabonde se répandit pendant que le soleil jetait quelques clartés à l'intérieur de la cabane branlante.

La puanteur redevenue supportable, il se pencha et, ne discernant que de vieilles hardes éparpillées sur le sol, attendit que ses yeux s'habituent...

Des outils en désordre, gisaient, éparpillés au sol ; et, dans un recoin, un monceau de linges empilés en tas faisait comme un corps enfoui sous de vieux tissus.

Frénétiquement il s'attaqua à la hutte, élargit la première trouée, ouvrit l'autre panneau... Puis il pénétra franchement à l'intérieur, scrutant le recoin d'ombre, redoutant l'ultime méfait du Marais.

Sortie de l'amoncellement, une main blême et inerte se devinait... Une main et, à quelques centimètres des doigts fins et torturés, les restes d'un célo racorni... Aucun bruit ; sinon le fond sonore atténué de la brise faisant ployer et se griffer les roseaux aux alentours. Submergé d'inquiétude, David se pencha, et, à tâtons, voulut écarter les linges pourris. Puis il comprit : il n'y avait ni linges, ni tissus. Seulement les taches noirâtres des salissures qui s'emparaient d'un corps humain amaigri par la famine et rongé par la maladie. Et, dans le rai de lumière, ému, paralysé, il reconnut les traits tirés et figés de Rose Flamand.

Ses cheveux n'étaient plus coupés courts, mais longs, éparpillés, emmêlés et huileux... Pitoyable de tendresse, il surmonta sa répulsion, tendit le bras, interrogea le cœur.

Une puissance libératrice dévasta sa sagesse : « il battait ! ». Le cœur de Rose battait ! Et Rose vivait encore ! Les salissures avaient accompli leurs ravages dans les résistances physiques et mentales, la jeune femme n'avait plus eu de forces pour lutter, mais... Le cœur battait. Il battait ! En ce moment-même, il battait !

La nuit allait venir, sans se soucier des miasmes, David rejeta dehors tout ce qui encombrait la cahute : il lui fallait décharger son radeau du plus important. Il ressortit et effectua les va-et-vient, frénétiquement. D'abord : donner à manger ! De plus, il y avait ce cadavre de limace qui ne lui disait rien qui vaille ; il ramena sa gaffe et l'appuya, debout, tout près de l'entrée, pour la retrouver aisément. Par prudence, de

plus, il posa une machette à portée de main sur le sol. Puis, surveillant sans relâche les environs, il installa le réchaud et de quoi faire une première injection. À chaque passage, il s'était angoissé de ce sol brutalisé. Quels drames s'étaient déroulés, là ? Quel acharnement avait saccagé les parages à ce point ? Quel animal rejeté du Marais avait pu arracher le sol de la sorte !

Il reposa le petit matériel et, une fois nettoyé, le rangea... Puis il se persuada de ramener encore quelques affaires et s'affaira jusqu'à la nuit. Enfin, épuisé, il posa une bâche par terre, après avoir réanimé les bactéries de ses bocaux.

Une lueur se posa sur les choses et sur le visage sans expression de Rose. Dans quelles limites le Marais avait-il toléré ?! Et dans quel « but » ? Il ne pouvait s'agir de compassion. Il entreprit de faire manger la jeune femme ; somnolente, elle mâcha machinalement et interminablement les minuscules bouchées. Une courte fraction de temps, la main se souleva... chercha le célo infect... puis retomba, délaissée par son réflexe de vie...

Dehors, il faisait pleine nuit. Et le pâle cercle de lumière émis par les bocaux poussait à la somnolence. Il se serait endormi, si un beuglement enragé, subitement, ne l'avait fait sursauter ! La surprise, puis l'idée qu'un corps ne se soit emparé brutalement du sien avait failli lui faire lâcher le bol ! Il le posa précipitamment, empoigna son pic, guetta l'obscurité menaçante...

Un bruit de fuite précipitée, une stridulation aiguë, des froissements de roseaux secs écrasés par des corps en lutte... Puis... Le silence. La brise apportant le son du clapotis des vagues tapotant le banc de boue...

Soudain, inopinément, le vacarme recommença ! Quelques instants. Jusqu'à créer un silence encore plus menaçant. Puis, à nouveau : une course... les craquements de roseaux que l'on devait arracher par brassées entières... Des croassements... Plus que des croassements : des grondements de vainqueurs... Non : le hurlement de rage d'un monstre contrarié... Et encore un bruit de fuite... Dans une autre direction. Tout recommençait. Une lutte... Des grondements. Les vibrations du sol... Se rapprochant... S'éloignant... Revenant précipitamment à quelques mètres de la cabane. Des luttes si violentes, si proches, qu'il s'en sentait l'enjeu, qui lui faisait darder son arme, face à l'ouverture béante. Un pic qui ne le protégerait en rien, si les monstres...

Des stridulations punctuaient les combats invisibles. Il s'y mêlait des ronflements cavernaux, des bruits de cavalcades, les bruits sourds de chairs qui se heurtent. Des sifflets de mignons dictant leur loi dans ce coin perdu de la Frange ? Se pouvait-il qu'une colonie se soit installée là ? Mais... Ces meuglements affolants, sporadiques, qui revenaient à la charge : un carnivore attendant la mort de Rose, défendant –son-cadavre contre d'autres convoitises ?

David, conscient de son impuissance mais résolu, conserva son pic en main jusqu'au petit matin. Rose, apparemment, dormait d'un sommeil pesant. Au petit jour, il sortit avec mille précautions. Mais plus aucune présence. Un sol seulement encore plus labouré que la veille... Il ralluma le feu, prépara seringue et sérum, puis revint à la cabane et attendit que le jour se précise. La bise était tombée et le fond de l'air était doux.

Avec la lumière de l'aube, le corps de Rose se révéla dans ce qu'il avait de plus effrayant : des larges taches, sinistres, purulentes, s'épanchaient sur ce qui restait de sa

couche. Il rechercha une parcelle de peau pas trop atteinte, fit la piqûre, et prépara un second bol pour le repas. Rose était insensible. Abrutie de maladie, proche du coma, elle n'avalait guère plus que la veille. En milieu de matinée, il roula le corps avec précautions et tira les linges gluants. Il en glissa d'autres, sortis propres de sa malle, puis ramassa tout ce qui jonchait le sol et y mit le feu.

La seconde nuit retentit des mêmes luttes nocturnes jusqu'à une heure avancée. Les sifflements éclataient en cascades brèves et impératives, répondant à d'autres sifflements. La nuit s'animait de chocs sourds et de grognements furieux qui faisaient trembler son bras, monter des bouffées de panique en lui, des vagues réprimées à grand peine. Mais la pointe de métal était maintenue, dardée sur le rectangle de la porte : le Marais devrait payer le plus cher possible, ainsi en irait la Règle !

Les jours et les nuits s'enfuirent. Des affrontements mystérieux de la nuit ne résultait qu'un sol un peu plus labouré et de larges surfaces de roseaux écrasées : les mufles n'avaient fait qu'entendre leurs souffles agressifs à l'entrée de la hutte sans y passer leurs mâchoires. La peur hanta David de s'en accommoder et d'être moins vigilant ; il veilla, nuits après nuits, imaginant les cavalcades mortelles de l'extérieur, se rassurant de brandir son pic, puéril rempart face aux appétits forcenés, lorsque les beuglements environnaient l'abri, peinant à reprendre sa respiration lorsqu'ils s'éloignaient...

\*

Avec le Quincaillier, le traitement avait duré trois semaines, et encore une quatrième pour remettre l'homme sur pieds et la tête à l'endroit. Pour l'état de Rose, David n'en espérait pas moins. Il décida d'abattre des jones et de construire une autre hutte, ce qui le mobilisa une dizaine de jours. Il y transporta la jeune femme inconsciente, fit brûler la cabane délabrée qui constituait un foyer d'infection, et, prudent, en reconstruisit une autre sur le même emplacement, « car Rose devait avoir eu ses raisons ». De temps à autre, il détachait son radeau et s'éloignait pour pêcher, mais il ne s'absentait jamais plus d'une heure.

La faune maritime était très variée : poissons à écailles et à cuir, avec branchies ou poumons, des nageoires souples ou raides, et, pour certains, appareillés de pattes sommaires ou perfectionnées. Il faisait tout cuire ! Dans les autres moments, il s'installait près de Rose et, à l'affût d'une réaction ou d'une expression, guettait ce visage qui l'avait fui jusqu'ici pour mieux l'aimer ! Il n'osait nettoyer les plaies à vif, se contentant de les enduire d'épaisse couches de boue qui s'enlevaient en plaques dégoûtantes et qu'il jetait – aussitôt – au feu. Il était décidé à rester là autant qu'il le faudrait. La nouvelle saison des Pluies ne viendrait que dans trois mois et cela lui laisserait un large délai, si c'était nécessaire, pour construire une maison, moins exigüe, dont il pourrait doubler le toit avec des bâches.

Et puis, il y avait Rose. Rose dont la main avait frêmi. Rose dont la main s'était animée. Rose qui ne cherchait plus sa nourriture inconsciemment. Rose dont le visage reprenait vie. Rose dont les salissures pelaient et cicatrisaient...

Le quarante-sixième jour, Rose ouvrit les yeux. Un long moment elle observa l'homme penché sur elle. Un sourire naquit et mourut. Mais quelques mots avaient sifflé entre les lèvres pincées. Il avait distinctement entendu : « Marc... David... Tu es

si loin... si loin... si loin... ». Mais elle s'était déjà relâchée et rendormie, et sa voix s'était perdue au-delà du Marais comme un écho se perd dans le passé. Hésitant et tremblant, David posa le bol. Un espoir le chavira. Il se releva, recula jusqu'à la porte...

L'étoile de Nelly éclaboussait le rivage de ses feux, l'Océan chatoyait ; il se planta face aux Eaux Libres et hurla ! Hurla autant qu'il put ! Que Rose n'irait plus chercher la Gale ! Qu'elle guérissait ! Que le Marais n'avait pas encore gagné ! Que jamais ils ne retourneraient dans la gueule du monstre. Que jamais plus Rose ne s'échapperait. Et puis tous ces mots qui lui faisaient tourner la tête et lui mettaient la poitrine en feu. Trop d'horreurs. Subitement : trop de soleil ! Trop de bonheur !

Mais... qu'était-ce cet affolement dans ses pensées ?! Était-ce son corps anémié ? Ces extrêmes d'anxiété et de joie, peut-être... ?

Son regard erra sur ce bout du monde. Une agitation incoercible s'emparait de lui. Irrésistible.

Alors, défilèrent les images du ponton... Les cadavres humains... Les îles enfouis sous des végétations démentes... La forme noirâtre d'un radeau vu du dessous, trouble, retenue par une chaîne, si proche qu'il aurait pu en tenir un maillon... Puis une rivière qui filait... Et l'image de la station orbitale de Reychelles ! Et son professeur, sur Chante-Cœur ! L'astroport... Et puis cet enfant... Lui !

David eut peur. On fouillait ses pensées, on fouillait sa mémoire ! Et puis ces images... Des visions d'êtres humains aux traits exagérés... Le visage de l'Apothicaire ! Le sien ! Et puis des scènes de combats où deux mignons assaillaient un énorme monstre... Des corps écrasant les joncs... L'image d'une hutte, à l'arrière-plan... Un homme la réparant... Une chaîne métallique que l'on tire... Des mains humaines, féminines... D'étranges créatures déchiquetées... Certaines rondes et massives comme des dytiques, d'autres, filiformes, s'enroulant à des vitesses prodigieuses autour des corps... Puis Bourg des Marais... Ses maisons misérables... Les arbres immenses...

Un paysage différent de celui qu'il avait sous les yeux...

Ses pensées lui échappaient !

C'est alors qu'il les vit : deux masses brunes. Comme issues de l'Océan. Deux mignons étaient là, surgis de nulle part, tournés face à lui. Deux corps immobiles, vibrants de vie. À dix mètres, à peine !

Un mirage ? Son cerveau malade ? Une phrase de l'apothicaire s'imposa : « Quand les Mignons seront décidés »

À cette évocation, les deux mufles bougèrent, comme pour mieux lui faire face. En surimpression, le visage de Rose, étrangement net et comme en relief, vivait.

Et, derrière lui, des joncs tressés...

David comprit et se retourna d'un bloc : Rose, debout, cramponnée aux montants de la porte, lui faisait face. Ses doigts maigres se crispaient sur le chambranle de roseaux !

Il se précipita vers elle et l'enlaça. Le corps faible s'affaissait, mais elle lui souriait. Il la soutint. Elle chancelait, trouvant encore des forces pour le serrer contre elle, ses yeux s'anéantissant dans une sérénité absolue.

Alors David sut ce que Rose savait déjà. Tout comme elle avait su dans ce cabaret de Nelly-Ville que c'était Lui. Et qu'il était là. Que la Règle avait été respectée. Que tout était bien, en ordre. Qu'il y avait eu un prix à payer.

« Quand les Mignons seront décidés... »

Une immense bouffée de reconnaissance pour ces Êtres palpita en David. Sifflet avait marqué sa reconnaissance à l'humain qui avait accompagné les premiers jours de sa vie. Il avait protégé son voyage, à lui David, combattu pour défendre l'Humaine qui, un jour, lui avait exprimé sa tendresse.

Mais, à présent, la Dette, était payée. Des vaguelettes, mourantes, s'étaient étalées sur le sable noir, le lissant, effaçant les dernières images du passé. Les deux Mignons étaient partis !

Les projets emportaient déjà les pensées de David, quand, par-dessus l'épaule décharnée de Rose, Marc David découvrit son propre avant-bras. Sur sa peau, la caractéristique tache noire...

17 SEPTEMBRE 2675...

Dans plusieurs siècles... L'effondrement des Mondes Humains. Cinq histoires.

Les Failles du Continuum ont permis aux humains de gagner les espaces lointains. Mais, hors des Failles, là est l'espace profond qui décime les pilotes. Une espèce extraterrestre, découverte sur la planète « La Merveilleuse », leur apportera l'impérative assistance psychique contre le Grand Mal. Mais cette espèce est en voie d'extinction, les Mondes Humains devront admettre de se cantonner le long des Failles.

Une crise aux répercussions multiples. Des temps, des lieux, des personnages... Ni héros, ni Princesses : des Gens

Du même auteur :

Un pilote stellaire refait sa vie sur un monde oublié et s'aperçoit qu'il n'a été qu'un jouet dans un projet organisé par l'Institut.

**« Un Rêve, s'il Vous plaît »**

Le PDG de l'Inter-Stellaire-Compagnie croit pouvoir forcer les Prospecteurs à suivre sa nouvelle politique d'approvisionnement en minerais.

**« Olal, Pur-Parmi-Les-Purs »**

Sur la planète Selzé, un Concessionnaire en faillite est entraîné dans la débâcle des Mondes Humains...

**« Si ce n'est Toi... »**

Une enquête financière a emmené Baptiste Olmet, journaliste, vers des informations dangereuses et des gens très haut placés. Lui restera de mettre le plus d'espace entre eux et lui.

**« Les Anges du Delta »**

*E-mail* >> [van\\_malaerth\\_sf21@tiscali.fr](mailto:van_malaerth_sf21@tiscali.fr)

*Vitrine* > <http://auteurpvmsf2000.chez-alice.fr/index.html>

*Auteur* : *Pierre Van Malaerth*

*Illustrations originales* : *Jessica Darlington*

Titre déposé  
Toute reproduction, totale ou partielle, implique  
une autorisation préalable de l'auteur .

Exemplaire numéro : 001